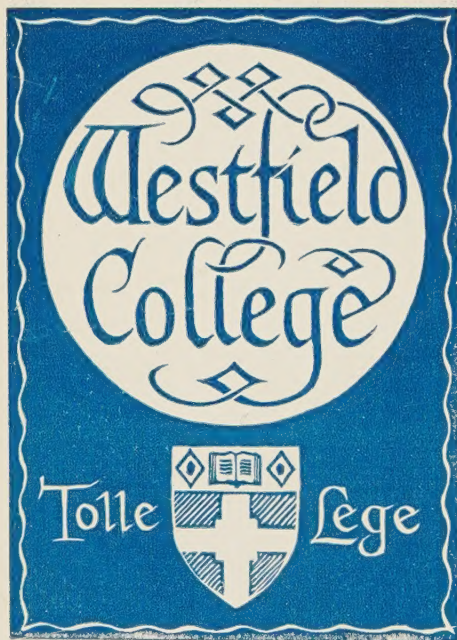




*Author* Dubech, L. ....

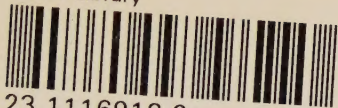
*Class No.* PQ 1905 .....

*Accession No.* 59323 .....



WITHDRAWN  
FROM STOCK  
QMUL LIBRARY

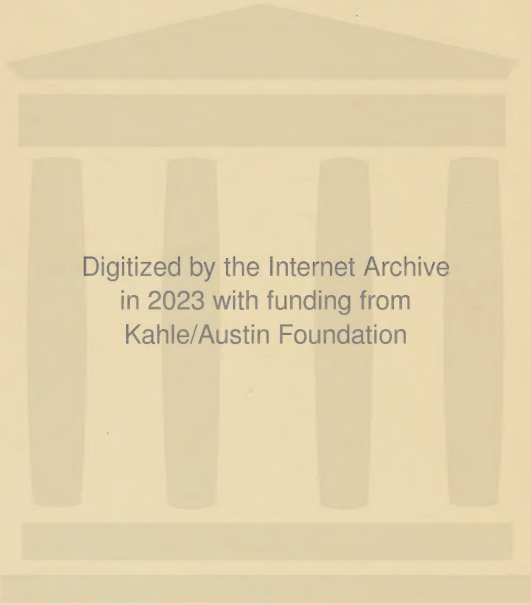
QMW Library



23 1116918 9

DATE DUE FOR RETURN

11 MAR 1998



Digitized by the Internet Archive  
in 2023 with funding from  
Kahle/Austin Foundation



29323  
9.2.66

JEAN RACINE  
POLITIQUE

## DU MÊME AUTEUR

---

**Poèmes pour Aricie** (Société littéraire de France). *Épuisé.*

**Poèmes pour les ombres** (A la Cité des Livres). *Épuisé.*

**Le Théâtre, 1918-1923** (Plon, Nourrit et C<sup>ie</sup>).

**Les chefs de file de la jeune génération** (Plon, Nourrit et C<sup>ie</sup>).

**La douceur de vivre** (Au Pigeonnier, Saint-Félicien-en-Vivaraïs).

**Quand j'étais général** (A la Cité des Livres). *Épuisé.*

**Œuvres de Jean Racine**, édition avec notices, six volumes (A la Cité des Livres). *Épuisé.*

**La Grève des Forgerons** (Bernard Grasset).

*En collaboration :*

Avec PIERRE D'ESPEZÈL : **Histoire de Paris** (Payot et Cie).

LUCIEN DUBECH

---

# JEAN RACINE

## POLITIQUE



PARIS

BERNARD GRASSET

61, Rue des Saints-Pères, 61

1926

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :  
VINGT EXEMPLAIRES SUR PAPIER  
HOLLANDE, NUMÉROTÉS : HOL-  
LANDE 1 A 15 ET I A V ; ET CIN-  
QUANTE-HUIT EXEMPLAIRES SUR  
PAPIER VÉLIN PUR FIL LAFUMA,  
NUMÉROTÉS VÉLIN PUR FIL 1 A 50  
ET I A VIII

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays.

*Copyright by Bernard Grasset 1926*



A MONSIEUR CHARLES MAURRAS

*Qui m'a ramené  
de l'excommunication  
à l'obéissance.*



*Ce que j'ai fait, Abner j'ai cru le devoir faire.*





# Jean Racine Politique

---

L'objet de la tragédie est la peinture des passions. Pour les mieux peindre, elle les prend à l'état pur chez les maîtres du monde et rien n'est plus raisonnable. Les petites gens sont aussi accessibles aux passions que les grands ; mais ils ont moins le temps de s'y abandonner. Plus le personnage est élevé, plus la passion reçoit de lumière et acquiert d'importance. La tragédie, en particulier la française, est un drame au sommet de l'État.

Les passions qui agitent les héros auront donc un contre-coup dans la conduite des états. Toute tragédie bien faite doit nécessairement toucher par un côté la politique. De fait, tout le monde tombe d'accord que le père de la tragédie chez nous fut une tête toute politique. Corneille avait le goût et le don de la politique. On a dit qu'il y avait chez lui de l'avocat normand et du grand orateur politique. Si l'on demande à un élève d'une classe de lycée quel est le poète politique français par excellence, on peut parier qu'il répondra : Corneille.

La Fontaine a dit :

Deux démons à leur gré partagent notre vie  
Et de son patrimoine ont chassé la raison ;  
Je ne sais pas de cœur qui ne leur sacrifie ;  
Si vous me demandez leur état et leur nom,  
J'appelle l'un amour et l'autre ambition.  
Cette dernière étend le plus loin son empire,  
Car même elle entre dans l'amour.

Racine ne serait pas le peintre du cœur s'il n'était que le peintre de l'amour. La politique est partout dans son œuvre. La comédie des *Plaideurs* avait, quand elle parut, un aspect et un intérêt politiques. Sur ses onze tragédies, il en est une dont la politique est le ressort principal, *Britannicus* ; sept qui montrent un conflit de passions inextricablement mêlé à un conflit politique. On ne peut enlever la politique dans la *Thébaïde*, *Bérénice*, *Mithridate*, *Bajazet*, *Iphigénie*, *Esther* et *Athalie* sans retrancher la moitié du drame. *L'Alexandre* tourne autour d'une guerre de coalition et *Andromaque* autour d'une ambassade. Dans *Phèdre* même, la seule des tragédies profanes où la passion soit peinte à l'état libre, une affaire de succession au trône subsiste à l'arrière-plan.

## CHAPITRE PREMIER

### LA THÉBAÏDE

La première tragédie du jeune Racine n'est pas consacrée à la peinture de l'amour. Il avait l'âge de l'amour quand il écrivit *la Thébaïde*. C'est pourtant un drame très noir qui ressemble davantage à du Crébillon qu'à du Racine. La première tragédie de Racine ne peint pas l'amour, elle peint la haine.

Non pas n'importe quelle espèce de haine, la haine inspirée par l'ambition. La pièce s'appelle *la Thébaïde ou les frères ennemis* ; si par impossible on eût pu lui donner un titre de comédie, on l'eût appelé *la Thébaïde ou les trois ambitieux*. Le premier ouvrage du poète de vingt-quatre ans introduit au cœur de la politique.

Racine à ce moment n'était pas encore Racine. Il n'était qu'un débutant qui, rien de plus naturel, prenait la file derrière le maître, Corneille.

Saint-Evremond, qui s'instituera défenseur de Corneille contre Racine, blâmera le débutant d'avoir donné trop de place à l'amour dans sa seconde tragédie.

Il concède qu'il ne faut pas *rejeter l'amour de nos tragédies comme indigne des héros*. Mais ce n'est qu'une concession. Il exprime sa vraie pensée quand il propose au jeune poète des exemples tirés du vieux maître; il loue l'auteur de *Pompée* d'avoir montré en Cornélie moins une veuve qu'une Romaine et il ajoute :

Voilà tout ce qu'on peut raisonnablement accorder à l'amour sur nos théâtres ; mais qu'on se contente de cet avantage, où la régularité encore pourrait être intéressée, et que ses partisans ne croient pas que le premier bien de la tragédie soit d'exciter des tendresses dans nos cœurs.

C'est ainsi que sous l'influence du génie héroïque de Corneille, on concevait la tragédie quand Racine débuta. Né pour peindre la passion amoureuse et contrarié par cette forte influence, il débuta par une tragédie héroïque. D'instinct, il y peignit une passion, la passion qui est le contraire de l'amour, et la vigueur dont il peignait la haine laissait présager de quels traits il peindrait l'amour.

L'amour n'a pas de place dans le cœur des protagonistes de *la Thébaïde* : Étéocle et Polynice ne songent qu'à leur furie. Racine a rejeté l'amour sur les personnages secondaires, *et alors, dit-il dans sa Préface, cette passion, qui devient comme étrangère au sujet, ne peut produire que de médiocres effets*. Ainsi Hémon et Antigone forment un couple sympathique et conventionnel. L'amour passion n'avait pas de place dans *la Thébaïde*.



Racine a considéré le troisième ambitieux, Créon, comme un personnage secondaire, et il l'a rendu amoureux ; c'est une des fautes de sa tragédie, car l'intrigue n'y gagne rien et le caractère de Créon y perd. L'amour ne paraît que comme un sentiment plaqué de manière artificielle chez cet ambitieux qui ne songe qu'à régner.

Restent les sentiments paternels et maternels. Ce ne sont pas les premiers, on le verra, qui étouffent Créon. Au contraire, Jocaste est mère et n'est guère que cela. Racine a peint en elle la mère plutôt que la reine. C'est le sentiment maternel qui la soutient, qui la fait agir, et il n'est pas tracé en traits très heureux. Rien ne laisse présager ceux dont Racine peindra Andromaque, dans une situation différente, il est vrai. Le personnage est manqué et tout l'intérêt de *la Thébaïde* est dans les trois ambitieux.

Leur situation politique est dissemblable : l'un est sur le trône et entend y rester ; deux n'y sont pas et entendent y parvenir. Toujours imprudent, Œdipe avait improvisé au moment de mourir une constitution insensée. Dès qu'Étéocle paraît, à la III<sup>e</sup> scène du premier acte, Jocaste le presse de contenter son frère et de régner avec lui. Étéocle se cabre aussitôt :

Appelez-vous régner partager ma couronne,  
Et céder lâchement ce que mon droit me donne ?

Jocaste répond :

Vous le savez, mon fils, la justice et le sang  
Lui donnent, comme à vous, sa part à ce haut rang.

Œdipe, en achevant sa triste destinée,  
Ordonna que chacun régnerait son année ;  
Et n'ayant qu'un État à mettre sous vos lois,  
Voulut que tour à tour vous fussiez tous deux rois.  
A ces conditions vous daignâtes souscrire.  
Le sort vous appela le premier à l'empire,  
Vous montâtes au trône ; il n'en fut point jaloux :  
Et vous ne voulez pas qu'il y monte après vous ?

Non, Étéocle ne le veut pas. Il a le pouvoir, il l'aime, pourquoi irait-il le lâcher ? Parce qu'il l'a promis et que ce fut une des conditions auxquelles on le lui donna ? Belle raison pour un ambitieux dans la place. Dans une réplique de la version originale que Racine fit, semble-t-il, disparaître parce que plusieurs vers faisaient double emploi avec la suite de la scène, Étéocle s'exprimait sur ce point comme un député au lendemain d'une élection :

Il est vrai, je promis ce que voulut mon père.  
Pour un trône est-il rien qu'on refuse de faire ?  
On promet tout, Madame, afin d'y parvenir ;  
Mais on ne songe après qu'à s'y bien maintenir.  
J'étais alors sujet, et dans l'obéissance,  
Et je tiens aujourd'hui la suprême puissance.  
Ce que je fis alors ne m'est plus une loi :  
Le devoir d'un sujet n'est pas celui d'un roi.  
D'abord que sur sa tête il reçoit la couronne,  
Un roi sort à l'instant de sa propre personne :  
L'intérêt du public doit devenir le sien,  
Il doit tout à l'État et ne se doit plus rien.

Étéocle ne manquera jamais d'insister sur ce point : il est roi, il ne s'appartient plus. Il appartient à l'État.

Il n'est rien que le serviteur de l'intérêt public. Ce n'est pas lui qui refuse de partager le pouvoir avec Polynice, c'est Thèbes qui s'y oppose. Il n'y est pour rien, il n'y peut rien. Il le répète sur tous les tons :

Thèbes à cet arrêt n'a point voulu se rendre ;  
Et lorsque sur le trône il s'est voulu placer,  
C'est elle, et non pas moi, qui l'en a su chasser.

Douze vers plus loin, la même idée reparaît dans un passage imité de l'*Antigone* de Rotrou :

Thèbes m'a couronné pour éviter ses chaînes ;  
Elle s'attend par moi de voir finir ses peines :  
Il la faut accuser si je manque de foi,  
Et je suis son captif, je ne suis pas son roi.

Jocaste, qui n'est pas dupe, répond :

Dites, dites plutôt, cœur ingrat et farouche,  
Qu'auprès du diadème, il n'est rien qui vous touche.

Cet altéré de pouvoir est un bon roi. Son règne plaît : il a pour lui le peuple. C'est pourquoi il s'appuie sur le consentement, mieux, sur la volonté populaire. Il se retranche derrière elle, à la fin de cette première scène entre Jocaste et lui :

J'irai plus loin encore ; et pour faire connaître  
Qu'il a tort en effet de me nommer un traître,  
Et que je ne suis pas un tyran odieux,  
Que l'on fasse parler et le peuple et les Dieux.

Si le peuple y consent, je lui cède ma place ;  
Mais qu'il se rende enfin si le peuple le chasse.  
Je ne force personne ; et j'engage ma foi  
De laisser aux Thébains à se choisir un roi.

Polynice n'est pas sur le trône. Il n'a rien à attendre du peuple sur lequel il aspire à régner, puisque son rival est aimé. Il ne compte que sur la force des armes. Étéocle fait de la démagogie, Polynice, sachant qu'il perdrait son temps, ne flatte pas et ne cherche qu'à s'imposer :

JOCASTE

Mais s'il est vrai, mon fils que ce peuple vous craigne,  
Et que tous les Thébains redoutent votre règne,  
Pourquoi par tant de sang cherchez-vous à régner  
Sur ce peuple endurci que rien ne peut gagner ?

POLYNICE

Est-ce au peuple, Madame, à se choisir un maître ?  
Sitôt qu'il hait un roi, doit-on cesser de l'être ?  
Sa haine ou son amour, sont-ce les premiers droits  
Qui font monter au trône ou descendre les rois ?  
Que le peuple à son gré nous craigne ou nous chérisse,  
Le sang nous met au trône, et non pas son caprice :  
Ce que le sang lui donne, il le doit accepter ;  
Et s'il n'aime son prince, il le doit respecter.

JOCASTE

Vous serez un tyran haï de vos provinces.

POLYNICE

Ce nom ne convient pas aux légitimes princes ;  
De ce titre odieux mes droits me sont garants :



La haine des sujets ne fait pas les tyrans.  
Appelez de ce nom Étéocle lui-même.

JOCASTE

Il est aimé de tous.

POLYNICE

C'est un tyran qu'on aime,  
Qui par cent lâchetés tâche à se maintenir  
Au rang où par la force il a su parvenir ;  
Et son orgueil le rend, par un effet contraire,  
Esclave de son peuple, et tyran de son frère.  
Pour commander tout seul il veut bien obéir,  
Et se fait mépriser pour me faire haïr.  
Ce n'est pas sans sujet qu'on me préfère un traître :  
Le peuple aime un esclave, et craint d'avoir un maître.  
Mais je croirais trahir la majesté des rois,  
Si je faisais le peuple arbitre de mes droits.

Ainsi, tandis qu'Étéocle pose au souverain constitutionnel, Polynice accepte de passer pour un tyran. Sa situation est assez paradoxale : c'est lui le perturbateur et c'est lui qui se réclame de la légitimité. Trait curieux, c'est lui que Racine a peint le moins méchant. Pendant la dispute des deux frères, Jocaste lui dira :

Et vous que je croyais plus doux et plus soumis.

Antigone exprime deux fois sa préférence pour lui.  
Au II<sup>e</sup> acte, elle l'appelle :

Ce prince magnanime,  
Ce prince qui montrait tant d'horreur pour le crime,  
Dont l'âme généreuse avait tant de douceur,  
Qui respectait sa mère et chérissait sa sœur.

Au Ve acte, quand elle apprend sa mort, elle dit :

Je l'aimais beaucoup plus que je n'aimais son frère,  
Et ce qui lui donnait tant de part dans mes vœux,  
Il était vertueux, Olympe, et malheureux.

Racine avait trouvé cette nuance dans Euripide. En marge de son exemplaire des *Phéniciennes*, il avait mis cette remarque : *Il donne de l'honnêteté à Polynice en exprimant la douleur. Il donne plus de violence à Étéocle.*

La scène capitale est la rencontre des deux frères en présence de Jocaste. En vain elle s'efforce, s'embarrasse dans un discours d'où elle ne sortirait pas si le violent Étéocle ne l'interrompait : c'est l'étincelle. Polynice, qui n'a rien à ménager, laisse éclater sa passion :

POLYNICE

Faut-il que de ma main je couronne ce traître,  
Et que de cour en cour j'aie chercher un maître ;  
Qu'errant et vagabond, je quitte mes Etats  
Pour observer des lois qu'il ne respecte pas ?  
De ses propres forfaits serai-je la victime ?  
Le diadème est-il le partage du crime ?  
Quel droit ou quel devoir n'a-t-il point violé ?  
Et cependant il règne, et je suis exilé !

JOCASTE

Mais si le roi d'Argos vous cède une couronne ?

POLYNICE

Dois-je chercher ailleurs ce que le sang me donne ?  
En m'alliant chez lui n'aurai-je rien porté,

Et tiendrais-je mon rang de sa seule bonté ?  
D'un trône qui m'est dû, faut-il que l'on me chasse  
Et d'un prince étranger que je brigue la place ?  
Non, non ; sans m'abaisser à lui faire la cour,  
Je veux devoir le sceptre à qui je dois le jour.

JOCASTE

Qu'on le tienne, mon fils, d'un beau-père ou d'un père,  
La main de tous les deux vous sera toujours chère.

POLYNICE

Non, non, la différence est trop grande pour moi :  
L'un me ferait esclave, et l'autre me fait roi.  
Quoi ? Ma grandeur serait l'ouvrage d'une femme ?  
D'un éclat si honteux je rougirais dans l'âme.  
Le trône, sans l'amour, me serait donc fermé ?  
Je ne régnerais pas, si l'on ne m'eût aimé ?  
Je veux m'ouvrir le trône, ou jamais n'y paraître ;  
Et quand j'y monterai, j'y veux monter en maître,  
Que le peuple à moi seul soit forcé d'obéir,  
Et qu'il me soit permis de m'en faire haïr.  
Enfin de ma grandeur je veux être l'arbitre,  
N'être point roi, Madame, où l'être à juste titre ;  
Que le sang me couronne ; ou, s'il ne suffit pas,  
Je veux à son secours n'appeler que mon bras.

Le sommet de la querelle est dans ce feu croisé de  
répliques :

JOCASTE

Mon fils, son règne plaît.

POLYNICE

Mais il m'est odieux.

JOCASTE

Il a pour lui le peuple,

POLYNICE

Et j'ai pour moi les dieux.

Ce prétendant a de l'allure, et rien n'assouvira cette fureur de régner. Quand il tient son frère mourant sous lui, il ne lui parle pas de rancune personnelle, il fait éclater le cri de l'ambition triomphante :

Et tu meurs, lui dit-il, et moi je vais régner.  
Regarde dans mes mains l'empire et la victoire ;  
Va rougir aux enfers de l'excès de ma gloire ;  
Et pour mourir encore avec plus de regret,  
Traître, songe en mourant que tu meurs mon sujet.

Racine peignait dès son début la passion politique en traits qu'il lui eût été impossible de reprendre par la suite : il n'aurait pu les surpasser.

A côté de ces deux ambitieux, il en a mis un troisième. Étéocle, qui règne, se réclame du fait acquis et du consentement populaire. Polynice, qui ne règne pas, mais qui possède une armée et des droits égaux à ceux de son frère, se réclame de la légitimité et de la force. Le troisième, Créon, ne règne pas et ne peut régner que si les deux frères disparaissent. Il est l'ambitieux hypocrite. Il n'est ni le moins acharné ni le moins dangereux.

Il est encore le plus poussé et le mieux réussi des

trois. Très mauvais homme, peut-être ferait-il un bon prince, comme Athalie sera méchante femme et bonne reine. Il se fait de ce pouvoir qu'il désire une très haute, très ferme et très juste idée. C'est lui qui prononce les vers fameux, qui sont les plus connus de *la Thébaïde* :

On ne partage point la grandeur souveraine ;  
Et ce n'est pas un bien qu'on quitte et qu'on reprenne.  
L'intérêt de l'Etat est de n'avoir qu'un roi,  
Qui d'un ordre constant gouvernant ses provinces,  
Accoutume à ses lois et le peuple et les princes.  
Ce règne interrompu de deux rois différents,  
En lui donnant deux rois, lui donne deux tyrans.  
Par un ordre souvent l'un à l'autre contraire,  
Un frère détruirait ce qu'aurait fait un frère ;  
Vous les verriez toujours former quelque attentat,  
Et changer tous les ans la face de l'Etat.  
Ce terme limité que l'on veut leur prescrire,  
Accroît leur violence en bornant leur empire.  
Tous deux feront gémir les peuples à leur tour,  
Pareils à ces torrents qui ne durent qu'un jour,  
Plus leur cours est borné, plus ils font de ravage,  
Et d'horribles dégâts signalent leur passage.

A quoi Jocaste répond :

On les verrait plutôt par de nobles projets  
Se disputer tous deux l'amour de leurs sujets.

Mais elle ne dit cela que par acquit de conscience,  
et elle s'empresse de parler d'autre chose.

Qui ne reconnaîtrait ici l'influence de Corneille?

Elle est d'autant plus sensible que Créon reprend la pensée même du passage qu'il imite :

Ces petits souverains qu'on fait pour une année...

Le jeune poète de vingt-quatre ans imitait le vieux maître, rien n'est plus naturel. Il a réussi son *A la manière de...*, et par le jet de la pensée, par la frappe et la coulée de l'alexandrin, par le groupement en distiques formant sentence, en un mot par la reproduction de tous les procédés cornéliens, il n'a pas mal attrapé le ton de son modèle.

En toute occasion Créon parle du pouvoir monarchique avec le même éclat et la même raison. C'est lui qui prononce la violente condamnation qui tombait d'aplomb sur les Frondeurs :

Leurs grandes actions sont les plus criminelles :  
Ils signalent leur crime en signalant leur bras,  
Et la gloire n'est point où les rois ne sont pas.

C'est lui qui prononce le beau vers lourd d'une hyperbole splendide et mystérieuse :

La terre a moins de rois que le ciel n'a de dieux.

Mais, et c'est un des traits par lesquels *la Thébàïde* annonce Racine, ce bon raisonneur est un être odieux ; ce maître politique un maître fourbe. Pour régner, il tente de diviser et d'ébranler les deux princes légitimes sous le couvert d'une politique d'intérêt général. Tandis qu'il débite ses maximes sur l'unité de gouver-



nement et la nocivité des rebelles, il attise le feu en secret. Il a capté la confiance d'Étéocle et il en abuse. Pendant que Polynice parlemente avec Jocaste, c'est par son ordre que les soldats d'Étéocle attaquent par trahison ceux de Polynice. Jocaste, que la haine n'aveugle pas, se rend compte de ce double jeu et appelle Créon *une âme intéressée*. Lui-même se découvre une première fois, au cœur de la pièce, dans la scène finale du III<sup>e</sup> acte :

Le trône fit toujours mes ardeurs les plus chères :  
Je rougis d'obéir où régnèrent mes pères ;  
Je brûle de me voir au rang de mes aïeux,  
Et je l'envisageai dès que j'ouvris les yeux.  
Surtout depuis deux ans ce noble soin m'inspire ;  
Je ne fais point de pas qui ne tende à l'empire.  
Des princes mes neveux j'entretiens la fureur,  
Et mon ambition autorise la leur.  
D'Étéocle d'abord j'appuyai l'injustice ;  
Je lui fis refuser le trône à Polynice.  
Tu sais que je pensais dès lors à m'y placer.  
Et je l'y mis, Attale, afin de l'en chasser.

Il vient de perdre son fils Ménécée qui, en se sacrifiant à contre-temps, a fait échouer sa première combinaison :

J'excite le soldat, tout le camp se soulève,  
On se bat ; et voilà qu'un fils désespéré  
Meurt et rompt un combat que j'ai tant préparé.

Il donne peu de temps à le regretter ; son plan a échoué, il en combine un autre. Il conçoit et ménage

l'entrevue entre les deux frères qui fait le nœud de la pièce. Il a vu subtilement que, loin de terminer leur haine, cette rencontre ne servira qu'à la précipiter :

Mais leur éloignement ralentit leur colère :  
Quelque haine qu'on ait contre un fier ennemi,  
Quand il est loin de nous on la perd à demi.  
Ne t'étonne donc plus si je veux qu'ils se voient :  
Je veux qu'en se voyant leurs fureurs se déploient,  
Que rappelant leur haine au lieu de la chasser,  
Ils s'étouffent, Attale, en voulant s'embrasser.

Ce trait est le premier crayon du vers de *Britannicus* :

J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer.

Attale répond :

Vous n'avez plus, Seigneur, à craindre que vous-même :  
On porte ses remords avec le diadème.

J'aurai, dit Créon, mieux à faire que d'y penser :

Quand on est sur le trône, on a bien d'autres soins  
Et les remords sont ceux qui nous pèsent le moins.  
Du plaisir de régner une âme possédée  
De tout le temps passé détourne son idée ;  
Et de tout autre objet un esprit éloigné  
Croit n'avoir point vécu tant qu'il n'a pas régné.  
Mais allons. Le remords n'est pas ce qui me touche,  
Et je n'ai plus un cœur que le crime effarouche :  
Tous les premiers forfaits coûtent quelques efforts,  
Mais, Attale, on commet les seconds sans remords.

Ici, c'est une première ébauche des vers de *Phèdre* :

Quelques crimes toujours précèdent les grands crimes...

Le IV<sup>e</sup> acte s'ouvre par une scène entre Étéocle et Créon. Celui-ci connaît l'âme humaine : à l'instant où Étéocle va rencontrer son rival, il donne à cet homme violent des conseils de modération. Le reste de l'acte est rempli par la scène de la rencontre. Celle-ci produit les effets prévus, les deux frères sortent pour s'égorger. Au dernier acte, c'est Créon qui apporte à Antigone la nouvelle du massacre : Jocaste est morte, Étéocle et Polynice sont morts et Hémon est mort par-dessus le marché. Les sentiments les plus vifs emplissent à ce moment l'âme de Créon : il vient de perdre son dernier fils, de conquérir le trône et la femme qu'il aime. Car Racine a ajouté un trait et peut-être ne l'a-t-il ajouté que pour faire ressortir avec plus de vigueur et de relief le caractère de l'ambitieux : Créon est amoureux. Il aime Antigone qui aime Hémon, propre fils de Créon, et qui est aimée par lui. Hémon combat dans le camp de Polynice, il est donc deux fois rival de son père. Plus rien ne sépare maintenant celui-ci du trône tant convoité. Par politesse, en présence d'Antigone, il accorde quelques pleurs à ses fils ; mais elle l'interrompt :

Ah ! vous réglez, Créon ;  
Et le trône aisément vous console d'Hémon.  
Mais laissez-moi, de grâce, un peu de solitude,  
Et ne contraignez point ma triste inquiétude.

Aussi bien mes chagrins passeraient jusqu'à vous ;  
Vous trouverez ailleurs des entretiens plus doux.  
Le trône vous attend, le peuple vous appelle ;  
Goûtez tout le plaisir d'une grandeur nouvelle.  
Adieu : nous ne faisons tous deux que nous gêner.  
Je veux pleurer, Créon, et vous voulez régner.

Pressée de partager la couronne, elle feint de consentir et ne demande que quelques instants de réflexion. Elle sort et Créon laisse éclater son chant de triomphe :

Oui, oui, mon cher Attale :  
Il n'est point de fortune à mon bonheur égale,  
Et tu vas voir en moi dans ce jour fortuné,  
L'ambitieux au trône, et l'amant couronné.

Attale, poli, lui adresse quelques condoléances de circonstance sur la mort de ses deux fils. C'est un importun souvenir auquel il ne veut pas songer en un pareil jour :

Oui, leur perte m'afflige,  
Je sais ce que de moi le rang de père exige ;  
Je l'étais ; mais surtout j'étais né pour régner ;  
Et je perd beaucoup moins que je ne crois gagner.  
Le nom de père, Attale, est un titre vulgaire.  
C'est un don que le ciel ne nous refuse guère.  
Un bonheur si commun n'a pour moi rien de doux :  
Ce n'est pas un bonheur, s'il ne fait des jaloux.  
Mais le trône est un bien dont le ciel est avare ;  
Du reste des mortels ce haut rang nous sépare ;  
Bien peu sont honorés d'un don si précieux :  
La terre a moins de rois que le ciel n'a de Dieux.

Puis, brusquement, d'un coup, il passe de l'extrême bonheur au désespoir. On vient lui apprendre qu'Antigone s'est donné la mort et lui-même met le point final à la tuerie après un bref accès de folie qui annonce la fin d'*Andromaque* :

La foudre va tomber, la terre est entr'ouverte ;  
Je ressens à la fois mille tourments divers,  
Et je m'en vais chercher du repos aux enfers.

Cette mort supplémentaire est injustifiée. Tous les autres personnages sont dans leur logique en courant au trépas, mais que cet ambitieux triomphant ne puisse supporter la mort d'Antigone, rien dans son caractère ne le laissait présager. Tout indiquait, au contraire, que l'ambition parlerait chez lui plus haut que l'amour et que le trône le consolerait facilement d'Antigone. Racine ne le tue que pour finir sur un effet. Il sera plus fort quand il tracera Acomat.

## CHAPITRE II

### ALEXANDRE

*La Thébàide* ne suscita pas de critiques violentes ; la tempête ne commencera qu'avec *Alexandre*. Si sensible à la critique qu'elle l'influencera dans le choix des sujets et jusque dans la conduite des caractères, Racine put choisir son second sujet en toute liberté. Il prit pour héros trois rois, une reine et une princesse. Pour la seconde fois, il imita Corneille, de beaucoup plus près que dans sa première tragédie. Corneille avait peint César, il voulut peindre Alexandre. Corneille avait peint César amoureux de Cléopâtre, il voulut peindre Alexandre amoureux de Cléofile. Corneille avait peint la magnanimité de César envers les mânes de Pompée, son ennemi mort, Racine voulut peindre Alexandre généreux envers Porus, son ennemi vivant. A l'imitation de Corneille, il voulut écrire une « tragédie historique ».

Il prend grand soin de se justifier sur ce point. Dans sa seconde préface, il dit : *Il n'y a guère de tragédie où l'histoire soit plus fidèlement suivie que dans celle-ci.* Il



expose que la rivalité d'Alexandre et de Porus est tout entière dans le huitième livre de Quinte-Curce, guide historique un peu singulier, mais de qui le récit romanesque eut la gloire d'éveiller la vocation héroïque chez Turenne. Il avertit que les amours d'Alexandre et de Cléofile ne sont pas de son invention, elles sont dans Justin.

La reine Axiane, les deux rois Porus et Taxile sont menacés par l'entreprise qu'Alexandre dirige contre les Indes. Le fier Porus attend l'ennemi et se prépare à combattre, le faible Taxile ne songe qu'à négocier. Chef naturel de la coalition, Porus ne trouve la fierté du rang et le caractère royal que chez la reine Axiane. Il l'aime et elle le paie de retour. Cet amour partagé pourrait exalter en eux le sentiment héroïque. Par malheur, il le gâte. Porus déclare à tout instant qu'il combat beaucoup plus pour les beaux yeux d'Axiane que pour la liberté de sa patrie. Ce roi et cette reine qui pourraient être grands se rapetissent à plaisir.

C'est la jeune amazone Axiane qui a le plus d'allure. Elle aime Porus, mais comme elle est femme, elle cache ses sentiments, et à l'inverse du roi, elle parle plus volontiers de sa gloire que de son amour. Elle est aussi de loin la plus fine et la plus politique. Envoiet-elle au combat Porus qui la presse de récompenser son zèle et de couronner sa flamme, elle déclare :

Allez, seigneur, marchez contre Alexandre.

La victoire est à nous si ce fameux vainqueur

Ne se défend pas mieux contre vous que mon cœur.

Aricie dira à peine mieux quand elle soupirera à Hippolyte :

Allez, prince, et suivez vos généreux desseins.

Axiane parle déjà en femme, Porus et Alexandre ne parlent encore que comme des bergers de l'*Astrée*. Tous les héros ne peuvent pas être des Céladons, dira Racine dans la Préface d'*Andromaque* : les héros d'*Alexandre* ne sont encore que des Céladons. Le chef macédonien semble n'avoir entrepris cette campagne dans l'Inde que pour les beaux yeux de Cléofile, sœur de Taxile. Il en eut pu résulter un beau chassé-croisé d'alliances, car Taxile aime Axiane d'un amour malheureux et la jeune reine a parfois l'intuition qu'elle pourrait utiliser ce sentiment pour ramener Taxile à la cause commune. Par malheur, Racine n'a pas encore atteint la maîtrise, il n'a pas osé suivre jusqu'au bout la voie qu'il avait aperçue et la diplomatie d'Axiane ne dure pas.

Ephestion, ambassadeur d'Alexandre, paraît au second acte. Il est chargé d'offrir aux maîtres de l'Inde la paix ou la guerre. Il commence par diminuer cette haute mission en adressant à Cléofile, au nom d'Alexandre, une très faible déclaration amoureuse. Tout passionné qu'il soit, Oreste entendra mieux son rang d'ambassadeur. Introduit ensuite en présence des deux rois, Ephestion leur propose de la part d'Alexandre un protectorat assez peu reluisant. Taxile répond le premier, sur un ton embarrassé. Il accepterait volontiers

cette alliance du lion avec la chèvre et la brebis, mais il n'ose le déclarer ouvertement et il tergiverse jusqu'à ce que Porus l'interrompe sur un ton si provocant que le représentant d'Alexandre sort en annonçant que les pourparlers sont rompus.

Cette fanfaronnade rend Taxile fort inquiet. Porus entreprend de le calmer en disant qu'il a provoqué seul la colère d'Alexandre, elle retombera sur lui seul. A ce moment paraît Axiane, qui tente de renflouer le flottant Taxile. Celui-ci, honteux, sort en déclarant qu'il va toujours *disposer son armée*. On verra après à faire son devoir. Axiane en doute :

Cette sombre froideur ne m'en dit pourtant rien,  
Lâche...

De fait, il suffit qu'Alexandre paraisse au III<sup>e</sup> acte pour que Taxile tourne casaque d'autant plus vite que le conquérant lui promet la main d'Axiane pour prix de sa trahison. Il ne reste qu'à convaincre la fière reine. On croit que Porus est mort, Alexandre engage Axiane à accepter la paix, son alliance et l'amour de Taxile. Elle l'écoute en frémissant, elle se contient à peine. Alexandre, qui ne se montre pas en ceci très fin psychologue, se retire discrètement pour la laisser en tête à tête avec son amoureux : Taxile, avec cette sorte de génie particulier aux maladroits, a l'excellente idée d'arriver juste à ce moment-là ; c'est pour recevoir à bout portant la foudre :

Approche, puissant roi,  
Grand monarque de l'Inde, on parle ici de toi.

Cette vulgarité voulue au bon moment est un des rares traits raciniens d'*Alexandre*. On la retrouvera souvent par la suite, en particulier dans le IV<sup>e</sup> acte de *Britannicus*. Porus reparaît au dernier acte, gardant dans la défaite cette grandeur un peu fanfaronne qui lui dicte le beau cri imité de Corneille :

ALEXANDRE

Comment prétendez-vous que je vous traite ?

PORUS

En roi.

Très supérieure à la *Thébaïde* par le style, par l'aisance et la qualité de la versification, *Alexandre* est pourtant la moins racinienne des pièces de Racine. Il semble qu'une loi générale veuille qu'il soit plus difficile à un écrivain de réussir son second ouvrage que son coup d'essai lorsque ce début a fait du bruit. L'inconnu qui médite son premier ouvrage travaille seul, personne ne l'influence et il écoute davantage sa nature qu'après un succès. On le conseille, on le critique, il veut réussir tout à fait, il cherche le vent, hésite, suit la mode et s'égare. Racine était né pour peindre l'amour et la politique, il a suivi dans *Alexandre* deux modes qui n'étaient pas pour lui, héroïsme et galanterie. Au lieu des furieuses passions, son domaine, il ne mettait en sa pièce que fadaïses galantes, première raison pour qu'il la manquât. Au lieu de la tragédie politique, son domaine, il ne tentait que la

tragédie historique à la mode de son prédécesseur, seconde raison pour qu'il la manquât. Il tournait le dos à sa nature. On ne se fit pas faute de le lui dire et on lui rendit sans le vouloir, sans le savoir, un signalé service.

La nature, sans doute, eût parlé. Mais il eût perdu du temps. Il eût refait un ou deux *Alexandre*, tandis qu'il fit *Andromaque*, et c'est à la critique qu'il le dut.

Nul ne fut jamais plus sensible à la critique. Jusqu'à sa huitième pièce, *Mithridate*, elle va déterminer ou influencer le choix de tous ses sujets. Dans *Alexandre*, on lui reprochait d'avoir accommodé l'histoire « à la sauce douce ». On eût pu lui reprocher d'avoir fait du Corneille sans le génie cornélien. Saint-Evremond le renvoyait à l'école du maître. Il souhaitait que le vieux tragique adoptât avant sa mort *l'auteur de cette pièce pour former, avec la tendresse d'un père, son vrai successeur*. Vanité des souhaits des critiques, les conseils de Corneille n'eussent été d'aucune utilité pour Racine. On comprend encore, parfois et plus tard, son prédécesseur ; on ne comprend pas son successeur. Corneille eût mené Racine à tourner le dos à sa voie. Tout l'atteste, et les conseils de Saint-Evremond eux-mêmes. *Je voudrais, disait-il, qu'il lui donnât le bon goût de cette antiquité qu'il possède si avantageusement, qu'il le fît entrer dans le génie de ces nations mortes, et connaître sainement le caractère des héros qui ne sont plus. C'est, à mon avis, la seule chose qui manque à un si bel esprit.*

Ce critique avait un mérite, il posait bien le pro-

blème ; il adressait à Racine le reproche que tous les ennemis répèteront tour à tour : *Le héros des Indes devait avoir un caractère différent de celui des nôtres. Un autre ciel, pour ainsi parler, un autre soleil, une autre terre y produisent d'autres animaux et d'autres fruits ; les hommes y paraissent tous autres par la différence des visages, et plus encore, si j'ose le dire, par une diversité de raison, une morale, une sagesse singulière à la région y semble régler et conduire d'autres esprits dans un autre monde. Porus cependant, que Quinte-Curse dépeint tout étranger aux Grecs et aux Perses, est ici purement français. Au lieu de nous transporter aux Indes, on l'amène en France.*

Premier point capital, ce chef d'accusation sera sans fin repris. Au moment de *Bajazet*, Segrais répètera que Racine n'a pas su faire parler les Turcs, et louera une fois de plus l'œuvre de Corneille parce que, dit-il, *le Romain y parle comme un Romain, le Grec comme un Grec, l'Indien comme un Indien et l'Espagnol comme un Espagnol*. Compliment excessif, le Cid de Corneille ne parle pas comme le vrai Cid, un Indien de Corneille ne parle pas comme un véritable Indien. Mais à l'égard de Racine, critique essentielle.

Deuxième critique qui n'est qu'une variante et un complément logique de la première : non seulement Racine n'entre pas dans le génie des nations mortes, mais il néglige la couleur locale. Le nom ne sera trouvé qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, ce n'est pas autre chose que décrit Saint-Evremond : *J'aurais voulu que l'auteur nous eût donné une plus grande idée de cette guerre. En effet, ce*



*passage de l'Hydaspe, si étrange qu'il se laisse à peine concevoir, une grande armée de l'autre côté avec des chariots terribles et des éléphants alors effroyables, des éclairs, des foudres, des tempêtes qui mettaient la confusion partout, quand il fallut passer un fleuve si large sur de simples peaux, cent choses étonnantes..., tout cela devait fort élever l'imagination du poète et dans la peinture de l'appareil et dans le récit de la bataille.*

Singulier mélange de clairvoyance et d'aveuglement, qui aide peut-être à saisir le rôle du critique tel qu'il s'exerce dans les cas normaux.

Quand paraît un auteur, le critique démêle sans peine par quels côtés le nouveau venu ne ressemble pas aux écrivains de la période précédente. Il est autrement difficile de discerner la part originale que va apporter ce créateur encore incertain. Lui-même ne le sait pas encore, c'est le secret de l'avenir. Il faudrait pour le pénétrer que le critique fût devin. Rien ne tient de plus près à ce qu'il y a d'intime dans l'être que l'apport d'une forte originalité littéraire, et dans la majeure partie des cas, cette originalité n'est pas très marquée au début d'une carrière. Le jeune écrivain subit l'influence de ses prédécesseurs, soit qu'il s'y plie, soit qu'il s'insurge contre elle. La première partie de la tâche du critique, la partie aisée, consiste à reconnaître ce jeu des influences. A ce moment, il est à craindre qu'une pente naturelle le conduise à donner de bonne foi un mauvais avis : il conseille au nouveau venu d'imiter les qualités de ses prédécesseurs, les dons grâce auxquels ils ont réussi, ce qui fut leur

apport et leur originalité, et qui pour cet autre tempérament original ne peut plus être que formule. Tel fut le rôle de Saint-Evremond, tel doit être sans doute le rôle de tout critique doué de talent et de conscience. Pour aller plus loin, pour aider un écrivain à dégager son originalité, sans s'égarer, sans tomber dans le système ni succomber au penchant de recommander ses propres goûts, il faut plus qu'une clairvoyance exceptionnelle, il faut une rencontre complète entre les âges, les volontés, les esprits et les cœurs chez le critique et chez le créateur. Saint-Evremond avait l'âge de Corneille ; il ne pouvait que faire la moitié de la besogne, à demi prophète, à demi aveugle. C'était à l'intéressé de faire le reste, et c'est à ce moment que Racine rencontra Boileau et se lia avec lui.

On ignore avec exactitude si cette rencontre eut lieu avant, pendant ou après *Alexandre*. Brossette dit : avant. *M. Despréaux*, dit-il, *invita M. Racine à suivre une autre route que Corneille, qui n'avait mis sur le théâtre que des héros romains. « Prenez, lui dit M. Despréaux, les héros de la Grèce. » Il lui indiqua Alexandre le Grand, qui fut le sujet de sa seconde tragédie.*

L'abbé Dubos dit que Racine, parlant à Boileau de son *Alexandre*, lui avoua qu'il trouvait à faire ses vers une facilité surprenante, et que le critique lui répondit : « Je veux vous apprendre à faire des vers avec peine, vous avez assez de talent pour le savoir bientôt. » Mais à en croire Dubos, c'eût été une confidence rétrospective, car il ajoute que Racine venait de donner sa

*tragédie d'Alexandre lorsqu'il se lia d'amitié avec Boileau.*

En public, le critique prit la défense de son ami. Est-ce lui qui, dans l'intimité, lui donna le conseil de ne plus imiter Corneille, comme le rapporte Brossette ? On a peine à croire qu'il ait donné cet avis avant *Alexandre*, qui est la pièce où Racine a suivi du plus près Corneille. Au contraire, la scène devient vraisemblable et naturelle si on la place entre *Alexandre* et *Andromaque*. Saint-Evremond arrivait trop tard quand il voulait que Corneille adoptât et formât son successeur avec la tendresse d'un père. Racine était allé trouver le vieux maître, qui l'avait loué et lui avait conseillé de persévérer dans la poésie, mais d'abandonner la scène. Ce jugement qui paraît scandaleux n'était que naturel. Il signifiait simplement : N'imitiez pas Corneille.

C'était le conseil de Boileau présenté d'une autre manière, et c'est bien ainsi que Racine le comprit. Il ne s'aventura plus jamais dans la tragédie historique, il inventa la tragédie politique : *Britannicus*. Il ne s'aventura plus jamais dans la tragédie héroïque, il inventa la tragédie passionnelle : *Andromaque*.

## CHAPITRE III

### ANDROMAQUE

On lui reprochait de prêter des passions amoureuses à des héros historiques et il se sentait né pour peindre la passion : il laissa les personnages historiques et s'adressa aux légendaires. On ne le blâmerait plus de représenter un héros autrement qu'il n'a existé : avec Oreste et Pyrrhus, le poète a tous les droits. Il n'a plus besoin de pénétrer le génie des nations mortes. Il ne doit plus de comptes qu'à la seule vérité. Il est libre de peindre des amoureux emportés qui disent librement :

Je me livre en aveugle au transport qui m'entraîne.

La politique pouvait-elle être mêlée à la tragédie légendaire ? La tragédie historique à la Corneille ne peut pas s'accommoder de la légende. La tragédie politique à la Racine le peut sans inconvénient. Bien plus souvent que Racine, Corneille a écrit des tragédies chrétiennes ou amoureuses qui n'ont aucun rapport avec la politique. Corneille oublie la politique

pour monter une intrigue ou tracer un martyr qui n'aspire qu'au ciel. Préoccupé de la vérité de personnages de qui dépendent les Etats, Racine ne peut jamais oublier la politique. *La Thébaïde* était la pièce des trois ambitieux, *Alexandre* était l'histoire d'une triple alliance et d'une guerre de coalition, *Andromaque* sera l'histoire d'une ambassade.

C'est la seule fois que Racine peindra des hommes qui se laissent entraîner à ce point par la passion amoureuse. Néron n'est pas un amoureux, Titus et Mithridate feront fléchir l'amour devant la politique, Bajazet n'est pas le maître, Agamemnon sacrifie sa fille à son ambition, Achille est un amoureux assez banal, chez Assuérus l'amour et la politique sont d'accord. Nous ne retrouverons plus que chez les femmes cette passion frénétique qui fait tout oublier, honneur, devoirs de l'être humain et devoirs du rang.

Dans *Andromaque*, la politique est vaincue par la passion. Défaite d'autant plus tranchée que les deux conflits sont posés dès les deux premières scènes : le conflit amoureux dans la première, le conflit politique dans la seconde, qui est celle de l'entrevue entre le souverain et l'ambassadeur. L'ambassadeur expose sa mission, le souverain écoute et répond. Maintenant, Racine possède entièrement son art. Oreste est diplomate, il parle en diplomate ; il commence par un exorde insinuant et des politesses protocolaires :

Souffrez que j'ose ici me flatter de leur choix...

.....

Et vous avez montré, par une heureuse audace,  
Que le fils seul d'Achille a pu remplir sa place.

Deuxième point, il vient au sujet qui l'amène avec  
une adresse consommée. Il n'affirme rien, il insinue  
et il interroge :

Ne vous souvient-il plus, seigneur, quel fut Hector?

.....

Et qui sait ce qu'un jour ce fils peut entreprendre?

.....

Oserai-je, seigneur, dire ce que je pense?

Il conclut par une demande ferme, mais polie, présentée sous la forme d'une invitation et d'un conseil et il semble ne parler que du point de vue de son interlocuteur, ce qui est la formule même du langage diplomatique :

Enfin de tous les Grecs satisfaites l'envie,  
Assurez leur vengeance, assurez votre vie,  
Perdez un ennemi d'autant plus dangereux  
Qu'il s'essaiera sur vous à combattre contre eux.

Pyrrhus répond sur un tout autre ton. Il est roi, il est chez lui, on le sollicite, on le menace même. Lui aussi commence pourtant par un biais et par une formule de politesse :

La Grèce en ma faveur est trop inquiétée.  
De soins plus importants je l'ai crue agitée,  
Seigneur ; et sur le nom de son ambassadeur,  
J'avais dans ses projets conçu plus de grandeur.



Puis il entre dans le vif, il riposte avec force et subtilité, par des raisons serrées, d'un progrès savant. Il rétorque d'abord les arguments politiques d'Oreste, un par un. Puis il agrandit le débat et s'élève des simples raisons d'intérêt à une haute raison d'humanité.

Sous tant de mort, sous Troie, il fallait l'accabler,  
Tout était juste alors...

.....

Mais que ma cruauté survive à ma colère...

Il conclut en quatre vers rapides, nets et fermes :

Non, Seigneur. Que les Grecs cherchent quelque autre  
[proie ;

Qu'ils poursuivent ailleurs ce qui reste de Troie :

De mes inimitiés le cours est achevé ;

L'Epire sauvera ce que Troie a sauvé.

Oreste riposte que le fils d'Hector n'a échappé à la mort immédiate que par trahison : les Troyens ont trompé Ulysse en substituant un faux Astyanax. Pyrrhus s'emporte et défie la Grèce. Oreste lui dit :

Ainsi la Grèce en vous trouve un enfant rebelle ?

Il répond :

Et je n'ai donc vaincu que pour dépendre d'elle ?

Oreste emploie un dernier argument : à défaut de la raison, dit-il, le sentiment vous retiendra ; Hermione arrêtera vos coups :

Ses yeux s'opposeront entre son père et vous.

Pyrrhus fait une réponse ambiguë et dilatoire, puis il lève l'audience, congédie l'ambassadeur et donne sa réponse définitive :

Après cela, Seigneur, je ne vous retiens plus,  
Et vous pourrez aux Grecs annoncer mon refus.

L'ambassade proprement dite finit là ; mais elle reste le ressort de tout le drame. Sitôt qu'Andromaque lui résiste, Pyrrhus menace de céder aux Grecs et de livrer Astyanax à leur envoyé. A la fin du II<sup>e</sup> acte, ce héros velléitaire va plus loin et rencontrant Oreste dans le palais, il lui dit :

Je vous cherchais, Seigneur. Un peu de violence  
M'a fait de vos raisons combattre la puissance,  
Je l'avoue ; et depuis que je vous ai quitté,  
J'en ai senti la force et connu l'équité.  
J'ai songé, comme vous, qu'à la Grèce, à mon père,  
A moi-même en un mot je devenais contraire ;  
Que je relevais Troie, et rendais imparfait  
Tout ce qu'à fait Achille et tout ce que j'ai fait.

Après cette énergique décision, il est fort content de lui et il exprime sa satisfaction à son confident Phoenix :

Considère, Phoenix, les troubles que j'évite,  
Quelle foule de maux l'amour traîne à sa suite,  
Que d'amis, de devoirs j'allais sacrifier,  
Quels périls... Un regard m'eût fait tout oublier.

Cet emporté est un faible qui ne soutient pas longtemps une décision : il se met aussitôt à parler d'An-

dromaque. Il ne pense qu'à elle, comme Oreste ne pense qu'à Hermione. Dans ces conditions, on fait de la déplorable politique.

Pyrrhus, maître dans sa cour, ne s'embarrasse de rien que de sa passion. Oreste, isolé à l'étranger avec une faible escorte, se souvient de temps à autre de sa condition d'ambassadeur. Quand il a décidé d'enlever Hermione, son amie Pylade la lui rappelle ironiquement :

Voilà donc le succès qu'aura votre ambassade.

Il ne l'oublie pas, non plus que les devoirs qu'il doit à Pyrrhus en tant que souverain. A l'instant où le crime est presque décidé, une des raisons qui le font balancer est le respect dû à la majesté royale. Il le répète plusieurs fois à Hermione qui l'entraîne au meurtre de ce roi, près de qui il représente la Grèce, sa patrie :

Quoi ? pour réponse aux Grecs porterai-je sa tête ?  
Et n'ai-je pris sur moi le soin de tout l'Etat  
Que pour m'en acquitter par un assassinat ?  
Souffrez, au nom des Dieux, que la Grèce s'explique,  
Et qu'il meure chargé de la haine publique.

Hermione est femme et elle n'est pas reine :

Ne vous suffit-il pas que je l'aie condamné ?

Non, cette raison ne suffit pas encore à l'ambassadeur, qui insiste :

A peine suis-je encore arrivé dans l'Épire,  
Vous voulez par mes mains renverser un empire ;  
Vous voulez qu'un roi meure et pour son châtimement  
Vous ne donnez qu'un jour, qu'une heure, qu'un moment.  
Aux yeux de tout son peuple il faut que je l'opprime !

La confidente Cléone a bien vu ce trait très accusé  
du caractère d'Oreste. Elle le signale à sa maîtresse :

Oreste vous adore.

Mais de mille remords son esprit combattu  
Croit tantôt son amour et tantôt sa vertu.  
Il respecte en Pyrrhus l'honneur du diadème ;  
Il respecte en Pyrrhus Achille et Pyrrhus même.

Comme les confidents ne sont point emportés par  
la passion, ils sont toujours plus clairvoyants que les  
protagonistes. Ils voient clair pour eux inutilement,  
ils sont auprès d'eux comme leur conscience et leur  
remords.

Oreste est un faible comme Pyrrhus. L'un a dit :

Je me livre en aveugle au transport qui m'entraîne.

L'autre est ainsi jugé par celle qui l'aime :

Couronner tour à tour l'esclave et la princesse ;  
Immoler Troie aux Grecs, au fils d'Hector la Grèce  
Tout cela part d'un cœur toujours maître de soi.

Tous deux seront victimes de leur faiblesse. Quand  
Oreste a assassiné son rival, le malheureux exprime

une dernière fois le regret d'avoir manqué à ses devoirs envers le rang suprême :

Quoi ? j'étouffe en mon cœur la raison qui m'éclaire ;  
J'assassine à regret un roi que je révère ;  
Je viole en un jour les droits des souverains,  
Ceux des ambassadeurs, et tous ceux des humains...

Les deux hommes sont des faibles chez qui la passion étouffe tous les devoirs, Pyrrhus ayant l'air de fort peu s'en soucier, Oreste le sachant, le regrettant et passant outre.

Des deux caractères de femmes, celui d'Andromaque est hors de la politique : sans pouvoir, captive et menacée, que pourrait-elle ? Au contraire, Hermione est princesse. Ce n'est pas seulement en tant que femme, c'est en tant que princesse qu'elle est offensée. Pourtant elle joue rarement de cette corde, c'est l'amoureuse qui parle en elle. Après que Pyrrhus lui est revenu, quand il a déclaré en public qu'il allait l'épouser, elle dit à Oreste que ce renversement rend furieux :

Mais que puis-je, Seigneur ? On a promis ma foi.  
Lui ravirai-je un bien qu'il ne tient pas de moi ?  
L'amour ne règle pas le sort d'une princesse :  
La gloire d'obéir est tout ce qu'on nous laisse.

C'est hypocrisie pure, elle n'en pense pas un mot et toute sa conduite contredit cette feinte résignation. D'autres héroïnes de Racine, Monime, Iphigénie, pourraient prendre ces vers à leur compte, c'est à

Hermione qu'ils conviennent le moins ; elle est le contraire d'une résignée ; elle est une furieuse ; elle non plus n'est pas une politique.

*Andromaque* est une tragédie où la passion l'emporte sur la politique. Ces chefs d'état font bon marché des destins de leurs peuples et précipiteraient à nouveau les Grecs au carnage pour les yeux d'une autre Hélène. Ces personnages sont tout légendaires, ils ne commandent qu'à de petits peuples, ils sentent moins fortement les grands intérêts politiques que ne feront, par position, Néron, Titus et Mithridate. Enfin, cet abandon total à la passion, Racine ne le peindra plus jamais dans un caractère d'homme. Après *Andromaque*, défaite de la politique par l'amour, il va peindre dans *Britannicus* le triomphe de la politique.



## CHAPITRE IV

### LES PLAIDEURS

Entre *Andromaque* et *Britannicus*, Racine donna une comédie, *les Plaideurs*, qui parut en 1668. A première vue, ce n'est qu'un divertissement sans rapport avec la politique. A la réflexion, on discerne de curieuses rencontres.

La comédie des *Plaideurs* n'est pas la satire de n'importe quelle espèce de justice, elle est la satire d'un corps judiciaire qui sortait profondément bouleversé des troubles de la Fronde. Louis XIV entreprenait au même moment de le réorganiser. Comme toujours après les périodes de trouble, tout était à refaire. Tout allait à vau-l'eau. La ville était mal nettoyée, mal éclairée et mal gardée. Boileau a présenté le tableau des embarras de Paris à l'aurore du règne, en 1660, et ce tableau n'est pas une fantaisie poétique, il est exact. On se battait la nuit dans les rues. La police était répartie entre l'Hôtel de Ville, le Châtelet et le Parlement ; une telle division des pouvoirs ne pouvait être que funeste. On se plaignait que le lieutenant civil négligeât ses devoirs, que les commis-

saires fussent concussionnaires, que le guet, les sergents, les huissiers fussent indisciplinés. Après le scandale de l'empoisonnement du lieutenant civil d'Aubray, une commission extraordinaire du Conseil d'Etat fut réunie chez le chancelier Séguier en 1666, sous le nom de conseil de police, avec mission de préparer une réforme. Elle conclut à la nécessité de grouper tous les pouvoirs dans une même main. Le 15 mars 1667, un édit déclara les attributs d'un nouveau fonctionnaire, le lieutenant de police Nicolas de La Reynie.

On sait que la comédie des *Plaideurs* tomba à la ville et ne se releva que grâce à Louis XIV. Un jour, à la Cour, la troupe ne savait quelle petite pièce adjoindre à une tragédie, on risqua *les Plaideurs*. Le roi, « qui était très sérieux », rit aux éclats. Là-dessus, raconte Valincourt, toute la troupe, en pleine nuit, arrive en trois carrosses à la porte de Racine, carrillonne pour se faire ouvrir, annonce à grand bruit l'événement. Les voisins réveillés se mettent aux fenêtres, ils entendent parler des *Plaideurs* ; le lendemain matin, tout le quartier était convaincu que M. Racine gisait en prison pour avoir mal parlé de la justice.

Louis XIV, au contraire, avait fermé l'oreille à la brigade. Dans son édition des *Grands Ecrivains de la France*, Paul Mesnard s'en étonne avec une bonhomie charmante : *Dans la persuasion*, écrit-il, où il était que l'État c'était lui-même, lui seul, il y avait cela de bon du moins que les attaques qui s'arrêtaient au-dessous de lui ne lui paraissaient pas trop facilement des crimes d'état :

*la comédie en a profité ; et bien des sociétés moins despotiquement gouvernées n'auraient pas eu autant de tolérance et auraient en une telle occasion exercé sur le théâtre une censure plus rigoureuse.*

Paul Mesnards jugeait la société despotiquement gouvernée parce que le chef de l'État établissait une différence entre l'essence du pouvoir et l'un de ses instruments. Ces distinctions et ces problèmes étaient familiers aux hommes du XVII<sup>e</sup> siècle. Au contraire, Napoléon I<sup>er</sup> fit enlever *les Plaideurs* de sa bibliothèque de campagne. Le ton de cette comédie choquait son « esprit sérieux » ; il était moins libéral en littérature que Louis XIV, défenseur de *Tartufe*. Souverain légal, il était moins libéral en politique que Louis XIV, souverain légitime. Son prestige était à la merci non seulement de la fortune des armes, mais des dépositaires d'une autorité qui devait tout à elle-même ; une défaite d'un général, une erreur d'un juge l'eussent atteinte à la source. Napoléon le savait ; il disait à Metternich qu'il ne pouvait rentrer vaincu dans sa capitale et à son frère Louis que leur commun pouvoir dépendait de l'institution du Code. L'autorité impériale, personnelle et absolue, était sujette de ses propres créatures.

Louis XIV, dit Paul Mesnard, était persuadé que l'État était lui-même et lui seul : le mot fameux de Louis XIV, *l'État c'est moi*, n'est qu'une figure. L'État monarchique n'était pas une personne, c'était un principe. C'est pourquoi la personne était libre.

Le juge des *Plaideurs* est un personnage atroce, un

des plus noirs qu'on ait jamais portés sur la scène. Le magistrat est aussi horrible en lui que l'homme privé, Racine ne lui a pas fait grâce d'un vice. En dépit de sa passion, il n'aime même pas son métier ; il vit au tribunal sans s'inquiéter de ce qui s'y passe : il y dort.

Mais où dormirez-vous, mon père ?

A l'audience.

Pendant le procès du chien, il tombe raide, endormi par l'avocat ; et quand on le secoue, encore assoupi, il envoie l'accusé aux galères.

Il ne songe qu'au profit. Racine le répète dix fois pour une. Il est vénal et prévaricateur :

CHICANNEAU

Certain cartaut de vin.

DANDIN

Hé ! je n'en ai que faire.

CHICANNEAU

C'est de très bon muscat.

DANDIN

Redites votre affaire.

Il est voleur :

DANDIN

La pauvre Babonnette ! Hélas ! lorsque j'y pense, Elle ne manquait pas une seule audience.

Jamais, au grand jamais, elle ne me quitta.  
Et Dieu sait bien souvent ce qu'elle en rapporta :  
Elle eût du buvetier emporté les serviettes,  
Plutôt que de rentrer au logis les mains nettes.

Il est paillard :

Je suis tout réjoui de voir cette jeunesse.  
Savez-vous que j'étais un compère autrefois ?  
On a parlé de nous.

Il est sadique :

DANDIN

N'avez-vous jamais vu donner la question ?

ISABELLE

Non ; et ne le verrai, que je crois, de ma vie.

DANDIN

Venez, je vous en veux faire passer l'envie.

Il est inhumain et insensible :

ISABELLE

Hé ! Monsieur, peut-on voir souffrir des malheureux ?

DANDIN

Bon ! Cela fait toujours passer une heure ou deux.

Ce dernier trait est le plus féroce dont on puisse charger un magistrat. Il portait d'autant plus que la

peinture était générale. De notre temps, quand un polémiste comme M. Benjamin attaque les professeurs de la Sorbonne, il vise des personnes connues, une méthode et un corps de doctrine déterminés, et l'honneur du corps enseignant n'est pas engagé tout entier. Dans *les Plaideurs*, rien n'indique que la satire n'atteint pas le magistrat tout court. Cependant Louis XIV pouvait applaudir et tous les Français avec lui.

Ni l'État, ni les citoyens ne pourraient jouir aujourd'hui de la même liberté ; une comédie comme *les Plaideurs*, qui méritait l'applaudissement du souverain en 1668, relèverait du conseil de guerre en 1926, parce qu'en notre temps, discréditer la magistrature ébranle une des dernières sûretés d'un État affaibli. L'exercice de la liberté d'opinion n'est compatible qu'avec un gouvernement libre à l'égard de l'opinion.

Louis XIV, de qui les ennemis reconnaissent le bon sens, voyait que l'esprit de chicane était une plaie sociale. Ce goût pour les procès était une conséquence de l'extrême complexité des juridictions et il faut compter à l'actif de la Révolution la réforme qui, en simplifiant la justice, fit passer aux Français la manie de plaider. Ainsi, même le jour où il plaisantait, Racine touchait un point sensible et son accord avec le roi mérite qu'on s'y arrête. Dans les *Mémoires de Louis XIV*, on trouve ce passage écrit vers 1669 : *La justice à qui il appartenait de réformer tout le reste me paraissait elle-même la plus difficile à réformer. Une infinité de choses y contribuait : les charges remplies par*



*le hasard et par l'argent plutôt que par le choix et le mérite ; peu d'expérience en une partie des juges, moins de savoir ; les ordonnances sur l'âge et le service éludées presque partout ; la chicane établie par une possession de plusieurs siècles, fertile en inventions contre les meilleures lois ; et enfin, ce qui la produit principalement, j'entends ce peuple excessif aimant les procès et les cultivant comme son propre héritage sans autre application que d'en augmenter la durée et le nombre.*

Ce peuple excessif qui cultive les procès comme son héritage, n'est-ce pas le ton même des *Plaideurs* ?

On ne prendra jamais assez garde à cet accord de fond entre les hommes de la génération de 1660, à leur action commune sur les points capitaux, si constante qu'elle semble le fruit d'une volonté arrêtée et d'une collaboration lucide.

## CHAPITRE V

### BRITANNICUS

Saint-Evremond avait reproché au jeune Racine de donner une vraisemblance insuffisante aux héros d'*Alexandre* et Racine, sensible à cette sévérité, choisit volontairement dans *Andromaque* un sujet plus fabuleux qu'historique afin d'échapper aux critiques des amateurs d'histoire. La préface d'*Alexandre* montre combien il avait été blessé par l'accueil fait à sa seconde tragédie. La préface d'*Andromaque* le montre tout aussi sensible. Le succès lui permettait de le prendre de haut, mais il eut beau railler, les censeurs l'influencèrent dans le choix et jusque dans le développement de son nouveau sujet. C'est Boileau lui-même qui l'a dit, et Boileau avait de bonnes raisons d'être renseigné :

Et peut-être ta plume, aux censeurs de Pyrrhus,  
Dut les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.

Ce témoignage est irrécusable. On avait reproché à Pyrrhus, comme à Alexandre, d'avoir trop lu les

romans et de trop céder à la passion. Une seconde fois Saint-Evremond avait accablé Racine sous la comparaison avec Corneille. Il avait moins beau jeu avec *Andromaque* qu'avec *Alexandre*, aussi fut-il moins juste et moins clairvoyant. Il ne donna qu'un jugement rempli de contradictions et de réticences, dont la conclusion était : *C'est une fort belle pièce, qui est fort au-dessus du médiocre quoiqu'un peu au-dessous du grand.*

Ce jugement ne signifierait rien s'il ne signifiait que le grand est le seul ton cornédien. Saint-Evremond comparait *Andromaque* à une tragédie de Corneille, *Attila*. *Attila* est une œuvre non négligeable qui agite un conflit tout cornélien, à la fois politique et historique : *Un grand destin finit, un grand destin commence*. Piqué au vif, Racine voulut rivaliser avec cet éternel Corneille sous lequel on l'accablait et il alla chercher son nouveau sujet dans Tacite.

Tacite était un de ses auteurs préférés. Il voyait en lui *le plus grand peintre de l'antiquité*. Cette raison n'eût pas suffi, elle ne fut même pas la plus forte. Racine prit sa matière dans Tacite parce que l'auteur des *Annales* était alors considéré comme l'historien politique par excellence. Une telle conception est assez éloignée de nous, qui avons tendance à chercher plutôt dans Tite-Live la haute politique romaine. Le <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle en jugeait autrement. Aucun historien latin n'a été traduit à cette époque aussi souvent que Tacite. Dans les trente années qui ont précédé *Britannicus*, c'est-à-dire le temps qui sert à mesurer le

passage d'une génération, on trouve des exemples nombreux et significatifs.

En 1637, paraissent : les *Œuvres de Tacite, Traduction nouvelle augmentée des six derniers livres des Annales, de suppléments et annotations, et enrichies de plusieurs figures...* le tout par Rodolphe de Maistre, Conseiller du Roi en son Conseil d'État et premier médecin de Monsieur, fils de France et frère unique du Roi. Paris 1639. In-folio 4. La dédicace au roi est du 25 août 1636. Maistre dit qu' « Henry le Grand aimait beaucoup l'histoire et fit faire une Histoire de Louis XI. » *Il me commanda un peu après d'essayer de mon côté si le Tacite, tant estimé entre les historiens se pourrait voir si bien habillé chez le Français que la conversation nous en pût être plus familière... Votre Majesté y verra des provinces ruinées par concussion, des soulèvements de peuples, des armées mutinées, et l'artifice des factieux à couvrir leurs conspirations de beaux prétextes. Plus, elle y verra comment l'injustice de ceux qui étaient dans la charge rendait les princes odieux à leurs sujets ; et enfin, elle y verra les propositions d'affaires de paix, de paix (sic) ou de guerre avec les résolutions des juges souverains du monde.*

Une seconde édition du même ouvrage est dédiée à Monsieur, fils de France, de qui Maistre était médecin. Il dit dans la nouvelle dédicace : *Le feu Roi votre père considérant l'excès trop affecté de vain langage de la plupart des historiens, en méprisait la lecture comme étant plus ennuyeuse que profitable. S'étonnant, disait-il, que le Tacite n'eut pas encore rencontré une plume fran-*

çaise pour le grand bien qui en pouvait revenir aux Rois, aux Princes, aux généraux d'armées, car c'est un auteur qui est tout rempli de maximes d'état, dont les sentences paraissent autant d'oracles.

Un peu plus tard parurent : *Les œuvres de Corneille Tacite, traduites du latin en français par Messire Achille de Harlay sieur de Champvallon, Marquis de Bieval, conseiller du Roi en ses conseils d'État et Privé, à Paris, 1644, avec un beau portrait d'Anne d'Autriche et une dédicace où Harlay de Champvallon appelle les œuvres de Tacite : les ouvrages les plus fameux politiques du monde... ces importants secrets d'état par lesquels les César se sont donnés l'Empire de toute la terre... C'est un fidèle historien, un très grand homme d'État, et un courtisan qui savait parfaitement les démêlés des cabinets.*

Un peu plus tard encore : *Les Maximes Politiques de Tacite ou l'art de vivre à la Cour. Dédiées à M. Marin, Intendant des Finances, par M. Puget de la Serre, Historiographe de France. Paris 1663.* Une partie est sur les qualités du Roi, une deuxième partie sur celles des courtisans.

Enfin, dans la Préface de sa célèbre traduction de Tacite qui est une de celles qu'on appelait les belles infidèles, Perrot d'Ablancourt s'exprime ainsi : *Tacite est depuis quinze cents ans l'oracle de la Politique, on l'a traduit en toutes langues, il est en estime chez tous les peuples. On a fait des sentences de toutes ses lignes, des mystères de toutes ses paroles. Et si l'on savait assembler tous les livres qui ont été faits pour l'admirer ou pour*

*l'éclaircir, il s'en pourrait faire une grande bibliothèque. C'est lui qui a engendré toute la politique d'Espagne et de l'Italie, c'est dans ses doctes écrits qu'on s'est instruit en l'art de régner, c'est lui que les Princes de la maison d'Autriche consultent encore tous les jours dans la nécessité de leurs affaires.*

Ainsi Tacite était pour le <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle le politique par excellence. Nous ne concevons plus la politique comme au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle. Pour nous, la politique est un exposé de grandes vues en de grands discours. Nous voici à l'essentiel.

Après avoir raconté une intrigue de Tibère, Tacite s'exprime ainsi au quatrième livre des *Annales* :

*Peut-être la plupart des faits que j'ai rapportés et de ceux que je rapporterai encore sembleront petits et indignes de l'histoire, je le sais ; mais on ne doit pas comparer ces Annales aux monuments qu'ont élevés les historiens de l'ancienne république. De grandes guerres, des prises de villes, des rois vaincus et captifs, et, au dedans, les querelles des tribuns et des consuls, les lois agraires et frumentaires, les rivalités du peuple et des nobles, offraient à leurs récits une vaste et libre carrière. La mienne est étroite et mon travail sans gloire : une paix profonde ou faiblement inquiétée, Rome pleine de scènes affligeantes, un prince peu jaloux de reculer les bornes de l'empire. Toutefois il ne sera pas inutile d'observer des faits indifférents au premier aspect, mais d'où l'on peut souvent tirer de grandes leçons.*

*En effet, chez toutes les nations, dans toutes les villes, c'est le peuple, ou les grands, ou un seul qui gouverne.*

Une forme de société, composée de mélange heureusement assorti des trois autres, est plus facile à louer qu'à établir ; et, fût-elle établie, elle ne saurait être durable. Rome vit autrefois le peuple et le Sénat faire la loi tour à tour ; et alors il fallait connaître le caractère de la multitude, et savoir par quels tempéraments on peut la diriger ; alors qui avait étudié à fond l'esprit du sénat et des grands, possédait le renom de sage et d'habile politique. Aujourd'hui que tout est changé, et que Rome ne diffère plus d'un État monarchique, la recherche et la connaissance des faits que je rapporte acquièrent de l'utilité. Peu d'hommes, en effet, distinguent par leurs seules lumières ce qui avilit de ce qui honore, ce qui sert de ce qui nuit : les exemples d'autrui sont l'école du plus grand nombre. Au reste, si ces détails sont utiles, j'avoue qu'ils offrent peu d'agrément. La description des pays, les scènes variées des combats, les morts fameuses des chefs, voilà ce qui attache, ce qui ranime l'attention. Mais moi, dans cet enchaînement d'ordres barbares, de continuelles accusations, d'amitiés trompeuses, d'innocents condamnés, et de procès qui tous ont une même issue, je ne rencontre qu'une monotone et fatigante uniformité. Ajoutez que les anciens écrivains trouvent peu de censeurs passionnés. Et qu'importe au lecteur qu'on relève plus ou moins la gloire des armées romaines ou carthaginoises ? Mais beaucoup de ceux qui, sous Tibère, subirent le supplice ou l'infamie, ont une postérité ; et, en supposant même leurs familles éteintes, il y aura toujours des hommes qui, se reconnaissant dans vos peintures, croiront que vous leur reprochez les bassesses d'autrui. La vertu même offense quelquefois



*et les gloires trop récentes paraissent accuser ce qui ne leur ressemble pas.*

Il devient aisé de saisir maintenant la différence entre la tragédie historique et la tragédie politique. Tite-Live et Corneille s'intéressent aux débats publics des grands intérêts, c'est-à-dire à la politique des républiques aristocratiques. Un écrivain canadien de langue française a écrit un livre pour montrer dans Corneille le poète de la politique républicaine, dans Racine le poète de la politique monarchique. Corneille était un républicain au sens étymologique du mot, c'est-à-dire passionné pour le bien public dont il laissait en pratique la conduite aux princes et aux ministres. Si Racine fut contemporain de Louis XIV, Corneille fut contemporain de Richelieu. L'accord et l'harmonie étaient complets entre Louis XIV et Racine, ils n'étaient pas complets entre Richelieu et Corneille. Mais l'accord et l'harmonie semblent toujours complets entre l'époque et le poète : le pouvoir de Richelieu n'était pas reconnu par tous comme un bienfait incontesté et la génération de Corneille et de Condé a fait la Fronde. Corneille ne songeait certes pas à réclamer une part dans la conduite des affaires. Mais il aimait en discuter théoriquement, après coup et sur le plan de l'histoire. C'est en ce sens que Saint-Evremond avait raison de dire qu'il entraînait dans le génie des nations et Segrais raison de dire qu'il peignait des Romains plus Romains que nature. Corneille concevait la tragédie comme une œuvre plus historique que politique.

Au temps de Racine, la France, lassée des troubles civiques ou religieux, souhaitait de toutes ses forces une monarchie autoritaire. Intelligence, instinct, tout était d'accord. Ce fut une démission collective de la politique active, qui laissa la tête complètement libre. Dégagés des passions, les Français connurent à ce moment la véritable liberté de pensée en politique. Ils eurent tout loisir et toute lucidité pour voir l'essentiel. Plus clairement qu'en tout autre temps, ils comprirent que la connaissance de la politique, comme de tout ce qui est humain, est avant tout psychologie.

Au lieu de s'attacher aux paroles, ils pénétrèrent jusqu'aux actes. Au lieu de s'arrêter aux apparences, ils découvrirent les réalités. A la reconstitution hypothétique, ils substituèrent la vérité du cœur, à la tragédie historique ils substituèrent la tragédie politique. Pressé par les admirateurs de Racine, Saint-Evremond laisse échapper cet aveu : *J'avoue qu'il y a eu des temps où il fallait choisir de beaux sujets et les bien traiter ; il ne faut plus aujourd'hui que des caractères.*

Des caractères plutôt que de grands sujets. La psychologie politique au lieu de la politique verbale.

Ce changement fut aussi lucide que volontaire. On n'a jamais assez pris garde à l'accord profond, intime, qui régna entre Louis XIV et l'école de 1660. Plus on étudie ce temps, plus on relève de traces d'une collaboration si étroite qu'on est conduit à admettre qu'elle fut dans une très forte mesure délibérée.

Un exemple frappant et méconnu est apporté par la dédicace de *Britannicus*. Elle est adressée à Charles

d'Albert, duc de Luynes et de Chevreuse. Ce seigneur avait épousé la fille aînée de Colbert. Racine lui dit dans son Epître dédicatoire : *Monseigneur, il m'est trop avantageux que l'on sache que mes amis mêmes ne vous sont pas indifférents, que vous prenez part à tous mes ouvrages et que vous m'avez procuré l'honneur de lire celui-ci devant un homme dont toutes les heures sont précieuses. Vous fûtes témoin avec quelle pénétration d'esprit il jugea de l'économie de la pièce, et combien l'idée qu'il s'est formée d'une excellente tragédie est au delà de tout ce que j'en ai pu concevoir.*

Ainsi, Colbert aurait conseillé Racine, non sur tel détail secondaire, mais sur l'économie même de la pièce. Faut-il ne voir ici qu'une clause de style ? Il semble qu'on l'ait pensé jusqu'à ce jour, mais, de nouveau, la réflexion amène à saisir de singuliers rapprochements.

Colbert était la créature de Mazarin. Mazarin était la créature de Richelieu d'abord, ensuite d'Anne d'Autriche. *Britannicus* est la tragédie d'une fin de régence et de la politique de cabinet.

Ce problème des régences intéressait les contemporains de *Britannicus*. Deux fois déjà il s'était posé au cours du siècle. Deux fois le malheur ou le danger étaient immédiatement accourus. M. Charles Maurras a coutume de dire que les régences sont le point vulnérable de l'armure monarchique. Au vrai, la régence conduit à cet état que définit Anatole France : une absence de prince, c'est-à-dire un retour temporaire à la république.

Cependant, il est des régences moins funestes les unes que les autres, ou elles ne sont pas funestes de la même manière. Marie de Médicis avait été le type de la mauvaise régence : ambitieuse, remuante et inintelligente, son fils avait dû la combattre les armes à la main, l'enfermer et l'exiler. Au contraire, Anne d'Autriche avait été le modèle de la bonne régente. Les malheurs de son temps n'avaient pas été son fait. Elle avait défendu de son mieux, et fort bien, le pouvoir qu'on attaquait parce qu'on l'escomptait faible et relâché aux mains d'une femme et d'un enfant. A ce jeu naturel, elle avait opposé une résistance intelligente et heureuse ; elle avait laissé gouverner le subtil Mazarin, et sitôt que son fils avait été en âge d'exercer directement le pouvoir, elle était rentrée dans l'ombre avec une discrétion rare et un détachement méritoire.

Elle était morte le 20 janvier 1666, *Britannicus* parut le 13 décembre 1669. Agrippine, à l'inverse d'Anne d'Autriche, est la reine mère qui ne consent pas à rentrer dans l'ombre. Son ambition obstinée amène le drame, conduit Néron encore hésitant à son premier crime et, dernier résultat, la perdra elle-même :

Je prévois que tes coups viendront jusqu'à ta mère.

*Britannicus* est le tableau des fautes qu'Anne d'Autriche n'a pas commis. Cette tragédie, à laquelle avait collaboré Colbert, était une flatterie discrète, exquise et légitime à la mémoire de la reine morte qui avait protégé les débuts du ministre.

Les premières années du règne personnel de Louis XIV avaient été marquées par la disgrâce de Fouquet et Colbert avait été l'ouvrier de cette chute. *Britannicus* montre l'exil de Pallas, la défaite de Burrhus et la montée de Narcisse, les bons conseillers écartés au profit des pires.

Autre analogie par antiphrase et inspirée des faits. Pendant un demi-siècle, la France avait essayé le régime politique qui fonctionne de nos jours en Italie et en Espagne et qu'on a nommé le *ministeriat*. Le pouvoir personnel de Louis XIV mettait fin à ce compromis. Ici encore, par instinct et par réflexion, Racine traduisait la pensée de la France, qui récusait cette autorité bâtarde dont elle avait éprouvé la fragilité et le danger. Richelieu disait en montrant le cabinet du roi : *Ces quatre pieds carrés m'ont donné plus de mal que tout le reste de l'Europe*. *Britannicus* est une paraphrase de cette parole.

Dans un ouvrage estimé sur les tragédies de Racine, M. Le Bidois commente l'exposition de *Britannicus* et dit que le mot *porte* arrive à la fin du quatrième vers ainsi qu'une cheville superflue. Ce jugement étonne de la part d'un écrivain qui a pris la peine de réfléchir. Bien loin d'être inutile, le mot *porte* est essentiel. De même qu'on a pu dire que le vent était le personnage principal d'*Iphigénie*, on pourrait dire que la porte est le personnage principal de *Britannicus* et que la pièce est une tragédie devant une porte.



A quelques centaines de pas de l'Amphithéâtre Flavien, sur la pente de l'Esquilin, où Titus et Trajan construisirent leurs thermes dont les vestiges sont aujourd'hui épars dans l'herbe, on montre au visiteur, à peine dégagée des terres éboulées qui l'ensevelirent, la ruine immense de la maison d'or de Néron. On a beau savoir qu'elle n'était pas encore construite au temps où se déroule *Britannicus* et que Néros habitait alors le palais de Caius au Palatin, celui-ci a été trop bouleversé pour qu'on y puisse évoquer la vie, tandis qu'il est impossible de parcourir le désert sonore plein de vaste silence que composent les couloirs et les salles de la Maison d'Or sans être hanté par les premiers vers de l'exposition de *Britannicus*. Ils évoquent l'histoire avec une force qui suffirait à faire comprendre combien il serait absurde de jouer Racine sans décor. Le palais impérial est aussi indispensable ici et sa présence est suggérée aussi vite que celle du harem dans *Bajazet*, du camp des Grecs dans *Iphigénie*, du palais d'Assuérus dans *Esther*, du Saint des Saints dans *Athalie*. Ils font paraître de quelle manière le jeune poète entendait répondre à la critique des Cornéliens qui lui reprochaient de manquer à la couleur locale ; de même qu'il n'entendait pas la politique comme eux ni comme Corneille, il n'entendait pas comme eux la couleur locale.

Il serait faux de dire qu'il l'a méprisée. Il y a au

contraire beaucoup tenu, de même qu'à la vérité historique, et comme un moyen de suggérer cette vérité d'une manière rapide et vive. Ses préfaces font voir à quel point il avait souci de suivre l'histoire. Celle de *Bajazet* montre quel soin il prenait pour que les personnages ressemblassent à des Turcs. Celle d'*Athalie* montre l'importance qu'il attachait à l'accessoire biblique et judaïque, le chandelier d'or, l'autel des parfums et la table des pains de proposition.

Il serait faux de dire qu'il a méprisé le détail pittoresque. Il l'a seulement utilisé avec une extrême discrétion. Saint-Evremond lui reprochait de n'avoir pas mis dans l'*Alexandre* les éléphants et le passage de l'Hydaspe sur des peaux. En effet, jamais il n'a usé du pittoresque obtenu avec les noms communs. Les pains de proposition d'*Athalie* restent dans la préface.

En revanche, il s'est servi souvent du pittoresque obtenu avec des noms propres convenablement choisis dans l'histoire ; d'abord parce que ces noms sont beaux et qu'ils donnent des vers d'une admirable sonorité. Ensuite parce qu'employés avec art ils ont une grande force de suggestion. Il a su en tirer de véritables tableaux historiques en raccourci. Dans *Mithridate* :

Et les Romains vainqueurs pour première victime  
Prirent Philopoemen, le père de Monime.

Dans *Esther* :

Esther a triomphé des filles des Persans.



Dans *Athalie* :

Abiron et Dahan, Doeg, Achitophel.

Les effets obtenus avec des frôlements de noms propres dans la première scène de *Phèdre* ne relèvent pas de la politique. En revanche, l'emploi du pittoresque est constant dans *Britannicus* ; il n'est pour ainsi dire pas une scène où Racine n'en ait tiré quelque effet. Agrippine fait sonner la majesté de Rome en évoquant le nom de ses aïeux :

Qu'il choisisse, s'il veut, d'Auguste ou de Tibère...

Elle leur oppose d'autres noms qui font contraste : d'un côté Germanicus,

Et de l'autre, on verra le fils d'Ænobarbus  
Appuyé de Sénèque et du tribun Burrhus.

Les noms de Sénèque et de Burrhus reviennent, surtout celui, massif et vulgaire, du malheureux Burrhus, toutes les fois qu'il s'agit d'appeler une idée désobligeante :

J'appelai de l'exil, je tirai de l'armée  
Et ce même Sénèque et ce même Burrhus...

L'aristocratie sénatoriale est évoquée en un seul hémistiche :

Sylla, Pison, Plautus, les chefs de la noblesse...

Tout le passé de la vertu romaine surgit en deux noms :

Thraséas au Sénat, Corbulon dans l'armée...

Tout l'avenir de décadence en deux autres :

Othon, Sénécion, jeunes voluptueux...

Ainsi Racine, loin de faire fi de ce moyen d'action poétique, mettait toute sa science à en tirer tout le profit et tout l'effet possibles, c'est pourquoi il ne le prodiguait pas. Il ne négligeait aucun élément, il les subordonnait. Le trait qui situe l'intrigue et les caractères dans le temps et l'espace n'est jamais emprunté à l'accessoire matériel ; il l'est parfois à la puissance d'évocation historique des noms propres ; il l'est surtout, dans tous les autres cas, à la vérité des mœurs.

On n'accorde pas à cette réforme l'importance qu'elle mérite, parce que tous les écrivains suivirent Racine sur ce point jusqu'aux premières tentatives de Voltaire pour réintroduire un pittoresque qui parlât aux sens. Cependant, le progrès imposé par Racine avait si bien pénétré les habitudes, et jusqu'au vocabulaire, qu'en plein XIX<sup>e</sup> siècle Mérimée disait encore :

*Vers l'an de grâce 1827, j'étais romantique. Nous disions aux classiques : « Point de salut sans la couleur locale ». Nous entendions par couleur locale ce que, au XVII<sup>e</sup> siècle, on appelait les mœurs ; mais nous étions très fiers du mot et nous croyions avoir imaginé le mot et la chose.*

Il est injuste et incomplet de soutenir que les personnages de Racine ressemblent à des Français. Ils ressemblent d'abord aux personnages historiques qu'ils représentent. Cette ressemblance est faite avant tout de vérité morale, que renforcent seulement quelques traits particuliers. S'ils ressemblent encore à des Français, c'est en plus de leur vérité propre, dans la proportion où ce qui est français se confond avec ce qui est constant dans l'homme.

\* \* \*

Dès les quatre premiers vers de *Britannicus*, la majesté de l'Empire et de l'histoire, du lieu et des personnages, s'est levée et assiège l'esprit :

Quoi? tandis que Néron s'abandonne au sommeil,  
Faut-il que vous veniez attendre son réveil?  
Qu'errant dans le palais sans suite et sans escorte,  
La mère de César veille seule à sa porte?

Agrippine, en quelques mots brefs, va à l'essentiel :

*look of protestation*

Britannicus le gêne, Albine, et chaque jour,  
Je sens que je devins importune à mon tour.

Albine répond :

Quoi? vous à qui Néron doit le jour qu'il respire,  
Qui l'avez appelé de si loin à l'Empire?  
Vous qui deshéritant le fils de Claudius,  
Avez nommé César l'heureux Domitius?

Premier décor de fond de *Britannicus*, une tragédie dynastique. Racine a choisi la plus complexe la plus embrouillée qui fut jamais. Albine va dire à Agrippine :

Néron naissant  
A toutes les vertus d'Auguste vieillissant.

Agrippine répond :

Non, non, mon intérêt ne me rend point injuste :  
Il commence, il est vrai, par où finit Auguste ;  
Mais crains que l'avenir détruisant le passé,  
Il ne finisse ainsi qu'Auguste a commencé.  
Il se déguise en vain : je lis sur son visage  
Des fiers Domitius l'humeur triste et sauvage.  
Il mêle avec l'orgueil qu'il a pris dans leur sang  
La fierté des Nérons qu'il puisa dans mon flanc.

Tout à l'heure, parlant du seul personnage qui importe, son fils, l'empereur, elle dira à Burrhus :

Pour se conduire, enfin, n'a-t-il pas ses aïeux ?  
Qu'il choisisse, s'il veut, d'Auguste ou de Tibère ;  
Qu'il imite, s'il peut, Germanicus, mon père.

Passionnant problème d'hérédité, qu'il est indispensable de poser en clair.

Le personnage connu dans tout l'univers sous le nom de Néron ne s'appelait pas Néron. Il portait ce nom parce que la famille romaine était si fortement constituée, l'autorité de son chef si absolue qu'un décret de la volonté paternelle conférait des droits

égaux à ceux de la nature. Néron ne s'appelait Néron que parce qu'il avait été adopté par Claude.

Ses droits à l'Empire ne lui venaient que de l'adoption et de la ligne maternelle. Sa mère, la deuxième Agrippine, était fille de Germanicus et de la première Agrippine. Celle-ci était fille d'Agrippa, lequel était gendre d'Auguste, lequel était fils adoptif de César. Voilà le lien avec la maison de César, la *gens* Julia où la couronne impériale restait en principe depuis l'origine. En fait, elle n'avait pas encore pu être transmise une seule fois dans la ligne directe. Le titre d'empereur avait été pris par Auguste, fils adoptif de César. Il avait passé à Tibère, fils adoptif d'Auguste. Puis à Caius, surnommé Caligula, fils de Germanicus qui était fils adoptif de Tibère. Puis à Claude, frère de Germanicus et oncle de Caligula. Puis à Néron, petit-fils de Germanicus par sa mère et fils adoptif de Claude.

Ici, nouvelle complication, l'inceste venant encore embrouiller ce labyrinthe de parentés naturelles et légales : la seconde Agrippine, veuve du père de Néron, avait épousé son oncle Claude après que celui-ci eût fait ou laissé assassiner Messaline, sa première femme, de qui il avait eu Britannicus. Le travail d'Agrippine avait consisté à séduire le faible Claude pour qu'il écartât du trône son fils Britannicus au profit de son fils adoptif Néron. Après quoi, elle avait assassiné Claude en lui introduisant dans le gosier une plume enduite de poison sous prétexte de l'aider à vomir.

Les complications de ce labyrinthe historique ne sont rien auprès des mystères de l'hérédité. Traversée

peut-être par l'éducation ou par des accidents ignorés, on la voit parfois agir en sens inverse de ce qu'on eût attendu. Le jeune Britannicus, qui fut pleuré comme un prince en qui brillaient toutes les espérances, était fils de Claude et de Messaline ; Claude, à vrai dire, n'était pas un méchant homme ; c'était surtout un être faible, indigne de l'empire ; il était gras, bègue et timide ; il ne manquait pas de finesse, mais il avait disparu dans le rayonnement de gloire de son frère Germanicus, de sorte qu'on l'avait oublié : à quarante-six ans, il n'était pas encore sénateur. Quand son neveu Caïus parvint au trône, on lui donna le consulat, et lorsque Chéréas eut assassiné Caligula, les prétoriens cherchèrent vainement dans le palais le frère de Germanicus pour lui offrir l'empire. Claude, qui n'y tenait pas du tout, s'était caché sous un rideau, comme Polonius.

Britannicus mourut à quatorze ans. Peut-être eût-il aussi mal tourné que Caïus et que Néron, de qui les débuts avaient été aussi heureux et touchants que les siens. Caïus était fils de deux êtres qui n'avaient laissé que des souvenirs d'héroïque pureté, Germanicus et la première Agrippine. De ce côté, rien qu'une gloire sans tache. Par Germanicus, la file des Nérons, la *gens* Claudia qui arrachait à Horace ce cri d'admiration :

Quid debeas, Roma, Neronibus?

Que ne leur devait-elle pas, en effet ! C'était un Néron, Cneius Claudius Nero, qui par un prodigieux

coup d'audace avait décidé du sort des guerres puniques à la journée du Métaure. Telles étaient les causes du sentiment qu'exprime la seconde Agrippine :

La fierté des Nérons qu'il puisa dans mon flanc.

La première Agrippine s'était montrée la digne compagne de Germanicus. Elle avait partagé ses travaux et les dangers de l'armée sur le Rhin où son nom survit dans celui de Cologne, *Colonia Agrippina* ; puis à l'armée d'Orient d'où elle avait rapporté les cendres du héros. Tibère, que tant de gloire inquiétait plus encore qu'elle ne l'offusquait, avait laissé son favori Séjan assassiner son fils adoptif Germanicus. Sejan et lui avaient poursuivi leur vengeance, tué Agrippine et ses deux fils aînés Néron et Drusus. Restaient un fils, Caïus, et trois filles, Livie, Drusilie et Agrippine. Caïus reçut le trône à la mort de Tibère, fit les délices de Rome pendant quelques mois de vertu, puis à la suite d'une maladie, il sombra dans la folie. Peut-être fut-ce cet accident qui changea tout : de même que Rivarol a dit que la civilisation n'est pas plus profonde que la rouille sur le fer, la vertu n'est qu'une couche légère qui a besoin d'être défendue et les exemples que Caligula donnait à ses sœurs n'étaient pas faits pour les maintenir dans le bien : il les prit toutes les trois pour maîtresses et fit éclater à leurs yeux jusqu'où roulait la servilité d'une cour qui se laissait fouler par un dément. De même que la vertu de Rome n'avait pas résisté aux richesses et aux guerres civiles, la vertu des descendants de Germanicus



ne résista pas au vertige du pouvoir. La seconde Agrippine était déjà une mauvaise femme. Son fils allait la dépasser de loin.

Je lis sur son visage  
Des fiers Domitius l'humeur triste et sauvage.

Racine a mis toutes les nuances de cette hérédité complexe et balancée. Suetone a tracé dans la *Vie de Néron* le portrait de ces aïeux d'humeur triste et sauvage : le tribun Cnéius Domitius Aénobarbus, quatrième aïeul de Néron, de qui Crassus disait qu'il avait la barbe d'airain, le visage de fer et le cœur de plomb ; le trisaïeul Lucius Domitius, tué à Pharsale, *vir ingenio truci* ; le bisaïeul qui fut le moins mauvais et qui se contenta de trahir tous les partis au cours des guerres civiles ; le grand-père, orgueilleux, prodigue et cruel, qui montait des combats de gladiateurs d'une telle barbarie qu'Auguste dût intervenir ; le père, enfin, Cnéius Domitius, de qui Suetone rapporte des traits de férocité prodigieux.

Voilà exactement où en est Néron le jour de la tragédie. Il hésite encore entre ses *heredos*. Les bons ? Les mauvais ? Lui-même n'en sait rien et quand Narcisse, tout à l'heure, va lui demander :

Qui vous arrête ?

il ramasse tout en un puissant raccourci :

Tout : Octavie, Agrippine, Burrhus, —  
Sénèque, Rome entière, et trois ans de vertus.

C'est-à-dire l'hérédité, ou à tout le moins une moitié de son hérédité dont l'autre moitié le tirait en sens inverse ; l'éducation qu'il était naturel que l'on donnât à un maître du monde ; et cette position même de maître du monde, et d'un monde qui est la Rome impériale à un point déterminé de son histoire.

César était mort assassiné. Auguste avait désarmé l'envie par la simplicité de ses mœurs. Tibère, inquiet et soupçonneux, était allé s'isoler sur le rocher inaccessible de Caprée. Caius et Claude étaient morts assassinés. Cependant Tibère, puis surtout Caligula, avaient ployé Rome à la servilité. Rien de plus propre à troubler une tête faible que ce mélange du pouvoir sans limite et de l'insécurité. L'empire, au temps de Néron, était absolu, mais il n'était pas stable. Il ne le fut jamais et ce fut une des causes de sa ruine. Ce fut certainement une des raisons qui détraquèrent Néron. Il pouvait tout et il craignait tout : ses affranchis, les prétoriens, l'armée. C'est Agrippine qui va le contraindre à son premier crime, le seul qui coûte. D'une manière ou d'une autre, il fut devenu criminel. La vérité est qu'il le devint de cette manière.

La forme du gouvernement impérial, à cette époque, est très particulière. L'empire romain sous Néron ne ressemble pas plus à la monarchie occidentale de Louis XIV qu'à la monarchie orientale d'Assuérus. C'est un mélange unique. Néron est maître absolu d'une cour asservie, à qui des mercenaires imposent une servilité orientale. Il n'est pas maître absolu de Rome, où vivent encore les souvenirs républicains.

Tacite dit que le peuple accepta la substitution de Néron à Britannicus parce que le souvenir de la gloire, des vertus et des illustres malheurs de Germanicus et d'Agrippine était encore vivant et que Néron était le dernier mâle du sang de Germanicus. On retrouvera ces nuances, après la première anarchie militaire, au temps de *Bérénice*. A l'aube de son règne, Néron joue les empereurs constitutionnels. Albine met ce trait en lumière dès la première scène :

Depuis trois ans entiers, qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait  
Qui ne promette à Rome un empereur parfait ?  
Rome, depuis deux ans, par ses soins gouvernée,  
Au temps de ses consuls croit être retournée :  
Il la gouverne en père. Enfin Néron naissant  
A toutes les vertus d'Auguste vieillissant.

On remarquera cette contradiction : *Depuis trois ans entiers... Rome, depuis deux ans...* Racine avait d'abord écrit partout *trois ans*. Il réfléchit ensuite et fit dans l'édition de 1687 une correction qu'il maintint dans celle de 1697. En fait, Néron avait commencé de régner en octobre 54, il empoisonna Britannicus au printemps de 55. Corneille et les partisans de l'exactitude historique ne manquèrent pas de critiquer cette licence. Racine répondit dans sa première Préface : *Mais, disent-ils, ce prince (Britannicus) n'entrait que dans sa quinzième année lorsqu'il mourut. On le fait vivre, lui et Narcisse, deux ans plus qu'ils n'ont vécu. Je n'aurais point parlé de cette objection, si elle n'avait été faite avec chaleur par un homme qui s'est donné la liberté*

*de faire régner vingt ans un empereur qui n'en a régné que huit, quoique ce changement soit bien plus considérable dans la chronologie, où l'on suppose les temps par les années des empereurs.*

L'homme en question est Corneille, qui avait en effet, dans *Héraclius*, prolongé de douze années le règne de Phocas. Le trait est de bonne guerre et Racine ne s'excuse pas davantage. La réalité est que Corneille donnait son coup de pince à l'histoire pour les besoins d'une intrigue enchevêtrée, Racine donnait le sien pour renforcer une vérité, pour répandre plus fortement la lumière sur son fond de psychologie politique.

Burrhus, tout à l'heure, y reviendra. L'honnête et candide Burrhus s'attendrit à ce tableau d'un empire libéral :

Vous le dirai-je enfin ? Rome le justifie.  
Rome, à trois affranchis si longtemps asservie.  
A peine respirant du joug qu'elle a porté.  
Du règne de Néron compte sa liberté.  
Que dis-je ? la vertu semble même naître.  
Tout l'empire n'est plus la dépouille d'un maître  
Le peuple au champ de Mars nomme ses magistrats ;  
César nomme les chefs sur la foi des soldats ;  
Thraséas au sénat, Corbulon dans l'armée,  
Sont encore innocents, malgré leur renommée ;  
Les déserts, autrefois peuplés de sénateurs,  
Ne sont plus habités que par leurs délateurs.  
Qu'importe que César continue à nous croire,  
Pourvu que nos conseils ne tendent qu'à sa gloire  
Pourvu que dans le cours d'un règne florissant  
Rome soit toujours libre et César tout-puissant.

Mariage de la carpe et du lapin, propre à séduire une tête de libéral. M. de Laboulaye eût parlé de la sorte entre Sadowa et Sedan.

Voilà, inondé de lumière, le fond politique de *Britannicus*, sur lequel les personnages vont se détacher et se mouvoir.

Agrippine paraît la première. Elle occupe les deux premières scènes, d'abord avec sa confidente Albine à qui elle dit, dès les premiers mots :

L'impatient Néron cesse de se contraindre ;  
Las de se faire aimer, il veut se faire craindre.  
Britannicus le gêne, Albine ; et chaque jour  
Je sens que je deviens importune à mon tour.

Au quatorzième vers, le ressort est posé.

Madame, dit Albine, Néron est un modèle de vertu. Je n'en crois rien, riposte Agrippine : je connais son hérédité, il changera. Et puis, ne changeât-il pas,

Que m'importe, après tout, que Néron, plus fidèle,  
D'une longue vertu laisse un jour le modèle ?  
Ai-je mis dans sa main le timon de l'Etat  
Pour le conduire au gré du peuple et du sénat ?  
Ah ! que de la patrie il soit, s'il veut, le père ;  
Mais qu'il songe un peu plus qu'Agrippine est sa mère.

Par politique, elle a ménagé le double mariage de Néron avec Octavie et de Britannicus avec Junie. L'un est fait, l'autre est à faire. Que veut Néron, qui vient d'enlever Junie ? De toute façon, défaire ce que sa mère a fait. Cette pensée la rejette au parti de celui qu'elle a écarté du trône.

Quel dessein ! s'écrie Albine. Elle répond :

Je m'assure un port dans la tempête.  
Néron m'échappera si ce frein ne l'arrête.

ALBINE

Mais prendre contre un fils tant de soin superflus !

AGRIPPINE

Je le craindrais bientôt, s'il ne me craignait plus.

Peut-être le jugez-vous mal, dit Albine : il vous comble d'honneurs. Le premier il a permis que les licteurs portassent devant vous les faisceaux ; que voulez-vous de plus ?

Un peu moins de respect, et plus de confiance.  
Tous ces présents, Albine, irritent mon dépit :  
Je vois mes honneurs croître, et tomber mon crédit.

L'ambitieuse ne s'y trompe pas. C'est de la réalité du pouvoir qu'elle a soif, on ne l'endormira pas avec les vains honneurs qu'on prodigue, comme on couronne une victime, à ceux qu'on écarte sans secousse. Néron a entrepris à son égard l'opération pour laquelle on inventa pendant la guerre le néologisme limoger. Elle pourrait dire le jour, le *triste jour* où cette manœuvre a commencé : c'était à une séance où l'empereur recevait *les ambassadeurs de tant de rois divers*. Tacite, qui a rapporté la scène, dit les ambassadeurs arméniens qui plaidaient pour leur pays, *legatis Armeniorum, causam gentis apud Neronem orantibus*. A son

habitude, Agrippine voulut monter sur le tribunal de l'Empereur pour présider à ses côtés. Jusque-là, Néron la laissait faire. Elle était maîtresse de l'État, elle assemblait et surveillait le Sénat : *In palatium ob id vocabantur, ut adstaret abditis a tergo foribus velo discreta, quod visum arceret, auditum non adimeret.*

Dans Racine : *le temps n'est plus*

Que mon ordre au palais assemblait le sénat,  
Et que derrière un voile, invisible et présente,  
J'étais de ce grand corps l'âme toute-puissante.

Le jour des Arméniens, ce fut Sénèque qui inspira Néron : *Nisi, ceteris pavore de fixis, Seneca admonnisset venienti matri occurreret. Ita, specie pietatis, obviam itum dedecori.* Racine a escamoté Sénèque afin de laisser Néron seul en lumière :

J'ignore quel conseil prépara ma disgrâce :  
Quoi qu'il en soit, Néron, d'aussi loin qu'il me vit,  
Laissa sur son visage éclater son dépit.  
Mais mon cœur en conçut un malheureux augure.  
L'ingrat, d'un faux respect colorant son injure,  
Se leva par avance, et courant m'embrasser,  
Il m'écarta du trône où je m'allais placer.

Depuis ce coup fatal, tout va de mal en pis. La cour, qui comprend ces nuances à demi mot, s'écarte d'Agrippine pour ne jurer que par Sénèque et Burrhus. Elle est trop intelligente pour ne pas comprendre le sens de tels affronts. Elle est trop ambitieuse pour ne pas s'exposer aussitôt à en recevoir de nouveaux.



Juste à ce moment, voici Burrhus qui s'avance. C'est un fort honnête homme, ce Burrhus, le seul honnête homme parmi cette collection de monstres. Mais il est plus honnête que subtil. Il est incapable de parler avec feinte :

Burrhus pour le mensonge eut toujours trop d'horreur.

Il ne sait parler qu'avec

la liberté

D'un soldat qui sait mal farder la vérité.

Il sera certainement sincère quand il garantira tout à l'heure à Agrippine la bonne éducation et la vertu de son élève. Il croit son ouvrage solide, illusion trop naturelle. Cependant, cet aveuglement est en partie volontaire. Narcisse mentira certainement quand il dira à Néron au IV<sup>e</sup> acte :

Burrhus ne pense pas, Seigneur, tout ce qu'il dit :  
Son adroite vertu ménage son crédit.

A cette insinuation d'un traître, Burrhus avait fait lui-même par avance la réponse qui convenait quand il disait, au cours de la scène entre Narcisse et lui qui fut supprimée sur le conseil de Boileau :

Narcisse, vous réglez mes desseins sur les vôtres ;  
Ce que vous avez fait, vous l'imputez aux autres.

Burrhus est sincère, on ne peut en douter. Pourtant il n'est pas complètement sincère. Il sait combien sa

tâche était difficile et combien son ouvrage est fragile. Il le sait et il le dit. S'il était complètement sincère, au moment où Néron se découvre il tomberait de son haut. Il s'arracherait les cheveux de désespoir en criant sa surprise. Il dirait : « Je me suis trompé ». Or, il dit tout le contraire. Il dit, à très peu de chose près : « Je m'y attendais ». Il parle du revirement de Néron comme d'un événement qui devait arriver tôt ou tard. Il connaissait la férocité de Néron, et à quel point les liens dont il tentait de l'enchaîner étaient faibles :

Enfin, Burrhus, Néron découvre son génie.  
Cette férocité que tu croyais fléchir  
De tes faibles liens est prête à s'affranchir.

Donc, il mentait en partie à Agrippine et à lui-même. Mais alors, on trouve dans la scène supprimée un trait important. On sait que Boileau demanda à son ami de la retrancher pour des raisons de convenance. *Vous indisposerez, dit-il, les spectateurs en leur montrant ensemble ces deux hommes. Pleins d'admiration pour l'un et d'horreur pour l'autre, ils souffriront de leurs entretiens. Il ne convient pas que le gouverneur de l'Empereur, un homme si respectable par son rang et sa probité, s'abaisse à parler à un misérable affranchi, le plus scélérat de tous les hommes. Il doit trop le mépriser pour avoir avec lui quelque éclaircissement.*

Par bonheur, Boileau conserva le manuscrit de la scène qu'il remit à Louis Racine, et celui-ci nous l'a conservé. On y voit à la fin Burrhus commettre une énormité. Il vient de juger Narcisse avec la dernière

rigueur : Vous n'êtes qu'un pernicieux flatteur, lui dit-il.  
Lorsque Claude *laissait gémir l'empire entre vos mains*,

Le reproche éternel de votre conscience  
Condamnait devant lui Rome entière au silence.

Si Burrhus peut encore ignorer la véritable nature de Néron, il connaît celle de Narcisse : c'est à cet homme, à qui il vient de dire ses vérités en face, qu'il propose une alliance ; il offre au traître de se ligner avec l'honnête homme pour réparer les effets de la trahison :

Sénèque, dont les soins devraient me soulager,  
Occupé loin de Rome ignore ce danger.  
Réparons, vous et moi, cette absence funeste ;  
Du sang de nos Césars réunissons le reste ;  
Rapprochons-les, Narcisse, au plus tôt, dès ce jour,  
Tandis qu'ils ne sont point séparés sans retour.

Miraculeuse naïveté, qui couronne ce portrait du libéral honnête, optimiste et impolitique ! Racine reprendra une seconde fois cette figure et la poussera au plein jour dans Abner. Entre Néron, Agrippine et Narcisse, on peut être assuré que Burrhus est battu d'avance.

Chez Racine, il faut faire attention au moindre vers, à la moindre nuance. Son art est un travail de précision dont tous les ressorts ont leur importance, même ceux qui paraissent cachés, et l'on n'a jamais fini d'en découvrir les secrets.

Le jeu d'Agrippine est clair, elle veut régner sous le nom de son fils. Le jeu de Néron est clair, il ne veut plus subir sa mère. Sur tout le reste il hésite encore, sur ce point il est déterminé. Entre les deux, Burrhus pousse Néron à s'affranchir. Il croit de bonne foi que Néron affranchi continuera d'être vertueux sous la tutelle de ses deux précepteurs. Ce raisonnement est noble. Il serait juste si Néron était un bon prince. Burrhus, optimiste et mauvais politique, s'y est laissé prendre. Il est tombé dans la faute invariable de tous les mauvais politiques : il a ouvert un crédit naïf à la fausse vertu.

La tâche n'était pas aisée, à vrai dire. Peut-être un politique eût-il multiplié les tutelles autour du monstre naissant et resserré le pouvoir d'Agrippine. C'eût été un jeu de bascule hasardé, mais il n'y avait rien de mieux à risquer. La partie était trop difficile pour un homme qui ne sait pas farder la vérité. Si Richelieu avait parlé en soldat à Louis XIII, il eût perdu sa journée des Dupes et la France n'y eût rien gagné.

Burrhus, au contraire, va donner les mains à écarter Agrippine. Il vient la prévenir et excuser Néron du mauvais coup exécuté sur Junie. Agrippine n'a pas l'ombre d'une hésitation : elle tente de forcer la porte qui vient de s'ouvrir pour laisser Burrhus sortir de chez l'empereur, la porte fatale qui s'est fermée pour elle, la porte devant laquelle veille seule la mère de César :

Puisqu'il le veut, entrons ; il m'en instruira mieux.

Aussi rapidement, Burrhus se met en travers :

César pour quelque temps s'est soustrait à nos yeux.  
Déjà par une porte au public moins connue  
L'un et l'autre consul vous avaient prévenue,  
Madame.

Le sang d'Agrippine commence à bouillir. Voulez-vous, dit-elle, que nous parlions sans feinte? Burrhus acquiesce. Immédiatement, le premier trait est :

Prétendez-vous longtemps me cacher l'Empereur?

Il faut qu'elle s'abaisse, elle, à discuter avec un Burrhus, sa créature. Mais c'est lui qui tient pour le moment la clef de la porte : c'est ici qu'on va juger Agrippine. L'ambitieuse est maladroite, la colère et l'orgueil l'emportent tout de suite sur la prudence. Elle parle durement à cet homme qu'elle veut séduire ; elle fait sonner sa fierté et les rangs qui les séparent :

Vous dont j'ai pu laisser vieillir l'ambition  
Dans les honneurs obscurs de quelque légion,  
Et moi, qui sur le trône ai suivi mes ancêtres,  
Moi, fille, femme, sœur, et mère de vos maîtres !

Elle insiste sur ce trait déplacé. Que Néron choisisse entre ses aïeux,

Mais il est des vertus que je lui puis tracer.  
Je puis l'instruire au moins combien sa confiance  
Entre un sujet et lui doit laisser de distance.

Burrhus se vante de répondre en soldat, un soldat qui sait bien raisonner. Vous m'avez confié votre fils dit-il, j'ai fait mon devoir. J'avais pour tâche de former un empereur, je l'ai fait :

Non. Ce n'est plus à vous qu'il faut que j'en réponde. Ce n'est plus votre fils, c'est le maître du monde.

Le sentiment de la grandeur monarchique est aussi puissant, aussi haut chez Burrhus qu'il était chez Créon et chez Oreste. Mais Créon régnait sur Thèbes et Pyrrhus sur l'Épire, tandis que l'empire romain se confond avec le monde. Au reste, *Rome le justifie* : c'est ici que Burrhus trace son tableau indyllique, qui n'est pas si loin des rêveries de Renan, d'un univers gouverné par un tyran libéral que surveillent deux philosophes.

Agrippine sent tout de suite la faiblesse de cet exposé et elle met la lame au défaut :

Ainsi, sur l'avenir n'osant vous assurer,  
Vous croyez que sans vous Néron va s'égarer.

Puis elle relève la contradiction : « est-ce par vertu et sur vos conseils que Néron a enlevé Junie ? » Le rigide Burrhus commence par excuser son maître :

Et vous-même avouerez qu'il ne serait pas juste  
Qu'on disposât sans lui de la nièce d'Auguste.

Agrippine bondit : ainsi donc, c'est une combinaison politique ? Sans elle ? Dans un premier grondement,

elle laisse entendre la menace décisive. Néron veut, dit-elle, que l'univers apprenne

A ne confondre plus mon fils et l'Empereur.  
Il le peut. Toutefois j'ose encore lui dire  
Qu'il doit avant ce coup affermir son empire,  
Et qu'en me réduisant à la nécessité  
D'éprouver contre lui ma faible autorité,  
Il expose la sienne, et que dans la balance  
Mon nom peut-être aura plus de poids qu'il ne pense.

Le trait achève Agrippine. Elle menace sous condition, à la cantonnade : c'est le procédé de ceux qui ne se sentent pas les plus forts. Il n'est pas adroit. Elle prévient du mauvais coup au lieu de le préparer et de l'exécuter. Une partie ainsi engagée par la force des choses est perdue à l'avance.

Si Burrhus était un politique, il verrait que c'est cette folie qui va tout perdre. Il se contente de conseiller à Agrippine un peu d'hypocrisie, ce qui est assez comique de sa part.

Ah ! quittez d'un censeur la triste diligence ;  
D'une mère facile affectez l'indulgence ;  
Souffrez quelques froideurs sans les faire éclater.

Il est bien temps, riposte Agrippine,

Lorsque Néron lui-même annonce ma ruine ?  
Lorsque de sa présence il s'emble me bannir ?  
Quand Burrhus à sa porte ose me retenir ?

La porte, toujours la porte. Trait final, qui achève Burrhus : il avait à faire une commission, elle est



faite ; Néron l'envoie annoncer l'enlèvement de Junie, il l'annonce, il l'excuse même ; mais vous savez, ajoute-t-il, ce n'est pas moi qui le lui ai conseillé : je vous laisse plaindre la disgrâce de Britannicus,

Et peut-être Madame, en accuser les soins  
De ceux que l'Empereur a consultés le moins.

Honnête homme, certes. Mais il y a toujours du Ponce Pilate dans un La Boulaye.

\*  
\* \*

Entre le premier et le second acte, il est allé rapporter cette scène à Néron. La première parole qui sort de la bouche de celui-ci est une hypocrisie :

N'en doutez point, Burrhus : malgré ses injustices,  
C'est ma mère, et je veux ignorer ses caprices.

On dirait vraiment qu'avant le lever du rideau, Burrhus lui conseillait d'assassiner sa mère. Racine a trouvé ce trait dans Tacite : *Ferandas parentum iracundias, et placandum animum dictitans*. Le mérite a été de présenter Néron sur ce trait, renforcé par la froide audace du : *N'en doutez point, Burrhus*.

Car aussitôt après cette générosité, il porte un coup oblique : il exile Pallas. Pallas était un ministre du règne précédent. Ici, Racine n'a pas gagné à retoucher l'histoire : ce ne fut pas après trois ni même après deux ans

que Néron renvoya la créature de son prédécesseur, ce fut au bout de quelques mois : telle est la moyenne en pareil cas, en effet.

Resté seul avec Narcisse, Néron se découvre tel qu'il est : tenté par le mal, certes, au point de succomber ; mais encore retenu. Arrêté, a-t-il dit, par tout, par sa femme, sa mère, ses précepteurs, ses sujets et lui-même. Narcisse l'engage à plus d'audace. Néron laisse échapper le cri du cœur :

Et ne connais-tu pas l'implacable Agrippine ?

Quoi, dit le mauvais conseiller, n'êtes-vous pas le maître ? A l'instant même, vous venez de faire sauter une des têtes du parti d'Agrippine en bannissant Pallas. Néron expose *son âme toute nue*, telle qu'elle est : lâche, molle et irrésolue :

Eloigné de ses yeux, j'ordonne, je menace,  
J'écoute vos conseils, j'ose les approuver ;  
Je m'excite contre elle, et tâche à la braver.  
Mais (je t'expose ainsi mon âme toute nue)  
Sitôt que mon malheur me ramène à sa vue,  
Soit que je n'ose encore démentir le pouvoir  
De ces yeux où j'ai lu si longtemps mon devoir ;  
Soit qu'à tant de bienfaits ma mémoire fidèle  
Lui soumette en secret tout ce que je tiens d'elle,  
Mais enfin mes efforts ne me servent de rien :  
Mon génie étonné tremble devant le sien.  
Et c'est pour m'affranchir de cette dépendance,  
Que je la fuis partout, que même je l'offense,  
Et que de temps en temps j'irrite ses ennuis,  
Afin qu'elle m'évite autant que je la fuis.

Voilà l'être en qui Burrhus ne veut voir que le maître du monde. Néron a beau être dissimulé, Burrhus est son précepteur. Un éducateur perspicace eût commencé par percer en son élève ce trait dominant, la dissimulation. *Britannicus* ne donne pas envie de confier le gouvernement à un élève de Fénelon.

Le reste du second acte est rempli par des scènes où domine l'amour, et où les intérêts et les sentiments politiques sont dans le filigrane. Pour justifier *Britannicus*, Junie dit à Néron qu'en voulant l'épouser, le jeune prince obéit à l'empereur son père :

Et j'ose dire encore à vous, à votre mère.  
Vos désirs sont toujours si conformes aux siens...

#### NÉRON

Ma mère a ses desseins, Madame, et j'ai les miens.  
Ne parlons plus ici de Claude et d'Agrippine :  
Ce n'est point par leur choix que je me détermine.

Cette jeune personne apporte à la Cour, elle aussi, une terrible infériorité : elle est sincère. Elle ne sait pas cacher ses sentiments. Les poètes et les moralistes de la France monarchique n'ont jamais cessé de dire que la flatterie et la dissimulation étaient la peste des cours. Racine l'a répété dix fois. Dans *la Thébaïde*, la charmante et sensée Antigone disait déjà :

Ainsi de leurs flatteurs les rois sont les victimes ;  
Vous avancez leur perte en approuvant leurs crimes ;  
De la chute des rois vous êtes les auteurs ;  
Mais les rois, en tombant, entraînent leurs flatteurs.

Il reprit dans *Phèdre* ces vers qui étaient son bien :

Détestables flatteurs, présent le plus funeste  
Que puisse faire aux rois la colère céleste.

Dans *Britannicus*, tout le rôle de Narcisse est aux rois une leçon, comme sera le rôle de Mathan dans *Athalie*. Il n'est pas sûr que Louis XIV ait attendu pour cesser de paraître en public aux spectacles de Versailles les vers si souvent allégués du IV<sup>e</sup> acte :

Pour toute ambition, pour vertu singulière,  
Il excelle à conduire un char dans la carrière,  
A disputer des prix indignes de ses mains,  
A se donner lui-même en spectacle aux Romains,  
A venir prodiguer sa voix sur un théâtre.

Mais il serait bon d'établir à part de quel manque d'information, de réflexion ou d'honnêteté relève l'opinion courante que les écrivains de l'ancienne France étaient des courtisans. Le seul sur qui tombe ce reproche est Molière : au moment où Bossuet cherchait à détourner Louis XIV de M<sup>me</sup> de Montespan, il écrivit *Amphytrion* pour suggérer que Jupiter peut tout se permettre. Personne ne s'est jamais exprimé sur le compte des grands et des rois avec autant de rigueur que La Fontaine. C'est lui qui a marqué le point juste dans la Fable du *Lion* :

Ne soyez à la cour, si vous voulez y plaire,  
Ni fade adulateur, ni parleur trop sincère.

Quelque amateur désintéressé pourra s'amuser à montrer un jour, pour l'amour de la vérité, à quel point les écrivains de l'ancienne France étaient libres.

\* \* \*

La rugueuse honnêteté de Burrhus, la tendre innocence de Junie, la fougue juvénile de Britannicus les désignent pour victimes dans une cour qu'ont pervertie quatre mauvais souverains coup sur coup : un soupçonneux, un fou, un faible et un dissimulé. Néron abuse de son pouvoir pour broyer le cœur des deux malheureux enfants au cours d'une des scènes les plus dramatiques qui soient au théâtre. Narcisse sinue à travers ces malheurs ainsi qu'un monstrueux brochet entre les eaux : c'est lui qui clôt l'acte par un *a parte* cynique :

Et pour nous rendre heureux, perdons les misérables.

Louis Racine et La Harpe ont témoigné qu'en leur temps l'acteur chargé du rôle ne pouvait prononcer ce bref monologue à cause du murmure d'indignation qu'il soulevait. Notre époque ne connaît plus ces naïves délicatesses.

Le III<sup>e</sup> acte commençait par la scène entre Burrhus et Narcisse que Boileau fit retrancher. Elle a été conservée, mais on ignore de quelle manière elle était articulée avec la suite. Dans la version remaniée, l'acte commence par une scène entre Néron et

Burrhus. Celui-ci apporte l'assurance que Pallas obéira. De quel œil, dit Néron, ma mère a-t-elle vu ce coup? D'un mauvais, répond Burrhus : elle a crié. Puisse-t-elle se borner aux cris !

Quoi? de quelque dessein la croyez-vous capable?

## BURRHUS

Agrippine, Seigneur, est toujours redoutable.  
Rome et tous vos soldats révèrent ses aïeux ;  
Germanicus son père est présent à leurs yeux.  
Elle sait son pouvoir ; vous savez son courage.

Il reproche à Néron d'avoir donné des armes contre lui en enlevant Junie, coupable faiblesse, car l'amour est affaire de volonté et l'on n'aime point si l'on ne veut aimer. A quoi Néron lui répond avec une froide ironie qu'on ira le chercher quand il s'agira d'opérations militaires, mais qu'il n'est pas assez malin pour entendre les affaires du cœur. Et c'est cette raillerie, peut-être, qui amène cet esprit lent à comprendre enfin que l'hypocrite Néron se moque du monde.

Le voilà comme réveillé au bord du gouffre qu'il se décide à entrevoir. Son premier mouvement, on l'a vu, est un étonnement modéré. En dépit de ses déclarations optimistes, il s'y attendait un peu. Son second mouvement est de chercher de l'aide. *En ce malheur quel conseil dois-je prendre?* Sénèque? Il est absent. Par bonheur, voici Agrippine.

Plus on regarde de près les caractères tracés par Racine, mieux on voit combien les moindres nuances

ont d'importance. Un héros n'aurait certainement pas eu ces reflexes.

Agrippine, comme il était prévu, éclate en transports : on exile Pallas, on menace Octavie. Burrhus l'arrête et excuse Néron : Pallas a mérité son sort et pour Octavie, rien n'est irréparable. Agrippine n'écoute rien, elle a perdu la raison :

Pallas n'emporte pas tout l'appui d'Agrippine :  
 Le ciel m'en laisse assez pour venger ma ruine.  
 Le fils de Claudius commence à ressentir  
 Des crimes dont je n'ai que le seul repentir.  
 J'irai, n'en doutez point, le montrer à l'armée,  
 Plaindre aux yeux des soldats son enfance opprimée,  
 Leur faire, à mon exemple, expier leur erreur.  
 On verra d'un côté le fils d'un empereur  
 Redemandant la foi jurée à sa famille,  
 Et de Germanicus on entendra la fille ;  
 De l'autre, l'on verra le fils d'Ænobarbus,  
 Appuyé de Sénèque et du tribun Burrhus...

L'imprudence ! l'impolitique ! Quand on veut passer le Rubicon et faire des coups d'état, le premier soin est de ne pas crier ses projets à tue-tête. Mais Agrippine, comme Burrhus, est impuissante, elle s'en rend compte et c'est pourquoi elle se laisse emporter par cette furieuse colère :

Je confesserai tout, exils, assassinats,  
 Poison même....

BURRHUS

Madame, ils ne vous croiront pas.



Il est toujours optimiste, celui-là. Mais voici le plus fort : à présent, il défend Néron.

Madame, c'est un fils qui succède à son père.  
En adoptant Néron, Claudius par son choix  
De son fils et du vôtre a confondu les droits.  
Rome l'a pu choisir. Ainsi, sans être injuste,  
Elle choisit Tibère adopté par Auguste ;  
Et le jeune Agrippa, de son sang descendu,  
Se vit exclu du rang vainement prétendu.

Dans son édition des *Grands Écrivains de la France*, Paul Mesnard donne à ces vers cette note en commentaire : *Burrhus, qui doit s'exprimer ici dans le style de la cour, feint de prendre pour un libre choix que Rome aurait fait de Néron et de Tibère l'adhésion tacite du sénat et du peuple au fait accompli de l'élévation de ces princes.*

Cette précaution serait bien subtile de la part d'un homme qui s'est vanté de parler avec la liberté d'un soldat. Au commencement de l'acte, après avoir parlé à Narcisse avec roideur, Burrhus lui a proposé une alliance. Maintenant, cinq minutes après avoir proclamé que Néron découvrait son génie et sa férocité, il le défend. On peut tenir pour assuré que tant de contradictions ne sont pas l'effet du hasard et que Racine a peint de propos délibéré en cet honnête homme une tête faible. Qui en douterait après avoir pris garde aux derniers vers de la scène :

Et s'il m'écoute encore, Madame, sa bonté  
Vous en fera bientôt perdre la volonté.  
J'ai commencé, je vais poursuivre mon ouvrage.

Sa bonté ! Burrhus compte sur la bonté de Néron ! Il ne semble pas qu'on ait apprécié à sa valeur ce portrait de l'éternel optimiste.

Il sort, laissant Agrippine à sa fureur. Celle-ci ne se connaît plus :

Quand je devrais du ciel hâter l'arrêt fatal...

Elle ne retrouve l'espoir et, semble-t-il, un sourire, qu'aux confidences de Britannicus :

La moitié du sénat s'intéresse pour nous :  
Sylla, Pison, Plautus...

#### AGRIPPINE

Prince, que dites-vous ?  
Sylla, Pison, Plautus ! les chefs de la noblesse !

Tout à l'heure, Néron ne paraissait pas si assuré que le riche et puissant Pallas se laissât exiler sans résistance. Les noms énumérés par Britannicus ne sont pas cités au hasard : Tacite rapporte que Pallas et Burrhus furent accusés d'avoir voulu élever Sylla à l'empire, Pison fut le chef de la grande conjuration de la fin du règne, et Agrippine médita une révolution en faveur de Plautus qui descendait d'Auguste par les femmes. Il ne faut jamais oublier ces écueils à fleur d'eau autour du trône impérial. Ils expliquent les hésitations et la conduite de Néron.

Celui-ci va maintenant affronter en face son rival Britannicus. Le jeune prince s'exprime avec la hauteur méprisante d'un héritier légitime en face d'un

tyran usurpateur. Tacite rapporte qu'un jour Néron rencontra Britannicus et le salua par son nom, et que celui-ci répondit en rappelant à Néron son nom de Domitius : *Obvii inter se, Nero Britannicum nomine ille Domitium, salutaveræ*. Racine n'a pas oublié ce trait cinglant. A Néron qui évoque la majesté des lieux sur lesquels il règne, Britannicus répond :

Ils ne nous ont pas vu l'un et l'autre élever,  
Moi pour vous obéir, et vous pour me braver ;  
Et ne s'attendaient pas, lorsqu'ils nous virent naître,  
Qu'un jour Domitius me dût parler en maître.

Néron répond, à sa coutume, par une ironie. La roue tourne, dit-il. Obéissez ; on vous l'apprendra.

NÉRON

Vous êtes jeune encore, et l'on peut vous instruire.

BRITANNICUS

Et qui m'en instruira ?

NÉRON

Tout l'Empire à la fois,  
Rome.

BRITANNICUS

Rome met-elle au nombre de vos droits  
Tout ce qu'a de cruel l'injustice et la force,  
Les emprisonnements, le rapt et le divorce ?

NÉRON

Rome ne porte point ses regards curieux  
Jusque dans des secrets que je cache à ses yeux.  
Imitez son respect.

BRITANNICUS

On sait ce qu'elle en pense.

NÉRON

Elle se tait du moins : imitez son silence.

BRITANNICUS

Ainsi Néron commence à ne se plus forcer.

NÉRON

Néron de vos discours commence à se lasser.

BRITANNICUS

Chacun devait bénir le bonheur de son règne.

NÉRON

Heureux ou malheureux, il suffit qu'on me craigne.

Cette âpre dispute jette Néron hors de ses gonds :  
il ordonne qu'on arrête et qu'on garde à vue Britan-  
nicus et Agrippine. Burrhus pousse un cri indigné.

Quoi, Seigneur ? sans l'ouïr ? Une mère ?

Pauvre Burrhus, il tombe toujours à contre-pied.  
Néron le rabroue et le menace de le faire arrêter lui-

même : c'est le destin de tels êtres de ne jamais contenter personne. Dans un parlement, Burrhus irait d'instinct s'asseoir parmi le groupe des honnêtes gens qui s'abstiennent avec énergie.

\*  
\* \*

Entre le III<sup>e</sup> et le IV<sup>e</sup> actes, mû par un ressort que l'adresse a été de tenir secret, Néron s'est décidé : il consent à recevoir Agrippine. C'est Burrhus qui le lui annonce, sur un petit ton satisfait auquel il mêle de bons conseils :

Ne vous souvenez plus qu'il vous ait offensée :  
Préparez-vous plutôt à lui tendre les bras.

Optimisme ;

Selon qu'il vous menace, ou bien qu'il vous caresse  
La cour autour de vous ou s'écarte, ou s'empresse...

et lâcheté. Burrhus compte beaucoup sur cette savante manœuvre. Tout à l'heure, quand il criait au secours, il disait :

Mais quoi ? si d'Agrippine excitant la tendresse  
Je pouvais...

Il attend une explosion de férocité et il y oppose résolument la politique de la tendresse, des bras tendus et de la confiance dans la bonté de la bête féroce.

Telle est la méthode libérale pour apprivoiser les tigres. La mère tigresse congédie le dompteur avec une roide sécheresse :

Qu'on me laisse avec lui.

L'entrevue de la mère et du fils fait le nœud de la pièce. Elle est si importante que Racine l'a différée pendant trois actes. Ici encore, il se rencontrait avec Corneille ; la III<sup>e</sup> scène du II<sup>e</sup> acte de *Rodogune* offre une situation analogue : Cléopâtre se vante devant ses enfants d'avoir trempé dans l'assassinat de son époux Nicanor. Voltaire, qui signale la rencontre, fait remarquer que l'intérêt dramatique est plus pressant dans *Rodogune*. L'intérêt politique est plus pressant chez Racine.

Le premier mot d'Agrippine est significatif :

Approchez-vous, Néron, et prenez votre place.

Par cette permission accordée sur un ton de maîtresse d'école, elle a sauté sur la barre. Elle commence un long discours qui est un chef-d'œuvre de maladresse politique. Elle ennuie Néron. Elle le prend à rebrousse-poil. Elle lui rappelle une histoire qu'il connaît aussi bien qu'elle. Elle rappelle ses bienfaits à celui à qui ils ont profité. Elle termine en l'accusant pêle-mêle d'actes politiques excellents comme l'exil de Pallas et d'actes privés détestables comme le rapt de Junie. Il n'est pas possible d'accumuler plus de fautes et de chances d'insuccès.

En passant, elle a rapidement résumé une campagne électorale sous un régime où l'hérédité n'est pas établie :

De Claude en même temps épuisant les richesses,  
Ma-main, sous votre nom, répandait ses largesses.  
Les spectacles, les dons, invincibles appâts,  
Vous attiraient les cœurs du peuple et des soldats,  
Qui d'ailleurs, réveillant leur tendresse première,  
Favorisaient en vous Germanicus mon père.

Claude se réveille, mais trop tard :

Ses gardes, son palais, son lit m'étaient soumis.

.....

De ses derniers soupirs, je me rendis maîtresse.

Claude supprimé, nouvelle manœuvre électorale :  
on arrête *de sa mort la nouvelle trop prompte* et  
Burrhus va faire prêter en secret serment à l'armée :

...le peuple étonné de son sort  
Apprit en même temps votre règne et sa mort.

Parmi les crimes qu'elle reproche à Néron, celui qu'elle énumère en dernier et qu'elle place au sommet parce qu'il lui semble le plus abominable est celui-ci :

Burrhus ose sur moi porter ses mains hardies.

Legouvé a fait cette remarque que les personnages de Racine ne cessent pas de jouer même lorsqu'ils ne



disent rien. Tandis qu'il écoutait ce récit insupportable, Talma prenait un air excédé et jouait pour se distraire avec les franges de son manteau : ce tragédien comprenait son rôle. Quand Néron peut enfin reprendre la parole, le premier vers ressemble à un bâillement, et au second c'est d'un air à moitié somnolent qu'il décoche sans paraître y prendre garde un trait effrayant sous la politesse glacée :

Je me souviens toujours que je vous dois l'Empire ;  
Et sans vous fatiguer du soin de le redire,  
Votre bonté, Madame, avec tranquillité  
Pouvait se reposer sur ma fidélité.

Cette ironie, pourtant, n'a pas encore porté assez loin. Elle n'atteint que la surface. Agrippine est ennuyeuse aujourd'hui, mais jadis ? Ce *sans vous fatiguer du soin de le redire* est le premier exemple des vulgarités dont Racine va tirer des effets pendant toute la scène. Ces deux personnages sont les maîtres du monde, mais c'est un homme et une femme engagés dans une lutte à mort. Ils évoquent les souvenirs, ils disputent l'héritage de huit siècles d'histoire, la majesté de leur rang est encore soutenue par la majesté du langage propre au XVII<sup>e</sup> siècle, et la passion ou le calcul leur dicte les mêmes cris qu'à des bourgeois qui se querellent autour d'un sac d'écus.

Néron porte le second coup, à fond, au plus sensible, et avant de l'asséner, il le suspend et le laisse attendre une seconde par une parenthèse où l'ironie marie la politesse à la vulgarité :

Aussi bien ces soupçons, ces plaintes assidues  
Ont faire croire à tous ceux qui les ont entendues  
Que jadis, j'ose ici vous le dire entre nous,  
Vous n'aviez, sous mon nom, travaillé que pour vous.

Mais il devient sérieux ; à peine une discrète ironie  
quand il dit à Agrippine qu'il lui eût cédé volontiers

Ce pouvoir que vos cris semblaient redemander.

Ce n'est plus de cris de femme qu'il s'agit : Néron  
résume le secret de la politique romaine aux premiers  
temps de l'Empire :

Mais Rome veut un maître et non une maîtresse.

Rome veut un maître, ce mot dit tout. Excédés des  
guerres civiles, les Romains voulaient l'ordre à tout  
prix. La fierté républicaine acceptait un maître, mais  
elle voulait encore le choisir et les premiers empereurs  
avaient besoin de cette sorte de plébiscite tacite où les  
soldats de métier jouaient le premier rôle :

Vous avez vu cent fois nos soldats en courroux  
Porter en murmurant leurs aigles devant vous,  
Honteux de rabaisser par cet indigne usage  
Les héros dont encore elles portent l'image.

Un instant, l'ironie reparait :

Toute autre se serait rendue à leurs discours ;  
Mais si vous ne réglez, vous vous plaignez toujours.

Le mot a été emprunté à Tacite, mais Racine l'a transposé. Chez l'historien, c'est Tibère qui l'adresse à la première Agrippine : *ses plaintes arrachèrent à la dissimulation de Tibère un de ces mots si rares. Il lui répliqua sévèrement, par un vers grec, que ses droits n'étaient pas lésés de ce qu'elle ne régnait point.*

Celle-ci ne se contente pas de se plaindre et Néron arrive au grief capital : quand j'exile Pallas, quand j'assure mon repos, dit-il,

Vous voulez présenter mon rival à l'armée :  
Déjà jusques au camp le bruit en a couru.

Voilà le vrai conflit : ce souverain à qui l'on vient de rappeler que sa légitimité est douteuse et son autorité sans racines, est menacé d'une révolution militaire.

Agrippine éclate :

Moi, le faire empereur, ingrat ? L'avez-vous cru ?

Mais après une si rude attaque, elle change de ton. Ce n'est plus l'impératrice qui mène une discussion politique, c'est une femme qui mène une dispute. Le trait, encore, était dans Tacite. Racine l'y a pris. Agrippine fait une scène de femme en colère, elle touche en trois minutes toutes les cordes, les plus nobles, les plus grossières, emportée par la passion et pourtant n'oubliant aucune des ressources de la mauvaise foi, sentiment, éloquence, éclats de voix, soupirs, et les mêmes cris, les pleurnicheries qu'emploierait une blanchisseuse pour attendrir un fils ingrat ; *Vous*

*êtes un ingrat !... Que je suis malheureuse !... Je n'ai qu'un fils !... J'ai fait ce que j'ai pu... Et à la fin, les larmes.*

C'est plus que l'égoïsme et la mollesse de Néron n'en peuvent supporter. Pour avoir la paix, il lâche tout, d'un coup, en un instant, dans un de ces revirements par abandon qui sont la marque des faibles :

Hé bien donc ! prononcez. Que voulez-vous qu'on fasse ?

Aussitôt, quel coup de tremplin ! Il faut voir le ton changer : plus de geigneries, c'est l'impératrice. Plus de masque, la passion l'emporte et l'aveugle au point qu'elle se découvre. Elle sait ce qu'elle veut, elle n'hésite pas, son programme jaillit, net et complet, en sept vers :

De mes accusateurs qu'on punisse l'audace,  
Que de Britannicus on calme le courroux,  
Que Junie à son choix puisse prendre un époux,  
Qu'ils soient libre tous deux, et que Pallas demeure,  
Que vous me permettiez de vous voir à toute heure,  
Que ce même Burrhus, qui nous vient écouter,  
A votre porte enfin n'ose plus m'arrêter.

Au sommet de la courbe, c'est comme toujours le mot essentiel qui reparaît. Le mot essentiel ici est *votre porte*.

La réponse de Néron est un modèle de fausseté : emphatique, pompeuse, on pourrait écrire pompière. Tout autre qu'une femme passionnée s'en apercevrait. Dieu sait si Agrippine est intelligente ; mais elle ne

voit rien, n'entend rien, tandis que Néron la berne avec des effets de cabotin :

Cardes, qu'on obéisse aux ordres de ma mère !

Burrhus, qui vient d'arriver, ne va pas laisser passer une si belle occasion de dire une naïveté :

Que cette paix, Seigneur, et ces embrassements  
Vont offrir à mes yeux des spectacles charmants !

Agrippine vient de sortir, Néron le détrompe aussitôt :

Elle se hâte trop, Burrhus, de triompher.  
J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer.

Tête de Burrhus. « J'en ai assez, répète Néron. J'entends me délivrer des fureurs d'Agrippine. »  
« C'est-à-dire assassiner Britannicus ? » Oui.

Et je ne prétends pas que sa coupable audace  
Une seconde fois lui promette ma place.

En vérité, c'est Agrippine qui l'aura assassiné.

Cette nette décision remet Burrhus dans son élément. Il ne s'agit plus de comprendre, de prévoir ni d'être très malin. mais d'être honnête : c'est son affaire. Le brave homme, que les événements broyaient au point qu'il faisait parmi ces pervers figure de sot, reprend tous ses avantages à présent qu'il n'a plus besoin que de sentiment. Il trouve des accents si

sincères et si profonds que, pour la seconde fois, la mollesse de Néron n'y résiste pas : la bataille des *hered*os n'est pas encore finie, et elle le fatigue. Une seconde fois, il cède, il va redevenir innocent.

Mais après le bon génie, le ciel lui envoie le mauvais : voici Narcisse. Le premier mot du traître est un coup de maître :

Seigneur, j'ai tout prévu pour une mort si juste.

En dépit de cette étonnante assurance que l'assassinat de son frère est commandé par la justice, Néron n'est pas décidé du premier coup. Il avoue d'un air ennuyé :

Oui, Narcisse, on nous réconcilie.

Le maître fourbe se garde d'attaquer de front :

Je me garderai bien de vous en détourner,  
Seigneur ; mais il s'est vu tantôt emprisonner :  
Cette offense en son cœur sera longtemps nouvelle.  
Il n'est point de secrets que le temps ne révèle :  
Il saura que ma main lui devait présenter  
Un poison que votre ordre avait fait apprêter.  
Les Dieux de ce dessein puissent-ils le distraire !  
Mais peut-être il fera ce que vous n'osez faire.

Cet appel à la sécurité ne suffit pas ; Narcisse trouve mieux :

Agrippine, Seigneur, se l'était bien promis :  
Elle a repris sur vous son souverain empire.

NÉRON

Quoi donc ? Qu'a-t-elle dit ? Et que voulez-vous dire ?

NARCISSE

Elle s'en est vantée assez publiquement.

NÉRON

De quoi ?

NARCISSE

Qu'elle n'avait qu'à vous voir un moment.

Cette fois, c'est la vanité qui a été chatouillée, le coup a porté, le monstre est ébranlé. Mais que faire ? Que dira Rome ? Que deviendra l'empire constitutionnel ?

Le tentateur sourit. Les Romains, Seigneur, ne vous sont point connus, et cette précaution vous affaiblit :

Au joug depuis longtemps ils se sont façonnés :  
Ils adorent la main qui les tient enchaînés.  
Vous les verrez toujours ardents à vous complaire.  
Leur prompt servitude a fatigué Tibère.

Moi-même, vil affranchi, j'ai tenté leur patience et ne l'ai point lassée. Supprimez vos ennemis,

Rome sur ses autels, prodiguant les victimes,  
Fussent-ils innocents, leur trouvera des crimes.

Néron se raidit. Alors Narcisse porte le dernier coup et va saisir la corde sensible : le cabotin. Néron était d'une nature d'histrion, ce trait de son carac-



tère était connu de reste. Racine le retrouvait dans Tacite, qui montre Néron essayant sur le Sénat des prestiges oratoires usurpés. Le successeur de Claude avait voulu prononcer l'éloge funèbre de son père adoptif et il avait donné à rire aux sénateurs : *Cependant, le discours, ouvrage de Sénèque, était paré de tous les ornements de l'éloquence : on sait combien cet écrivain avait un esprit agréable et assorti au goût de ses contemporains. Les vieillards qui s'amusaient à rapprocher le passé du présent, remarquaient que Néron était le premier des maîtres de l'empire qui eût eu besoin de recourir au talent d'autrui. Le dictateur César ne le cédait pas aux plus grands orateurs. Auguste avait l'élocution abondante et facile qui convient à un prince ; Tibère savait de plus peser ses expressions avec un art merveilleux, donnant de la force à sa pensée, ou l'enveloppant à dessein. Dans Caius même, le désordre de la raison ne détruisait pas l'énergie de la parole ; et Claude, toutes les fois qu'il avait préparé ses discours, ne manquait pas d'une certaine élégance. Néron, dès son enfance, tourna d'un autre côté la vivacité de son esprit, il s'exerçait à graver, à peindre, à chanter ou à conduire des chars.*

Narcisse n'a garde de l'oublier : Néron, dit-on, n'est point né pour l'Empire :

Pour toute ambition, pour vertu singulière,  
Il excelle à conduire un char dans la carrière,  
A disputer des prix indignes de ses mains,  
A se donner lui-même en spectacle aux Romains,  
A venir prodiguer sa voix sur un théâtre,  
A réciter des chants qu'il veut qu'on idolâtre,

Tandis que des soldats, de moments en moments,  
Vont arracher pour lui les applaudissements.

Gardé par sa mollesse et par sa vanité, le monstre naissant avait frémi, mais ne s'était pas éveillé quand on n'avait menacé que sa sécurité. Un coup dans la partie faible, c'est fini, le serpent le plus chatouilleux a réveillé toute la portée :

Viens, Narcisse, allons voir ce que nous devons faire.

Ainsi, à la fin de l'avant-dernier acte, tout est retourné une fois de plus, tout est en suspens.

Le spectateur ne saura pas comment Néron se détermine. Il verra seulement Britannicus qui laisse éclater sa joie juvénile, à laquelle Junie oppose un de ces pressentiments mystérieux comme en ont plus souvent les femmes que les hommes ; délicates et sensibles, elles apportent dans les choses du cœur un instinct qui les guide.

Une ambitieuse comme Agrippine n'aura pas cette double vue. Elle aussi fait éclater un chant de triomphe dont la naïveté épaisse frise la sottise :

Il suffit, j'ai parlé, tout a changé de face :

Aussi dupe que Burrhus et pour d'autres raisons, elle s'attarde à retracer le tableau des tendresses de Néron : Ah, si vous l'aviez vu, dit-elle :

Sa facile bonté, sur son front répandue,  
Jusqu'aux moindres secrets est d'abord descendue.

Il s'épanchait en fils, qui vient en liberté  
Dans le sein de sa mère oublier sa fierté.  
Mais bientôt, reprenant un visage sévère,  
Tel que d'un empereur qui consulte sa mère,  
Sa confiance auguste a mis entre mes mains  
Des secrets d'où dépend le destin des humains.

Au fond, elle le savait bien, Néron est un bon enfant. Ces traits de comédie ont encore été trouvés dans les *Annales*, quand Tacite peint la dernière entrevue de Néron avec sa mère qu'il va faire assassiner. Racine les a jugés bons à prendre et il les a pris. Agrippine termine par une fanfare de triomphe :

Rome encore une fois va connaître Agrippine.

Pendant ce temps, Néron assassine Britannicus.

L'intérêt dramatique finissait là. Racine l'a fait rebondir par la scène où Agrippine présage l'avenir avec une clairvoyance qu'on critiquait au XVII<sup>e</sup> siècle ; elle inspire du moins des vers dont l'éloquence n'est pas le seul mérite, car ils montrent comment les crimes s'engendrent les uns les autres :

Tu croiras les calmer par d'autres barbaries ;  
Ta fureur, s'irritant soi-même dans son cours,  
D'un sang toujours nouveau marquera tous tes jours.

Pourtant, après cette furieuse prophétie, Racine a mis une dernière nuance importante. Sous l'éclair de l'indignation, la mère a vu jusqu'au fond où le mal allait emporter son fils. De même ces parents qui crient

à l'enfant à qui ils ont vu commettre une première faute : « Tu finiras sur l'échafaud. » La violence de leurs sentiments les entraîne au bout de la logique, mais leur colère a vite fondu et ils se reprennent à espérer contre toute espérance. Ainsi Agrippine ne peut croire aux malheurs qu'elle vient d'apercevoir et d'annoncer. Quand on l'avertit que Néron éprouve, après ce premier crime et la perte de Junie, une réaction bien naturelle, elle se raccroche à cette faible branche :

Mais, Burrhus, allons voir jusqu'où vont ses transports.  
Voyons quel changement produiront ses remords,  
S'il voudra désormais suivre d'autres maximes.

C'est Burrhus, qui n'a pas les mêmes raisons de passer ainsi sous l'impulsion du sentiment de l'illumination à l'aveuglement, qui est ici plus clairvoyant qu'elle et qui prononce le dernier mot de la pièce :

Plût aux Dieux que ce fut le dernier de ses crimes !

C'est la seule fois que Racine finira une tragédie sur un vers assez énergique et plein de sens pour qu'on puisse l'appeler un temps fort. A l'ordinaire, il prend grand soin de ne jamais terminer sur un effet. C'est à peine si à l'avenir il se permettra l'*Hélas* de Bérénice. Partout ailleurs, il place après la catastrophe quelques vers volontairement effacés qu'il confie le plus souvent à un confident ou à un personnage secondaire. Cette discrétion concourt à l'effet final, qui est une des mar-

ques les plus fortes de l'art de Racine : l'action tragique finit avec la castastrophe, mais loin que les péripéties ou les beautés poétiques viennent borner l'imagination, elles prennent soin seulement de l'ébranler, de la conduire et de lui laisser le champ découvert. On est frappé de la similitude entre cet art et celui qui préside aux perspectives de Versailles. On a appelé les jardins de Lenôtre les jardins de l'intelligence, et certes tout y est réglé par l'esprit. Mais après avoir enchanté la raison, Lenôtre et Racine tracent au rêve une voie qu'ils laissent ouverte sur un horizon limité dont la profondeur paraît infinie.

## CHAPITRE VI

### BÉRÉNICE

En 1670, récapitulation : première tragédie de Racine, il imite Corneille et réussit assez bien ; seconde, il l'imite de plus près et ne réussit qu'à s'en écarter davantage ; on le critique, il réagit ; troisième tragédie à l'antipode de Corneille ; les spectateurs applaudissent, les entêtés répètent leur défi : ce n'est pas cela, jamais Racine n'égale Corneille ; quatrième tragédie, *Britannicus*, tragédie politique sans discours, sans exposé de grands desseins ; le public n'est touché qu'à moitié ; cinquième tragédie : de parti délibéré, Racine va rivaliser avec Corneille en traitant le même sujet que lui.

Une tradition qui remonte aux *Réflexions critiques* de l'abbé du Bos veut que ce combat inégal ait été engagé sur la demande de Madame, duchesse d'Orléans. Cette princesse était fille de Charles I<sup>er</sup> d'Angleterre et d'Henriette de France. Elle avait épousé Monsieur, duc d'Orléans, frère du roi et tige de la maison de France actuelle. On rapporte qu'elle éprouva lorsqu'elle vint à la cour de France un sentiment très

vif et partagé à l'égard de Louis XIV qui était alors dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa majesté. Elle-même était douée des plus rares qualités du corps, du cœur et de l'esprit et tous deux durent faire appel au plus haut sentiment du devoir pour étouffer ce double amour naissant. Ce serait donc un peu sa propre histoire qu'Henriette d'Angleterre aurait demandé aux deux poètes de traiter dans celle de Titus et de Bérénice. Elle mourut cinq mois avant que les deux tragédies aient vu le jour. Celle de Racine fut jouée le 21 novembre 1670, celle de Corneille le 28. Madame avait été emportée, par le choléra ou par une crise d'appendicite, cette nuit du 30 juin évoquée par Bossuet dans le célèbre mouvement de l'Oraison funèbre : *Madame se meurt, Madame est morte.*

Cette tradition ne faisait de doute pour personne. En tête de la Notice qui précède *Bérénice* dans l'édition des *Grands Ecrivains de la France*, Paul Mesnard écrivait en 1869 : *Il n'y a rien de plus connu que l'histoire de la tragédie de Bérénice, et les circonstances dans lesquelles Racine, pour complaire à la duchesse d'Orléans, engagea ce duel avec le grand Corneille. L'abbé du Bos en a parlé dans ses Réflexions critiques, Fontenelle dans sa Vie de Corneille, Louis Racine dans ses Mémoires et dans l'Examen de Bérénice ; Voltaire, avec plus de détails, au chapitre XXV du Siècle de Louis XIV, et dans la préface de son commentaire des deux tragédies rivales. Il peut rester quelque doute sur le sens allégorique qu'on voulait donner à la séparation douloureuse de Titus et de Bérénice ; mais ce qui n'en*



*admet aucun, d'après les divers témoignages que nous venons de rappeler dans leur ordre chronologique, c'est que le sujet fut choisi par l'aimable princesse à qui Racine avait dédié son Andromaque, et attribué quelque « soin de la conduite » de cette tragédie.*

Cependant, dès cette époque, des objections ne laissaient pas d'embarrasser Mesnard. Il remarque que les deux pièces furent jouées sans que les poètes soufflassent mot de l'invitation qu'ils avaient reçue : *Racine, dans la préface de Bérénice, ne nomme pas Henriette d'Angleterre. A l'entendre, il semblerait que de lui-même il s'était senti porté vers ce sujet, dont le pathétique et la simplicité l'avaient séduit ; et, comme pour nous dérouter davantage, l'épître dédicatoire est adressée à Colbert, dont la figure sévère, et presque étrange, en cet endroit, se trouve ainsi avoir pris, en tête de la tendre tragédie, la place de la douce et gracieuse image qu'on y cherche vainement. Serait-ce qu'il y avait dans la fantaisie de la princesse un mystère qu'on respectait, malgré la transparence du voile dont il était couvert, mystère que la mort rendait encore plus inviolable ? Henriette d'Angleterre n'avait-elle pas eu réellement dans le choix de cette tragédie l'intérêt secret dont parle Voltaire ? Si cela est, il faut avouer que celle qui était avide de voir retracer sur la scène, pour l'y montrer, il est vrai, dans sa défaite, une passion dont il eût fallu écarter tout souvenir, était demeurée dans une malheureuse disposition d'âme. Voltaire dit qu'elle cherchait ces souvenirs « pour son amusement ». Le mot semble léger.*

Seconde objection plus sérieuse que la première :

*Sauf la donnée très générale d'un amour combattu et vaincu par le devoir, il y a peu de rapports entre l'histoire de Titus et de Bérénice et l'inclination qu'avaient pu sentir l'un pour l'autre le beau-frère et la belle-sœur. Il fallait qu'Henriette d'Angleterre se contentât d'allusions fort éloignées, dans lesquelles ce qui pouvait le plus toucher un cœur trop mal guéri de sa passion était apparemment le portrait du grand Roi, indiqué d'une manière très claire aux poètes par le sujet lui-même. La ressemblance est beaucoup plus frappante avec le triomphe que Louis XIV avait remporté sur un plus naturel entraînement de jeunesse, en se séparant de Marie Mancini. Deux vers de la tragédie de Racine qui reproduisent les paroles mêmes de la nièce de Mazarin achèvent cette ressemblance, dont on croit saisir encore quelques autres traits, par exemple dans ce passage où Titus, parlant de la gloire, dit :*

...Cette ardeur que j'ai pour ses appâts,  
Bérénice en mon sein l'a jadis allumée...  
Tout ce que je lui dois va retomber sur elle.

*La glorieuse influence attribuée ici à Bérénice ne remet-elle pas en mémoire ce que l'histoire raconte des conseils donnés par Marie Mancini au jeune Louis XIV ? C'est de ce côté seulement que sont les allusions bien marquées. Nous serions disposé à croire que Racine, courtisan si fin, ne les aurait pas hasardées, s'il n'eut point cru que la princesse les approuvait. Plus que Corneille, dont il semblerait qu'elle pourrait prévoir, qu'elle souhaitait*

peut-être la défaite dans la lutte poétique provoquée par elle, Racine dût avoir la confiance de sa pensée, et comme son mot d'ordre. Henriette d'Angleterre avait été très liée avec Marie Mancini par une amitié d'enfance ; et lorsqu'après la mort de Mazarin Louis XIV revit souvent chez une autre nièce du ministre, chez Olympe Mancini, celle qui avait été l'objet de sa première passion et qu'il avait voulu épouser, Henriette assista plus d'une fois à ces soirées de l'hôtel de Soissons, si pleines de tendres souvenirs. Il est vraisemblable qu'elle-même proposa ces souvenirs à notre poète. Mais, si l'on adopte en même temps la supposition de Voltaire, quel charme pouvait-elle trouver à les mêler à ceux qui l'intéressaient plus directement ? Nous ne chercherons pas à nous en rendre compte : l'étude des sentiments compliqués d'un cœur de femme ne peut être ici notre objet.

Cette défaite d'érudit n'est pas une réponse. Paul Mesnard avait vu toutes les difficultés, sauf une ; il n'en levait aucune.

Celle qu'il n'avait point remarquée a trait aux dates : il n'a pas pris garde que les *Réflexions critiques* de l'abbé du Bos n'ont paru qu'en 1719, cinquante ans après *Bérénice*. Ainsi, le premier texte est d'un demi-siècle postérieur à l'événement et il n'est pas de première main. Personne auparavant n'en avait soufflé mot, à commencer par les intéressés.

L'abbé du Bos ne parle même pas du concours institué par Madame. Il ne parle pas de Corneille. Il dit simplement que le sujet de *Bérénice* fut indiqué à Racine seul. C'est Fontenelle qui, plus tard encore, a

parlé le premier du concours, sans apporter aucun témoignage.

Dans un ouvrage sur la *Bérénice de Racine* qui parut en 1907, M. Gustave Michaut s'est attaqué hardiment à la tradition et l'a déclarée inacceptable. Vers le même temps, Auguste Gazier arrivait aux mêmes conclusions. Le premier, M. Michaut insistait sur l'écart des dates entre le fait et l'apparition de la légende. Il reprenait les objections de Mesnard en leur donnant forme d'arguments critiques. Le vers de Bérénice :

Vous êtes Empereur, Seigneur, et vous pleurez...

est la paraphrase d'un mot adressé à Louis XIV par Marie Mancini. Jamais Racine n'aurait manqué de tact au point de mêler les deux histoires. S'il avait écrit sous l'inspiration d'une princesse qui s'était retrouvée quelques années plus tard dans une situation semblable à celle de Marie Mancini, ce n'est certes pas lui qui eût commis la maladresse de rappeler une si belle réponse à celle des deux qui ne l'avait pas prononcée. Ou alors il faudrait admettre que Racine a écrit ce vers après la mort de Madame, en se jugeant dégagé de toute obligation envers sa mémoire. Mais alors, pourquoi n'a-t-il jamais parlé, pourquoi ni Corneille, ni lui, n'ont-ils rappelé que Madame les avait inspirés ? A l'ordinaire, les poètes ne gardaient pas secrète une telle marque d'intérêt de la part des grands. Dans la préface de *Britannicus*, Racine avait remercié Colbert pour bien moins. Dans la préface d'*Andro-*

maque, il avait remercié Madame elle-même d'avoir pris *quelque soin* à la conduite de sa tragédie.

L'explication que propose Mesnard, une fantaisie de la princesse que la mort rendait plus inviolable encore, est plus romanesque que satisfaisante. M. Michaut propose une hypothèse bien plus hardie, et qui ne laisse pas d'être séduisante. D'après lui, Racine aurait cherché de propos délibéré et de son propre mouvement à rivaliser avec Corneille. Ayant appris par la rumeur publique ou par quelque indiscretion que Corneille préparait un *Tite et Bérénice*, le jeune audacieux serait allé le chercher et le battre sur son propre terrain. M. Michaut fait remarquer que sur plusieurs points importants, la pièce de Racine contredit exactement celle de Corneille. Cette contradiction est si visible que M. Michaut la juge volontaire.

Il faut alors supposer que Racine eut connaissance de la pièce de son rival. Les deux œuvres parurent en librairie à huit jours d'intervalle, mais M. Michaut fait remarquer qu'à propos de *Rodogune*, Corneille s'était plaint que sa pièce eut été connue à l'avance par une indiscretion d'un de ses familiers. Il a pu en être de même pour *Tite et Bérénice*. L'hypothèse est romanesque, à coup sûr. Mais elle est tentante et commode.

Elle est tentante ; elle ne contredit rien de ce qu'on sait du caractère de Racine. Il est certain qu'au moment de *Bérénice* les relations étaient tendues et envenimées entre les deux poètes. Déjà au moment des *Plaideurs*, Corneille s'était indigné que ce jeune homme se permît de parodier quelques-uns des plus beaux

vers du *Cid*. A la première représentation de *Britannicus*, il était venu diriger en personne les mécontents, et son rival avait vertement rabroué dans la préface celui qu'il appelait *un vieux poète mal intentionné*. Il n'est guère douteux que si à ce moment l'un avait trouvé une occasion d'être désagréable à l'autre, ni l'un ni l'autre ne l'eût manquée.

Il serait piquant et curieux que ce soit pour faire la leçon à Corneille que Racine ait écrit celle de ses tragédies dont on dit qu'elle est la plus *racinienne*. Il se flatte dans la préface d'avoir écrit une œuvre aussi proche que possible de la simplicité antique : *il y en a qui pensent que cette simplicité est une marque de peu d'invention. Ils ne songent pas qu'au contraire toute l'invention consiste à faire quelque chose de rien*. En toute circonstance, cette vive critique fût déjà tombée sur Corneille, qui avait toujours eu le goût des intrigues compliquées et qui avait déclaré leur dilection pour elles dans la préface d'*Héraclius*. Le coup était plus cruel que jamais au lendemain de *Tite et Bérénice*.

A l'âge où il exagérait ses défauts, Corneille avait inventé pour sa tragédie une intrigue embrouillée et maladroite. Il y avait introduit le personnage de Domitie, qui aime Titus et qui vient traverser la passion de l'empereur pour Bérénice. Le dénouement était d'une maladresse extrême : Titus commence par renoncer à l'empire, première faute contre la vérité politique. Après quoi, il tranche les difficultés et donne satisfaction à Bérénice en faisant vœu de chasteté. Cette licence était un peu forte et le *vieux poète mal*



*intentionné* eût été mal venu de reprocher à autrui les erreurs ou les fantaisies.

Racine, certes, ne s'y fût pas pris autrement si, connaissant la pièce de son rival, il avait voulu lui donner une leçon impertinente de simplicité, de vérité et de naturel.

Où Corneille a eu besoin d'un conflit compliqué, Racine montre qu'il n'a besoin que d'un conflit simple. Où Corneille a eu besoin d'un conflit amoureux, Racine montre qu'il n'a besoin que d'un conflit politique.

Le conflit de *Bérénice* est un conflit politique ; il n'y a pas dans *Bérénice* de conflit amoureux. Il y en a un entre Bérénice et Antiochus, mais il est secondaire, il n'a aucune influence sur la marche de l'action. Il n'y en a pas entre Titus et Bérénice. Bérénice ne cesse jamais d'aimer Titus qui ne cesse jamais d'aimer Bérénice. Ces deux personnages essentiels sont si parfaitement d'accord qu'il n'y aurait pas de drame si le drame n'était engendré par la politique.

Le cas est unique dans les tragédies de Racine. Dans toutes ses autres pièces, il arrive parfois que deux amours concordent, mais c'est chez les personnages secondaires, Hémon et Antigone, Hippolyte et Aricie. Ou si l'amour des deux personnages de premier plan concorde, comme celui de Bajazet et d'Atalide, il y a un troisième personnage plus puissant que les deux premiers de qui l'amour insatisfait mène le drame. Dans *Bérénice*, rien de pareil. L'obstacle à la passion n'est plus intérieur, il est extérieur. La fatalité n'est plus dans les âmes, elle est dans les faits. C'est parce



que *Bérénice* n'est pas construite sur un conflit entre les passions, parce que les personnages ne peuvent à cet égard que gémir sous le poids du destin, qu'on a si longtemps soutenu que cette pièce n'est pas une tragédie, mais une élégie.

Cette erreur est née d'une vue trop simple. On est tellement habitué à ne considérer dans les tragédies de Racine que le ressort amoureux que, là, où il n'y avait pas de ressort amoureux, on a conclu qu'il n'y avait pas de ressort tragique. On n'a pas pris garde que *Bérénice* est une tragédie politique.

L'action de *Bérénice* est celle d'un drame, puisque Titus pouvait lever la difficulté en renonçant à l'empire. Il le fait dans la tragédie de Corneille, il ne le fait pas dans la tragédie de Racine. C'est Racine qui a accepté de traiter le conflit politique dans sa pureté et sa simplicité. C'est à Corneille que le conflit politique n'a pu suffire, c'est lui qui a inventé le personnage de Domitie, qui l'a mêlé activement à l'action, alors que le personnage d'Antiochus chez Racine est tout passif, qu'il n'exerce aucune influence sur la marche des événements et qu'il ne fait entendre en marge du conflit qu'une élégie latérale. C'est Corneille qui a embrouillé et modifié à contrefil les conditions politiques du drame. C'est Racine qui les a acceptées et qui en a tout tiré.

On manquerait à la simple justice due au père de la tragédie française si l'on tirait avantage d'une comparaison entre Racine en pleine gloire et le lion blanchi. Ce qu'on accorde à l'un ne retire rien à l'autre et il ne

saurait être question de prendre parti entre deux renommées si hautes. On a seulement l'occasion de marquer une importante différence : quand Corneille était saisi par son imagination, rien ne pouvait le retenir, ni histoire, ni politique, ni vérité du sentiment. Racine pouvait bien donner une entorse à la chronologie ou mépriser la couleur historique et locale telle que l'entendaient les Cornéliens : il ne pouvait pas s'écarter de la nature.

L'action de *Bérénice* se déroule peu d'années après celle de *Britannicus*, exactement vingt-quatre ans. Le meurtre de Britannicus est de 55, l'avènement de Titus de 79. Il y eut peu de choses de changées dans la constitution de l'empire pendant ce quart de siècle. Il n'y eut que la leçon d'instabilité donnée par le spectacle de la première anarchie militaire qui suivit la révolte de Vindex et la mort de Néron. Quatre empereurs se succédèrent en quelques années, renversés les armes à la main ; Néron, Galba, Othon et Vitellius furent arrachés du trône par mort violente et Vespasien ne parvint à raffermir l'ordre que parce qu'il trouva chez Mucien, lieutenant qui aurait pu être un rival, un désintéressement sur lequel il était bon de ne pas compter trop souvent. Le pouvoir impérial est encore plus instable aux mains de Titus qu'il n'était aux mains de Néron. Ce pouvoir est immense, mais il est fragile.

A la différence de Titus, Louis XIV aurait pu dans une situation semblable épouser une Bérénice ; au lendemain de la Fronde son pouvoir n'eut point chan-

celé. S'il ne le fit pas, s'il renvoya Marie Mancini, ce fut par un haut sentiment de ce qu'il devait à ses sujets et à son rang. Mais le frein était intérieur.

Chez Titus, au contraire, l'obstacle est extérieur, et il est d'importance. Il s'agit parfaitement de son trône.

Titus était le premier empereur qui succédât à son père. Ce droit était encore presque aussi fragile que celui de l'héritier des premiers Capétiens ; en fait, il n'était appuyé que par l'amour du peuple et des soldats. Le régime impérial n'avait pas aboli d'un coup les mœurs ni les coutumes républicaines ; il s'y était superposé et les Romains tenaient d'autant plus aux apparences de la liberté qu'ils l'avaient perdue. Le rôle du Sénat resta longtemps plus important qu'on n'a tendance à croire, et Tacite, rapportant les pires faits de la tyrannie de Néron et de Vitellius, écrit dans la *Vie d'Agricola* : *Nous lisons que Rusticus Arulénus et Hérennius Senécio payèrent de leur tête les louanges qu'ils avaient données, l'un à Pétus Thraséas, l'autre à Helvidius Priscus. Ce fut peu de sévir contre les auteurs ; on n'épargna pas même leurs ouvrages ; et la main des triumvirs brûla, sur la place des Comices, dans le Forum, les monuments de ces beaux génies. Sans doute la tyrannie croyait que ces flammes étoufferaient tout ensemble et la voix du peuple romain, et la liberté du Sénat, et la conscience du genre humain.*

Employant les paroles mêmes que Racine a prêtées à Burrhus, Tacite ajoute que Nerva a uni le premier deux choses jadis incompatibles, le pouvoir suprême et la liberté.

A la vérité, il fallait que le nouvel empereur méritât son trône. Les bons y parvenaient par la popularité, les mauvais par le *donativum*. Titus, dans les premiers jours de son règne, était soumis à cette loi. Tel est le décor politique de *Bérénice*.

Titus le sait si bien que, sitôt qu'il paraît, il demande qu'on le laisse seul avec son confident Paulin et c'est pour s'informer immédiatement de l'opinion publique :

Hé bien ! de mes desseins Rome encore incertaine  
Attend que deviendra le destin de la Reine,  
Paulin, et les secrets de son cœur et du mien  
Sont de tout l'univers devenus l'entretien.  
Voici le temps enfin qu'il faut que je m'explique.  
De la Reine et de moi que dit la voix publique ?  
Parlez : qu'entendez-vous ?

Paulin répond d'abord par un biais : la cour, dit-il, acceptera tout ce que voudra l'empereur. Titus n'est pas dupe : l'opinion de la cour n'importe pas :

Je ne prends point pour juge une cour idolâtre...

Cette cour ployée à la servilité par Caius et par Néron, on en fait ce qu'on en veut, ce n'est pas d'elle qu'il s'agit. C'est de Rome, la maîtresse. Titus ni Paulin n'emploient pas un autre mot, ils ne disent pas l'État, ni l'empire, ni le peuple, ils disent Rome et c'est assez, car la ville est encore un esprit vivant. Sitôt qu'il est évoqué, le ton change et Paulin répond en Romain. Telle est la différence entre Néron et Titus : Néron avait pour favori un affranchi qui le

flattait, Titus écoute un citoyen qui lui fait entendre la vérité avec un âpre accent :

N'en doutez point, Seigneur : soit raison, soit caprice,  
Rome ne l'attend point pour son impératrice.  
On sait qu'elle est charmante ; et de si belles mains  
Semblent vous demander l'empire des humains.  
Elle a même, dit-on, le cœur d'une Romaine ;  
Elle a mille vertus. Mais, Seigneur, elle est reine.  
Rome, par une loi qui ne se peut changer,  
N'admet avec son sang aucun sang étranger,  
Et ne reconnaît point les fruits illégitimes  
Qui naissent d'un hymen contraire à ses maximes.  
D'ailleurs, vous le savez, en bannissant ses rois,  
Rome à ce nom, si noble et si saint autrefois,  
Attacha pour jamais une haine puissante ;  
Et quoiqu'à ses Césards fidèle, obéissante,  
Cette haine, Seigneur, reste de sa fierté,  
Survit dans tous les cœurs après la liberté.

Ce coup de sonde dans les profondeurs n'était pas de trop pour éclaircir un sentiment complexe et obscur : c'est parce que Rome a accepté de se donner des maîtres qu'elle ne peut souffrir la pensée de maîtres étrangers ; un nationalisme ombrageux se mêle à un reste de fierté républicaine, auquel on se cramponne d'autant plus qu'on ne tient plus qu'à une ombre. On peut présager qu'il ne fera pas bon jouer avec ce sentiment-là.

Paulin l'expose avec une éloquence emportée :

Jules, qui le premier la soumit à ses armes,  
Qui fit taire les lois dans le bruit des alarmes,

Brûla pour Cléopâtre, et sans se déclarer,  
 Seule dans l'Orient la laissa soupirer.  
 Antoine, qui l'aima jusqu'à l'idolâtrie,  
 Oublia dans son sein sa gloire et sa patrie,  
 Sans oser toutefois se nommer son époux.  
 Rome l'alla chercher jusque à ses genoux,  
 Et ne désarma point sa fureur vengeresse,  
 Qu'elle n'eût accablé l'amant et la maîtresse.  
 Depuis ce temps, Seigneur, Caligula, Néron,  
 Monstres dont à regret je cite ici le nom,  
 Et qui ne conservant que la figure d'homme,  
 Foulèrent à leurs pieds toutes les lois de Rome,  
 Ont craint cette loi seule, et n'ont point à nos yeux.  
 Allumé le flambeau d'un hymen odieux.  
 Vous m'avez commandé surtout d'être sincère.  
 De l'affranchi Pallas nous avons vu le frère,  
 Des fers de Claudius, Félix encor flétri,  
 De deux reines, Seigneur, devenir le mari ;  
 Et s'il faut jusqu'au bout que je vous obéisse,  
 Ces deux reines étaient du sang de Bérénice.

Ces derniers vers présentent une petite difficulté historique. Les éditions du vivant de Racine portent cette ponctuation :

De l'affranchi Pallas nous avons vu le frère,  
 Des fers de Claudius Félix encor flétri,

L'acteur qui prononce ce vers lie invariablement les deux noms propres *Claudius Félix* et scande :

Des fers de Claudius Félix, encore flétri,

comme si le sens était *le frère de Pallas, encore flétri des fers de Claudius Félix*. Le personnage en question

s'appelait Antonius Claudius Félix ; affranchi de Claude, il avait, selon la coutume, gardé le nom du maître à qui il devait la liberté. A le prendre ainsi, le sens reste ambigu. Mais il suffit de réfléchir que jamais Racine n'eut fait tomber une césure entre les deux parties d'un nom propre. Pour éviter que les acteurs s'y trompent à l'avenir, il paraît utile de modifier ici la ponctuation qui suffisait au temps de Racine, et d'écrire :

Des fers de Claudius, Félix encor flétri

D'après Tacite et Joseph, les deux reines épousées par Félix s'appelaient toutes deux Drusillie. L'une était sœur de Bérénice, l'autre petite-fille de Cléopâtre, de qui descendait aussi Bérénice. Suétone dit que Félix épousa trois reines, *trium reginarum maritus*, et Corneille a dit dans *Othon* :

Sous Claude on vit Félix le mari de trois reines.

Ces détails ne sont pas indifférents ; ils nourrissent le dernier argument de Paulin :

Et vous croiriez pouvoir, sans blesser nos regards,  
Faire entrer une reine au lit de nos Césars,  
Tandis que l'Orient dans le lit de ses reines  
Voit passer un esclave au sortir de nos chaînes ?  
C'est ce que les Romains pensent de votre amour ;  
Et je ne réponds pas avant la fin du jour,  
Que le Sénat, chargé des vœux de tout l'Empire,  
Ne vous redise ici ce que je viens de dire ;



Et que Rome avec lui tombant à vos genoux,  
Ne vous demande un choix digne d'elle et de vous.  
Vous pouvez préparer, Seigneur, votre réponse.

Ce dernier vers sonne comme une menace, et Titus ne songe pas à relever ce qu'un tel ton a de presque impertinent : il ne lui reste qu'à se plaindre :

Hélas ! à quel amour on veut que je renonce !

On veut : il sait que Rome voudra, il est Romain et ne balance pas. Le conflit n'est pas tant dans son cœur que dans celui de Bérénice. Hugo, qui d'ordinaire n'avait pas l'esprit si bon, donnait une définition charmante de chacun des actes de *Bérénice* ; il disait en comptant sur ses doigts : Premier acte, *Titus* ; deuxième acte, *Reginam Berenicem* ; troisième acte, *Invitus* ; quatrième acte, *Invitam* ; cinquième acte, *Dimisit*. On a dit encore que chaque acte avait la nuance d'un état d'âme de Bérénice : l'illusion de Bérénice ; l'inquiétude de Bérénice ; la condamnation de Bérénice ; la résistance de Bérénice ; la résignation de Bérénice. Titus est décidé dès le début. Il ne s'agit que de décider Bérénice, et c'est la difficulté.

Il s'agit d'abord de la prévenir, et ce n'est pas com-mode. Titus hésite pendant trois actes : au premier acte, il ne paraît pas ; au second acte c'est à Paulin qu'il déclare son parti d'écarter la reine ; au troisième acte c'est à Antiochus et il charge le roi de Comagène de la redoutable commission d'aller porter la nouvelle à la reine de Palestine. Ce n'est qu'au quatrième acte

qu'il se décide à affronter le danger. Naturellement, il sera ébranlé. Il le sait et avant de s'exposer, il s'examine : *Hé bien, Titus, que viens-tu faire ?* Il faut bien réintroduire ici la comparaison avec Corneille.

La difficulté vient de ce que Bérénice n'est pas Romaine, et que Rome ne veut pas la reconnaître pour Romaine ni accepter pour souveraine une autre qu'une Romaine. Corneille viole non seulement la vérité historique, mais la vraisemblance politique : il imagine de lever la difficulté en faisant adopter la juive par l'indomptable louve. Un envoyé vient dire à Titus au nom du Sénat :

Seigneur, il vous conjure  
De remplir tout l'espoir d'une flamme si pure ;  
Des services rendus à vous, à tout l'Etat,  
C'est le prix qu'a jugé lui devoir le Sénat ;  
Et pour ne vous prier que pour une Romaine,  
D'une commune voix Rome adopte la Reine,  
Et le peuple à grands cris montre la passion  
De voir un plein effet de cette adoption.

Racine dit précisément le contraire. Il montre Titus faisant ce rêve de voir Bérénice adoptée par Rome ;

Car enfin Rome a-t-elle expliqué ses souhaits ?  
L'entendons-nous crier autour de ce palais ?  
Vois-je l'Etat penchant au bord du précipice ?  
Ne le puis-je sauver que par ce sacrifice ?  
Tout se tait ; et moi seul, trop prompt à me troubler,  
J'avance des malheurs que je puis reculer.  
Et qui sait si sensible aux vertus de la Reine,  
Rome ne voudra point l'avouer pour Romaine ?

Rome peut par son choix, justifier le mien.  
Non, non, encore un coup, ne précipitons rien.  
Que Rome avec ses lois mette dans la balance  
Tant de pleurs, tant d'amour, tant de persévérance :  
Rome sera pour nous...

C'est un rêve. Il le sait. Il se réveille aussitôt :

Titus, ouvre les yeux !  
Quel air respirez-tu ? N'es-tu pas dans ces lieux  
Où la haine des rois, avec le lait sucée,  
Par crainte ou par amour, ne peut être effacée ?  
Rome jugea ta reine en condamnant ses rois.  
N'as-tu pas en naissant entendu cette voix ?  
Et n'as-tu pas encore ouï la renommée  
T'annoncer ton devoir jusque dans ton armée ?  
Et lorsque Bérénice arriva sur tes pas,  
Ce que Rome en jugeait, ne l'entendis-tu pas ?  
Faut-il donc tant de fois te le faire redire ?  
Ah ! lâche, fait l'amour, et renonce à l'Empire.

A ce moment paraît Bérénice : le choc va être rude  
à soutenir et Paulin a raison de s'inquiéter :

O ciel ! que je crains ce combat !  
Grands Dieux, sauvez sa gloire et l'honneur de l'Etat.

Elle parle en femme amoureuse, il répond en empereur conscient de ses devoirs et de ses responsabilités, mieux, en empereur romain conscient de l'instabilité de son trône. Quand Bérénice le presse de défier les Romains, il fait cette réponse significative :

Et qui sait de quel œil ils prendront cette injure ?  
S'ils parlent, si les cris succèdent au murmure,

Faudra-t-il par le sang justifier mon choix ?  
S'ils se taisent, Madame, et me vendent leurs lois,  
A quoi m'exposez-vous ? Par quelle complaisance  
Faudra-t-il quelque jour payer leur patience ?  
Que n'oseront-ils point alors me demander ?  
Maintiendrai-je des lois que je ne puis garder ?

Sang des sujets, maintien des lois, raisons d'état,  
Bérénice n'y pense pas, Titus y pense. Elle lui dit le fameux :

Vous êtes empereur, Seigneur, et vous pleurez !

Il fait cette réponse de sens commun :

Oui, Madame, il est vrai, je pleure, je soupire,  
Je frémis. Mais enfin, quand j'acceptai l'empire,  
Rome me fit jurer de maintenir ses droits :  
Il faut les maintenir. Déjà plus d'une fois  
Rome a de mes pareils exercé la constance.  
Ah ! si vous remontiez jusques à sa naissance.  
Vous les verriez toujours à ses ordres soumis.  
L'un, jaloux de sa foi, va chez les ennemis  
Chercher, avec la mort, la peine toute prête ;  
D'un fils victorieux l'autre proscrire la tête ;  
L'autre, avec des yeux secs et presque indifférents  
Voit mourir ses deux fils, par son ordre expirants.  
Malheureux ! mais toujours la patrie et la gloire  
Ont parmi les Romains remporté la victoire.

La douleur de Bérénice éclate et le déchire ; elle sort désespérée, le laissant au point dangereux. Le nœud du drame est ici.

Titus a un instant de faiblesse. Il s'écrie :

Non, je suis un barbare.  
Moi-même je me hais. Néron, tant détesté,  
N'a point à cet excès poussé sa cruauté.  
Je ne souffrirai point que Bérénice expire.  
Allons, Rome en dira ce qu'elle en voudra dire.

C'est à cette décision que s'arrêtera le Tite de Corneille. Il cède à la douleur de Bérénice et cet amant cornélien ne peut résister aux pleurs de son amante ; il le lui avoue en vers harmonieux, mais étonnamment impolitiques :

Eh bien, Madame, il faut renoncer à ce titre  
Qui de toute la terre en vain me fait l'arbitre.  
Allons dans vos Etats m'en donner un plus doux.  
Ma gloire la plus haute est celle d'être à vous.  
Allons où je n'aurai que vous pour souveraine,  
Où vous bras amoureux seront ma seule chaîne,  
Où l'hymen en triomphe à jamais l'étreindra,  
Et soit de Rome esclave et maître qui voudra.

Chez Corneille, la faiblesse de Tite est définitive. Chez Racine, celle de Titus dure une seconde, le temps d'un éblouissement. Racine l'a marquée avec une force particulière. Au moment où Titus vient de s'abandonner, une simple interjection de Paulin suffit pour le tirer de son rêve comme un mot suffit pour éveiller un somnambule. Paulin dit : *Quoi, Seigneur ?* et Titus se passe la main sur le front et répond aussitôt :

... Je ne sais, Paulin, ce que je dis.

Titus est au comble du trouble et de l'hésitation. C'est à ce moment que le personnage principal paraît et parle :

RUTILE

Seigneur, tous les tribuns, les consuls, le sénat  
Viennent vous demander au nom de tout l'État.  
Un grand peuple les suit, qui plein d'impatience  
Dans votre appartement attend votre présence.

TITUS

Je vous entends, grands Dieux. Vous voulez rassurer  
Ce cœur que vous voyez tout prêt à s'égarer.

PAULIN

Venez, Seigneur, passons dans la chambre prochaine :  
Allons voir le sénat.

ANTIOCHUS

Ah ! courez chez la Reine.

PAULIN

Quoi ? vous pourriez, Seigneur, par cette indignité,  
De l'Empire à vos pieds fouler la majesté ?  
Rome...

TITUS

Il suffit, Paulin, nous allons les entendre.

C'est fini : Rome a parlé, au moment où il fallait  
parler ; Bérénice n'a plus qu'à accepter son destin.

L'abbé de Villars a fait ici une curieuse remarque : Racine savait, dit-il, que les consuls de l'année étaient Vespasien, qui venait de mourir, et Titus lui-même. Il a volontairement falsifié l'histoire en faisant accompagner le Sénat par les consuls. Pour quelle raison ? Parce qu'il *n'ignorait pas*, dit l'abbé de Villars *la faiblesse du Sénat*.

Certes, si le Sénat avait eu encore la même autorité qu'au temps de Caton, la question ne se fût même pas posée. Titus n'eût pas été tenté. Mais si le Sénat n'avait pas eu du tout d'autorité, Titus eût hésité davantage. Il eût peut-être succombé. Du moins il n'eût cédé qu'à lui-même, il n'eût écouté que lui-même, et le conflit se fût posé d'autre manière. En fait, il cède parce que Rome l'exige impérieusement. Le coup de pouce donné par Racine à l'histoire fait éclater d'abord la façon dont il renforçait le trait et altérerait un détail au profit d'une vérité d'ensemble. Ensuite, son subterfuge marque sa volonté de peindre dans un empereur la passion vaincue par la raison d'État.

Surtout aux passages décisifs, la place du moindre mot a chez Racine son importance. Il est à remarquer que les tribuns sont cités en premier, ils marchent en tête et conduisent le mouvement.

Le Tite de Corneille, au contraire, envoyait promener avec désinvolture son devoir de Romain et son devoir d'empereur en un beau vers ternaire :

Et soit de Rome esclave et maître qui voudra.



Le Titus de Racine, au V<sup>e</sup> acte, va dire à Bérénice :

Oui, Madame, et je dois moins encore vous dire  
Que je suis prêt pour vous d'abandonner l'Empire,  
De vous suivre, et d'aller, trop content de mes fers,  
Soupirer avec vous au bout de l'univers.  
Vous-même rougiriez de ma lâche conduite :  
Vous verriez à regret marcher à votre suite  
Un indigne empereur, sans empire, sans cour,  
Vil spectacle aux humains des faiblesses d'amour.

On a dit que Racine tenait à la majesté royale de ses héros parce qu'elle lui permettait de peindre la passion à l'état pur et détachée des contingences : ce n'est vrai qu'en une certaine mesure et en un certain sens. Si les héros tragiques sont détachés des soucis vulgaires, c'est pour retomber sous les lois plus hautes du devoir politique et du devoir d'État. Dans un cadre légendaire, les personnages d'*Andromaque* cédaient à leurs passions, *Andromaque* était la défaite de la politique par la passion. Dans un cadre historique et dans une âme d'empereur romain, *Bérénice* est la victoire de la politique sur la passion. Dans un autre cadre, *Bajazet* montrera des effets différents : la passion de Roxane ira à l'extrême parce que, femme, elle sera maîtresse des vies. Mais *Bajazet* se déroule au sérail. Vrai au sérail et à Byzance, il serait faux à Rome et au Palatin. Les héros d'*Andromaque* agissaient en Grecs de légende, ceux de *Britannicus* et de *Bérénice* agissent en Romains, ceux de *Bajazet* agiront en Turcs.

Aucun des sujets traités jusqu'alors par Racine n'était plus propre à mettre en relief la grandeur souveraine que celui qui montrait en Titus la victoire du devoir d'État sur les penchants. En chacune de ses pièces avait reparu le haut sentiment de la fonction royale. Ce sentiment a quelque chose de païen dans la première tragédie du poète de vingt-quatre ans :

La terre a moins de rois que le ciel n'a de dieux.

Dans *Alexandre*, moins original et moins profond, il n'a plus que la sonnante emphase de Corneille :

Comment prétendez-vous que je vous traite?

En roi.

Dans *Andromaque*, il arrache à Oreste un cri de honte douloureuse :

J'assassine à regret un roi que je révère.

Dans *Britannicus*, il s'élargit à la mesure de la majesté romaine :

Ce n'est plus votre fils, c'est le maître du monde.

Aussi ample et puissant dans *Bérénice*, il se nuance de touches empruntées à un modèle vivant ; c'est à Louis XIV que Racine pensait quand il peignait Titus :

En quelque obscurité que le ciel l'eût fait naître,  
Le monde en le voyant eût reconnu son maître.

Les sentiments des hommes de 1660 à l'égard de Louis XIV auront leur place quand il sera traité de *l'Idylle sur la paix* et du prologue d'*Esther*. A propos de *Bérénice*, on remarquera que c'est à regarder Louis XIV pratiquer ce qu'il appelait avec une magnifique simplicité son métier de roi que Racine affina et mit au point ses vues sur le devoir royal. Plus tard, dans *Mithridate*, dans *Esther*, dans *Athalie*, il montrera des souverains asiatiques. Hormis Néron, de qui le nom deviendra aux tyrans une injure, tous ses souverains européens ne sont que les premiers serviteurs de l'État. Etéocle disait dans la *Thébaïde* :

D'abord que sur sa tête il reçoit la couronne,  
Un roi sort à l'instant de sa propre personne ;  
L'intérêt du public doit devenir le sien ;  
Il doit tout à l'Etat et ne se doit plus rien.

Parlant de son peuple, il ira jusqu'à dire :

Et je suis son captif, je ne suis point son roi.

Chez Etéocle, souverain ambitieux et haineux, cette soumission est conforme à l'intérêt. Chez Titus, prince vertueux et raisonnable, elle est conforme à l'intérêt politique et contraire à l'intérêt sentimental. Titus rappelle à Bérénice ce que ses pareils doivent à Rome :

Ah ! si vous remontiez jusques à sa naissance,  
Vous les verriez toujours à ses ordres soumis.

Les Français du XVII<sup>e</sup> siècle ne considéraient pas le souverain comme un tyran de qui la volonté fait loi ; ils professaient à l'égard de la personne et de la fonction royales les plus vifs sentiments de respect et d'enthousiasme raisonnés, mais cet amour n'éclatait que parce qu'il était mérité. Ils chérissaient Louis XIV parce que son règne ramenait l'ordre et la paix ; ils l'admiraient parce qu'il n'avait pas épousé Marie Mancini ni aimé Henriette d'Angleterre. Il n'est pas chez ces réalistes un sentiment qui ne soit motivé.

Il n'est pas dans leurs œuvres un détail qui ne soit à sa place. Dans la critique que la préface de *Bérénice* relève avec tant de verdeur, l'abbé de Villars présentait cette remarque : *Il sort d'une porte qu'il dit qui est celle du cabinet de Titus, par laquelle l'Empereur se dérobe pour aller voir sa Bérénice, dont le prince officieux nous montre l'appartement. Antiochus ne pouvait-il aller chez Bérénice pour lui dire incognito que par le cabinet de Titus ? Le cabinet des empereurs romains était-il si peu respecté qu'on se servît de sa porte secrète pour aller parler d'amour à leurs maîtresses et qu'on allât et vint par là comme par une salle du commun ?*

*Sortir d'une porte qu'il dit qui est celle*, cet abbé était bien venu de critiquer autrui. Sa remarque est justifiée quant au fond. Seulement il oublie le principal. Il est vrai que dans *Bérénice* le cabinet de l'empereur est ouvert à tout venant : au lieu de le reprocher à Racine, l'abbé de Villars devrait l'en féliciter. Titus n'est plus Néron. Le sujet de *Bérénice* n'est plus le sujet de *Britannicus*. L'entrée du cabinet impérial qui

avait tant d'importance dans *Britannicus* n'en a plus ici aucune. D'abord, parce que le souverain a changé ; à un tyran dissimulé par nature et par politique succède un prince affable qui n'a rien à cacher et qui vit au grand jour. Dans *Britannicus*, la mère de l'empereur lutte pour le pouvoir ; dans *Bérénice*, l'amante de l'empereur ne lutte que pour un cœur. D'une œuvre à l'autre, les conditions et l'intérêt ont changé. Racine l'avait vu. L'abbé de Villars aurait dû le voir.

Une autre de ses critiques est plus juste. Quand Antiochus veut s'enfuir, Titus le fait arrêter et il néglige ensuite de s'informer sérieusement des raisons de ce départ. Il n'est pas vraisemblable, dit l'abbé de Villars, qu'un grand roi, *favori de l'Empereur*, eût voulu partir secrètement de Rome sans que cet Empereur, qui l'aime si fort et qui le fait arrêter, veuille savoir le sujet de sa fuite, ne le lui demande que par manière d'acquit et n'en attende pas la réponse.

Cet abbé de Villars fut un singulier personnage : condamné à mort par le Parlement de Toulouse, il n'évita d'être pendu que pour tomber assassiné dans des circonstances romanesques. Il légua à la postérité, avec sa critique de *Bérénice*, un petit livre intitulé le *Comte de Gabalis*, d'où Voltaire tira le Conte des *Sylphes supposés* et d'où Favart, Blaise et Gluck tirèrent un opéra-comique. Au XIX<sup>e</sup> siècle, Anatole France s'empara du comte de Gabalis et en fit le cabaliste gascon Hercule d'Astarac, tandis que l'abbé de Villars lui-même devenait le modèle de M. Jérôme Coignard. Si bien que c'est peut-être en lisant la préface de

*Bérénice* que le dernier des humanistes a pris la première idée de *La rôtisserie de la reine Pédauque*.

Dans son ouvrage sur *Bérénice*, M. Michaut propose une hypothèse hardie, qui ne doit pas être très loin de la vérité : jusqu'à *Mithridate*, dit-il, et sur ce point le doute n'est guère possible, Racine fut hanté par l'idée d'égaliser, puis de surpasser Corneille. Après le triomphe d'*Andromaque*, les rivaux, au lieu de désarmer, dirent qu'il n'était capable que de peindre les passions faibles. Il répondit par *Britannicus*. Le succès ne répondit pas d'abord à ses espérances ; ce serait alors que, de parti-pris, il serait allé provoquer et battre Corneille sur son propre terrain en lui soufflant le sujet de *Tite et Bérénice* et en opposant à la tragédie implexe que chérissait le vieux maître une simplicité antique. Après quoi, détendu, il se fut tenu pour satisfait et serait revenu par degrés aux justes sentiments exprimés à l'égard de Corneille dans le Discours à l'Académie.

A l'appui de sa thèse, M. Michaut remarque que le ton des préfaces change à partir de *Bérénice*. Autant Racine se montrait agressif et vindicatif auparavant, autant il se montre calme après sa victoire définitive. Il y a beaucoup de vrai dans cette explication, elle est seulement un peu forcée par excès de rigueur : il est vrai que Racine cessa de lutter avec Corneille quand sa renommée fut assurée. Mais si la victoire de *Bérénice* lui fut agréable, elle ne le satisfit pas : dans *Bajazet* et dans *Mithridate*, il poursuivit encore la lutte. De même, il est exact de remarquer que le ton des pré-

faces se calme à mesure que viennent l'âge et l'assurance du succès ; mais il est abusif de dire que Racine était calmé au temps de *Bérénice* ; la volée de bois vert administrée à l'abbé de Villars atteste non seulement la chaleur polémique, mais une plaisante mauvaise foi : Racine cite de travers les textes de l'abbé pour mieux triompher, et lui prête des sottises qu'il n'a pas dites. Doué pour tous les genres, Racine eût fait sans doute un maître polémiste ; mais de tels traits ne sont pas d'une âme calmée.

Il faut prendre garde non seulement à ses préfaces mais encore à ses dédicaces. Jeune, il offre *La Thébaïde* au premier seigneur qui l'a protégé, le duc de Saint-Aignan. Après son premier succès, il s'empresse d'offrir au roi son second ouvrage, *Alexandre*, sa tragédie héroïque. Sa tragédie légendaire et amoureuse, celle que Fontenelle appelait la pièce des femmes, *Andromaque*, est dédiée à une femme, à Madame, *qui avait daigné prendre soin de sa conduite*. Sa première tragédie politique est dédiée au gendre de Colbert, la seconde à Colbert lui-même. Comme l'a remarqué Paul Mesnard, on attend une figure de femme, on trouve un ministre. Mais pourquoi n'a-t-on pas remarqué que *Bérénice* est une tragédie politique ?

M. Michaut soutient que cette pièce fait, si l'on peut dire, la charnière dans la carrière profane de Racine. L'auteur de *Bérénice* avait goûté la gloire et il commençait à s'en déprendre. Ainsi M. Michaut fait remonter jusqu'à *Bérénice* les signes avant-coureurs de la conversion de 1677, qu'Auguste Gazier lisait



dans la résignation chrétienne de Monime. Il est certain que Racine eut beau se donner à ses maîtresses comme il se donna plus tard à Dieu, les passions qui étaient dans son caractère si profondes qu'elles devaient l'emporter un jour ne purent jamais cesser de jouer tout à fait. Il est bien vrai qu'à partir de *Bérénice*, soit que sa confiance fut assurée, soit qu'il se détachât de la gloire, et sans doute parce que les deux raisons agissaient de concert, Racine n'a plus jamais dédié aucune de ses tragédies.

## CHAPITRE VII

### BAJAZET

Depuis les critiques dont son *Alexandre* avait été l'objet, Racine avait été guidé dans le choix de tous ses sujets par une influence ou une arrière-pensée. Dans la première préface de *Bajazet*, il déclarait n'être redevable qu'au chevalier de Nantouillet *de cette histoire, et même, dit-il, du dessein que j'en ai pris d'en faire une tragédie.*

Le chevalier ne contait pas de première main l'histoire de Bajazet. Il la tenait du comte de Cézy, qui l'avait rapportée toute fraîche lorsqu'il était rentré de son ambassade à Constantinople, en 1641. Ainsi Racine portait sur la scène en 1672 un fait survenu chez les Turcs trente-trois ans auparavant : Amurat avait fait assassiner son frère en 1638, un an avant la naissance de l'auteur de *Bajazet*.

L'audace était grande et Racine s'en est excusé et a donné ses raisons dans sa seconde préface. Il fut aussi audacieux que n'importe quel novateur. Il fit voir sur la scène un fou dans *Andromaque*, un magistrat atroce

dans *les Plaideurs*, une incestueuse dans *Phèdre*, un prophète dans *Athalie* et des furieux partout ; et peut-être la plus forte de ses audaces fut-elle de proposer la simplicité de *Bérénice* à un public qui révérait Corneille. Nul n'a porté au théâtre des traits de mœurs ou de caractère plus violents et l'on n'est plus dupe aujourd'hui du jugement de Voltaire qui a faussé les idées pendant un siècle. Le tendre et l'harmonieux Racine était encore passionné jusqu'à la furie et hardi jusqu'à la témérité.

Cependant, l'audace de Bajazet n'était pas neuve : Bounyn, Mairet, Dalibray, Desmares, Magnon, Tristan l'Hermite avaient déjà montré des Turcs. Dans son *Osmïn*, Tristan avait même mis la couleur locale :

Quarante Capigis le suivaient seulement,  
Et six pages d'honneur, dont l'un portait sa trousse,  
Et les autres tenaient les cordons de sa housse.  
Dessus ses brodequins et sur sa veste encor  
Eclataient des rubis, des perles et de l'or...

Selon son principe, Racine ne mit pas de Capigis dans *Bajazet*. Mais lorsqu'il ajouta à sa pièce une seconde préface en 1676, il prit soin de s'expliquer.

Dès que la pièce avait paru, elle avait été critiquée avec la vivacité ordinaire. Voltaire a écrit dans une de ses lettres : *Pierre Corneille disait, à la première représentation de Bajazet à un vieillard qui me l'a raconté : « Cela est tendre, touchant, bien écrit ; mais c'est toujours un Français qui parle. »* De son côté, Segrais a rapporté : *Etant une fois près de Corneille sur le théâtre à une repré-*

*sentation de Bajazet, il me dit : « Je me garderais bien de le dire à d'autres que vous, parce qu'on dirait que j'en parlerais par jalousie ; mais, prenez-y garde, il n'y a pas un seul personnage dans le Bajazet qui ait les sentiments qu'il doit avoir et que l'on a à Constantinople ; ils ont tous, sous un habit turc ; le sentiment qu'on a au milieu de la France. »*

Cependant, dans la première préface, aucune réponse, aucune allusion aux critiques ; Racine se contente d'affirmer avec tranquillité ce que ses adversaires avaient nié : *La principale chose à quoi je me suis attaché, ç'a été de ne rien changer ni aux mœurs ni aux coutumes de la nation. Et j'ai pris soin de ne rien avancer qui ne fût conforme à l'histoire des Turcs et à la nouvelle Relation de l'empire ottoman, que l'on a traduite de l'anglais. Surtout, je dois beaucoup aux avis de M. de la Haye, qui a eu la bonté de m'éclaircir sur toutes les difficultés que je lui ai proposées.*

Dans la seconde préface écrite quatre ans après à tête reposée, la défense est un peu étendue. Du même ton calme, il divise sa réponse en trois parties. Dans la première il atteste que sa pièce est conforme à la vérité historique. Dans la seconde, il démontre que l'éloignement dans l'espace confère aux personnages tragiques le même recul nécessaire que l'éloignement dans le temps. Dans la troisième, il explique avec grand soin que sa pièce est conforme à la vérité morale. *Je me suis attaché à bien exprimer dans ma tragédie ce que nous savons des mœurs et des maximes des Turcs. Quelques gens ont dit que mes héroïnes étaient trop sa-*

*vantes en amour et trop délicates pour des femmes nées parmi des peuples qui passent ici pour barbares. Mais sans parler de tout ce qu'on lit dans les relations des voyageurs, il me semble qu'il suffit de dire que la scène est dans le Sérail. En effet, y a-t-il une cour au monde où la jalousie et l'amour doivent être si bien connus que dans un lieu où tant de rivales sont enfermées ensemble, et où toutes ces femmes n'ont point d'autre étude, dans une éternelle oisiveté, que d'apprendre à plaire et à se faire aimer ? Les hommes vraisemblablement n'y aiment pas avec la même délicatesse. Aussi ai-je pris soin de mettre une grande différence entre la passion de Bajazet et les tendresses de ses amantes. Il garde au milieu de son amour la férocité de la nation. Et si l'on trouve étrange qu'il consente plutôt de mourir que d'abandonner ce qu'il aime et d'épouser ce qu'il n'aime pas, il ne faut lire que l'histoire des Turcs. On verra en plusieurs endroits à quel excès ils portent les passions ; et ce que la simple amitié est capable de leur faire faire. Témoin un des fils de Soliman, qui se tua lui-même sur le corps de son frère aîné, qu'il aimait tendrement, et que l'on avait fait mourir pour lui assurer l'Empire.*

Dans la dernière édition que Racine ait donné de ses œuvres, en 1697, il supprime toute cette partie de la défense, et l'on peut conjecturer que c'est parce qu'il la jugeait superflue.

On a contesté l'exactitude du fait historique rapporté de seconde main par un homme de cour comme le chevalier de Nantouillet. On a soutenu que la sultane favorite et le vizir, qui ne s'appelait pas Acomat,

n'étaient pas à Byzance pendant le siège de Babylone, mais à l'armée avec le sultan. Il n'est même pas certain que Bajazet ait été étranglé, ni qu'il y eut un frère d'Amurat qui portât ce nom. Ces drames de sérail étaient secrets et personne n'est assuré de les connaître. Du moins, tout ce qu'avance Racine est appuyé sur l'autorité des spécialistes de son temps : Mézerai dans l'*Histoire des Turcs*, du Verdier dans l'*Abrégé de l'histoire des Turcs*, de Jant dans l'*Histoire du prince Osmin*. Quant aux mœurs, les héros de *Bajazet* étaient bien aussi turcs que les héros du *Cid* étaient castillans. Il est croyable, puisque Racine le dit, que l'idée de tirer une tragédie de ce sujet turc fut avancée par le chevalier de Nantouillet. Mais si Racine dressa l'oreille, c'est que l'idée, le sujet et la tragédie allaient lui permettre une fois de plus de provoquer Corneille.

Il existait déjà un chef-d'œuvre tragique tiré de l'histoire d'un peuple moderne : c'était le *Cid* ; Racine prenait un sujet plus rapproché encore. Deux fois coup sur coup, il venait de faire avec impertinence la leçon à Corneille en montrant ce qu'est la politique : les exercices oratoires en plein vent ne sont que la façade et le trompe l'œil ; la réalité : un jeu subtil de passions secrètes aux points sensibles.

C'est une vision aristocratique du monde ; quelques êtres placés à des points privilégiés non par le hasard mais en suite d'un long travail du temps, sentent et agissent avec une puissance qui entraîne le reste des hommes. La réciproque n'est jamais vraie. Dans *Bérénice* ce n'est pas une foule qui contraint le héros,

c'est un peuple qui agit, non pas à la manière d'une cohue, mais par le moyen de corps anciens et éprouvés :

Seigneur, tous les tribuns, les consuls, le Sénat  
Viennent vous demander au nom de tout l'Etat ;  
Un grand peuple les suit...

Dans *Britannicus* et dans *Bérénice*, Racine avait montré la politique de cabinet ; dans *Bajazet* il allait plus loin, il montrait la politique au sérail.

Une fois de plus, le ressort de sa tragédie était politique ; *Bajazet* est l'histoire d'une conspiration. Dans *Britannicus*, Néron devient assassin parce qu'il redoute un soulèvement militaire conduit par une ambitieuse. Dans *Bérénice*, Titus se contraint parce qu'un peuple fortement hiérarchisé fait entendre sa volonté par la voie de grandes institutions séculaires qui composent une série d'aristocraties superposées. Dans *Bajazet* l'intrigue de sérail n'a plus de contrepoids. Les éléments sont à l'état pur.

Si la sultane n'était pas armée d'un pouvoir discrétionnaire, le drame n'aurait pas lieu ; il pourrait y en avoir un autre, Roxane pourrait armer des assassins par jalousie comme Hermione ; ce ne serait plus la conspiration qui fait le fond et le ressort de *Bajazet*.

Elle a été rendue possible par une double imprudence d'Amurat. Il écarte du commandement un général ambitieux et il lui laisse le commandement de son palais. Il s'assure de la personne d'un frère qui pourrait être un rival et il en confie la garde à une femme. Il suffit que ce frère soit aimable et la femme aimante,



le vieux général n'aura qu'à souffler. Il est heureux pour Amurat qu'Atalide existe et que Bajazet accorde si peu de prix à la vie, sinon ce sultan se fût trouvé à son retour de Babylone en face d'une révolution de palais qu'il n'eût pas volée.

Dans toute conspiration comme dans tout conflit politique, le dernier mot appartient à la force. Une intrigue de sérail suppose l'obéissance d'un corps d'hommes en armes. A Constantinople, la force était aux mains des Janissaires.

Leur milice constituait sinon une aristocratie, du moins une caste militaire. Elle avait été fondée par Amurat I<sup>er</sup>, qui devint sultan en 1360. Elle se composait à l'origine d'enfants chrétiens robustes faits prisonniers ou enlevés à leur famille, qu'on instruisait dans la loi musulmane afin de leur inspirer un ardent fanatisme et qu'on soumettait ensuite à la plus sévère discipline. Amurat avait songé en les fondant aux ordres militaires chrétiens. Les Yengi-Chéri, ou nouveaux soldats, étaient l'objet de la plus tendre attention du sultan, et en signe de sollicitude, leurs officiers s'appelaient l'inspecteur de la soupe ou le chef des cuisines. Certains grades avaient pour insigne une cuiller passée au turban et le conseil s'assemblait autour du chaudron du régiment. Quand les habitants de Stamboul voyaient les janissaires apporter leurs marmites sur les places, c'était signe de quelque grave événement : un vizir ou un sultan allait périr, ou quelque grande guerre allait commencer.

Singulière milice, féroce et grotesque, le plus sûr

appui des Sultans et leur épée de Damoclès. Ils sont les prétoriens de Constantinople, des prétoriens à qui rien ne fait équilibre. Derrière eux, il n'y a rien. Il n'y a pas ce grand peuple qu'on voit dans *Bérénice*. Seuls capables de porter les armes, ils sont tout. Dans *Bajazet*, ils sont la toile de fond, et comme d'habitude, elle est en place dès le début.

Les deux premiers personnages qui paraissent sont le grand vizir Acomat avec Osmin son confident. Dans *Britannicus* on savait où l'on était au quatrième vers ; dans *Bajazet*, on le sait au cinquième :

ACOMAT

Viens, suis-moi. La Sultane en ce lieu se doit rendre.  
Je pourrai cependant te parler et t'entendre.

OSMIN

Et depuis quand, Seigneur, entre-t-on dans ces lieux,  
Dont l'accès était même interdit à nos yeux ?  
Jadis une mort prompte eût suivi cette audace.

Que viennent-ils faire ? Qu'ont-ils à se dire ?

ACOMAT

Songe que du récit, Osmin, que tu vas faire  
Dépendant les destins de l'empire ottoman.

Osmin était en mission pour le compte d'Acomat.  
Quelle mission ? Il était allé surveiller les janissaires.

ACOMAT

Qu'as-tu vu dans l'armée, et que fait le Sultan ?

Le sultan est-il vainqueur, c'est-à-dire est-il sûr de son armée, ou peut-on espérer ébranler son pouvoir ? Tout *le destin de l'empire ottoman* est là, en effet.

Osmin répond : il a vu l'armée devant Babylone, mais il l'a quittée depuis un assez long temps. Pendant son voyage, peut-être s'est-il passé du nouveau.

Dans les faits, c'est possible ; mais dans les cœurs ?

## ACOMAT

Que faisaient cependant nos braves janissaires ?  
Rendent-ils au Sultan des hommages sincères ?  
Dans le secret des cœurs, Osmin, n'as-tu rien lu ?  
Amurat jouit-il d'un pouvoir absolu ?

Amurat, dit Osmin, paraît content. Mais ce n'est que dissimulation et masque politique :

## OSMIN

Mais en vain par ce calme il croit nous éblouir :  
Il affecte un repos dont il ne peut jouir.  
C'est en vain que forçant ses soupçons ordinaires,  
Il se rend accessible à tous les janissaires :  
Il se souvient toujours que son inimitié  
Voulut de ce grand corps retrancher la moitié,  
Lorsque pour affermir sa puissance nouvelle,  
Il voulait, disait-il, sortir de leur tutelle.  
Moi-même j'ai souvent entendu leurs discours.  
Comme il les craint sans cesse, ils le craignent toujours.

Ces traits concentrés, cette énergie, ces éclairs dans les profondeurs sont chez Racine la part la plus aisément visible de la politique. Ils sont éclatants, mais ils

relèvent du poète et du psychologue autant que du politique. Ils ne sont que les pointes qui émergent. Poète dramatique, Racine n'avait pas à discourir pour expliquer et l'armature politique est chez lui dans les fonds. C'est-à-dire à sa place dans l'œuvre d'un poète dramatique comme les faisceaux et les insignes sont à leur place au revers d'une monnaie dont la face fait paraître le visage du souverain.

La seconde partie de la réponse intéresse directement Acomat :

Ses caresses n'ont point effacé cette injure.  
Votre absence est pour eux un sujet de murmure.  
Ils regrettent le temps, à leur grand cœur si doux,  
Lorsque assurés de vaincre, ils combattaient sous vous.

Le vizir est touché aux deux points sensibles, l'orgueil et l'ambition :

Quoi? tu crois, cher Osmin, que ma gloire passée  
Flatte encore leur valeur et vit dans leur pensée?  
Crois-tu qu'ils me suivraient encore avec plaisir  
Et qu'ils reconnaîtraient la voix de leur vizir?

Voltaire, dans la *Lettre à l'Académie française*, rappelle que ces vers sont ceux que le maréchal de Villars citait avec tant d'énergie quand il alla commander les armées en Italie à l'âge de quatre-vingts ans, et Vauvenargues en a donné ce commentaire : *On voit dans les deux premiers vers un général disgracié, que le souvenir de sa gloire et l'attachement de ses soldats attendrissent sensiblement ; dans les deux derniers vers un rebelle qui médite quelque dessein. Voilà comme il échappe aux hom-*

*mes de se caractériser sans aucune intention marquée. C'est là une de ces nuances admirables dont on ne trouve guère d'exemple que dans Racine.*

La question est posée : les soldats, dit Acomat, me suivraient-ils dans une sédition ? Osmin répond :

Le succès du combat règlera leur conduite :  
Il faut voir du Sultan la victoire ou la fuite.  
Quoique à regret, Seigneur, ils marchent sous ses lois,  
Ils ont à soutenir le bruit de leurs exploits :  
Ils ne trahiront pas l'honneur de tant d'années.  
Mais enfin le succès dépend des destinées.  
Si l'heureux Amurat, secondant leur grand cœur,  
Aux champs de Babylone est déclaré vainqueur,  
Vous les verrez soumis rapporter dans Byzance  
L'exemple d'une aveugle et basse obéissance.  
Mais si dans le combat le destin plus puissant  
Marque de quelque affront son empire naissant,  
S'il fuit, ne doutez point que fiers de sa disgrâce,  
A la haine bientôt ils ne joignent l'audace,  
Et n'expliquent, Seigneur, la perte du combat  
Comme un arrêt du ciel qui réprouve Amurat.

Ces vers apportent un nouvel exemple de la manière dont Racine entendait la couleur historique ; il n'est que de regarder la différence entre les janissaires turcs et les légionnaires romains évoqués dans *Britannicus*. Ceux-ci étaient sensibles à des sentiments de fierté ombrageuse :

Vous avez vu cent fois nos soldats en courroux  
Porter en murmurant leurs aigles devant vous,  
Honteux de rabaisser par cet indigne usage  
Les héros dont encore elles portent l'image.

Soldats de métier, les janissaires auront l'orgueil de leur profession, ils soutiendront le bruit de leurs exploits ; si la fortune sourit à leur chef, ils donneront l'exemple d'une aveugle et basse obéissance ; mais si elle l'abandonne, ils joindront l'audace à la haine. N'est-ce pas assez mercenaire oriental, assez différent du vétéran romain tel qu'on le voit agir à travers les historiens dans les séditions militaires ?

De tels compagnons d'armes sont si peu sûrs qu'Amurat, dit Osmin, a envoyé un esclave demander la tête de son frère. Acomat répond avec une énergie concise :

Cet esclave est venu ;  
Il a montré son ordre, et n'a rien obtenu.

C'est ce même Acomat qui, un peu plus loin, prononce les vers que Boileau citait quand il voulait prouver que son ami avait encore plus que lui le génie satirique, et qui portent de reste une profonde vérité politique :

L'imbécile Ibrahim, sans craindre sa naissance,  
Traîne, exempt de péril, une éternelle enfance,  
Indigne également de vivre et de mourir,  
On l'abandonne aux mains qui daignent le nourrir.

Qu'est cet Acomat qui pense et parle avec tant de vigueur, et quelles raisons a-t-il d'épier de si près la fortune de son maître ? C'est un politique rompu depuis longtemps au pouvoir. Moi, dit-il.

...qui par un long usage  
Des maximes du trône ai fait l'apprentissage...

Le jeune Amurat a été jaloux du vieux ministre. Il a redouté la clairvoyante expérience, le prestige et les ressources dont Acomat va faire emploi dans *Bajazet*. Aventure si souvent répétée par l'histoire, un de ses premiers soins sera d'écarter ce serviteur trop puissant. Il n'ose pas le renverser d'un coup, comme le jeune Guillaume II en usa à l'égard du vieux Bismarck. Il préfère ruser et prendre un circuit, que le vieux renard a tôt fait de repérer :

Je sais bien qu'Amurat a juré ma ruine ;  
Je sais à son retour l'accueil qu'il me destine.  
Tu vois, pour m'arracher du cœur de ses soldats,  
Qu'il va chercher sans moi les sièges, les combats :  
Il commande l'armée ; et moi, dans une ville,  
Il me laisse exercer un pouvoir inutile.  
Quel emploi, quel séjour, Osmin, pour un Vizir !  
Mais j'ai plus dignement employé ce loisir :  
J'ai su lui préparer des craintes et des veilles,  
Et le bruit en ira bientôt à ses oreilles.

Osmin s'effraie d'un tel dessein ; mais Acomat est homme de résolution prompte. On le menaçait par une mine, il a dressé la contre-mine. Il avait sous la main un moyen hasardeux, extrême ; il n'avait pas le choix et d'ailleurs il est de ceux qui n'hésitent guère ; il a tendu le filet. Par un caprice de tendresse amoureuse accordé à une intention politique, Amurat avait en partant délégué à Roxane un pouvoir sans limites :

Il partit, et voulut que fidèle à sa haine.  
Et des jours de son frère arbitre souveraine,



Roxane, au moindre bruit, et sans autres raisons,  
Le fit sacrifier à ses moindres soupçons.

Pourquoi ? Parce qu'il hait son frère.

Tu sais de nos sultans les rigueurs ordinaires :  
Le frère rarement laisse jouir ses frères  
De l'honneur dangereux d'être sortis d'un sang  
Qui les a de trop près approchés de son rang.

Le calcul d'Amurat est clair : détacher l'armée du général victorieux en la conduisant à de nouvelles victoires ; puis, sitôt qu'il aura un fils qui assure la succession au trône, sacrifier le frère qui pourrait être un rival. Son plan pêchait par un point ; il avait compté sans l'audace d'Acomat, et c'est ce frère qui va devenir un instrument aux mains du ministre menacé.

Roxane et Bajazet ne devaient pas se voir ; Acomat y pourvoit ; il fait courir le faux bruit de la mort du sultan, nouvelle qui renverse bout pour bout la situation ; c'est la sultane toute puissante qui n'est plus rien et qui tremble pour sa vie, c'est le frère proscrit qui hérite l'empire. Acomat commence par les réunir. Il fait « troubler », plaisant euphémisme, les gardes de Bajazet :

Et les dons achevant d'ébranler leur devoir,  
Leurs captifs dans ce trouble osèrent s'entrevoir.

. . . .

Bajazet est aimable. Il vit que son salut  
Dépendait de lui plaire, et bientôt il lui plut.

Il fallait y penser. Le calcul va loin et l'ambitieux a tout mesuré : si son plan réussit, on lui donnera en récompense une princesse du sang, la jeune Atalide. Cette nouvelle surprend Osmin, interloqué qu'on puisse être amoureux à cet âge et au milieu de ces complications :

Voudrais-tu qu'à mon âge  
Je fisse de l'amour le vil apprentissage ?  
Qu'un cœur qu'ont endurci la fatigue et les ans  
Suivît d'un vain plaisir les conseils imprudents ?  
C'est par d'autres attraits qu'elle plaît à ma vue :  
J'aime en elle le sang dont elle est descendue.  
Par elle, Bajazet, en m'approchant de lui,  
Me va contre lui-même assurer un appui.  
Un Vizir aux sultans fait toujours quelque ombrage.  
A peine ils l'ont choisi qu'ils craignent leur ouvrage.  
Sa dépouille est un bien qu'ils veulent recueillir  
Et jamais leurs chagrins ne nous laissent vieillir.  
Bajazet aujourd'hui m'honore et me caresse ;  
Ses périls tous les jours réveillent sa tendresse.  
Ce même Bajazet, sur le trône affermi,  
Méconnaîtra peut-être un inutile ami.  
Et moi, si mon devoir, si ma foi ne l'arrête,  
S'il ose quelque jour me demander ma tête...  
Je ne m'explique point, Osmin. Mais je prétends  
Que du moins il faudra la demander longtemps.  
Je sais rendre aux Sultans de fidèles services ;  
Mais je laisse au vulgaire adorer leurs caprices,  
Et ne me pique point du scrupule insensé  
De bénir mon trépas quand ils l'ont prononcé.

Il ne se pique d'aucun scrupule, et il n'en est pas à un mensonge près. Quand Roxane paraît, il poursuit

avec elle l'opération que l'argot de la guerre appelait le bourrage de crâne :

La vérité s'accorde avec la renommée,  
Madame. Osmin a vu le sultan et l'armée.  
Le superbe Amurat est toujours inquiet ;  
Et toujours tous les cœurs penchant vers Bajazet.  
D'une commune voix ils l'appellent au trône.

Cen'est pas vrai, mais c'est toujours bon à dire. Au reste, ce n'est pas Roxane qui a besoin d'être stimulée, et ce n'est pas d'elle que va venir la résistance. Avant que la première scène soit finie, la tragédie politique est nouée. La tragédie amoureuse n'a plus qu'à venir se brancher.

La résistance vient de Bajazet, qui ne veut pas épouser Roxane sous prétexte qu'il aime Atalide. Voici enfin un héros impolitique. C'est, depuis les fous d'*Andromaque*, le premier qui fasse passer sa passion avant les intérêts politiques. On l'oublie toujours quand on parle de Racine. Ce sont les femmes, chez lui, qui sont damnées, les hommes ne s'abandonnent pas. Mais il y a Bajazet ? Bajazet n'est pas un homme, c'est un Turc.

C'est Racine qui le dit, on l'a vu dans la préface. *On verra en plusieurs endroits à quel excès ils portent les passions.* Autrement dit, ce Turc est un sauvage, chez qui la tête est incapable de commander au cœur. Ce n'est pas un Romain qui agirait ainsi. On a tôt fait de dire que les héros de Racine sont emportés par la fatalité : les femmes, oui, mais non pas les hommes. Néron, Titus, Mithridate, Agamemnon, ne sacrifient

ni les uns ni les autres leur politique ni ne compromettent leur empire. Titus suit une fatalité intelligente : la fatalité inintelligente consisterait à sacrifier l'empire à Bérénice. Bajazet, il est vrai, aime Atalide ; mais il sacrifie et sa vie et l'empire : Bajazet n'est qu'un Turc.

Il raisonne pourtant sur la politique avec d'autant plus de sens qu'il n'en parle jamais qu'avec Roxane, c'est-à-dire qu'il est toujours de sang-froid en face de quelqu'un qui ne l'est guère. Elle lui offre le salut et le trône à la seule condition qu'il l'épousera. Bajazet, qui n'en a aucune envie, discute ce marché au point de vue historique et au point de vue politique. Un sultan n'épouse pas une favorite. C'est un usage qui remontait à Bajazet I<sup>er</sup> qui, vaincu par Tamerlan à Ancyre en 1403, avait vu son épouse si indignement traitée qu'il avait demandé à ses successeurs de ne plus jamais prendre de femme légitime afin de ne pas la voir exposée à un tel outrage : politique qui n'est pas sans analogie avec celle de Gribouille, et qu'un prédécesseur de Racine, Desmares, expose ainsi en sa tragédie de *Roxelane* :

Ce prince malheureux, que la scythique rage  
Força de terminer ses jours en une cage,  
Apprenant qu'on avait indignement traité  
Du sang paléologue une illustre beauté,  
Compagne de son lit comme de son empire,  
Ressentit de ses maux le dernier et le pire ;  
Et pour ressouvenir de son ressentiment,  
Aux rois ses successeurs laissa pour testament

D'ôter de leur Etat la qualité de reine,  
Pour ne jamais souffrir une pareille peine.

La Roxane de Bajazet rapporte le même fait, mais sur un autre ton :

De l'honneur ottoman ses successeurs jaloux  
Ont daigné rarement prendre le nom d'époux.

L'un d'eux l'a fait, cependant : Soliman, qui épousa Roxelane. Pardon, objecte Bajazet, Soliman était sur le trône, au faite d'une puissance incontestée, et moi, j'ai d'abord à y monter ; faites m'y monter, je vous épouserai ensuite. Pardon, dit à son tour Roxane ; c'est à prendre ou à laisser : la bague au doigt ou le lacet. Le mariage, sinon :

Rentre dans le néant dont je t'ai fait sortir.

Bajazet perd la tête et dit des sottises :

O ciel ! que ne puis-je parler ?

Roxane bondit :

Vous avez des secrets que je ne puis apprendre !

Elle le fait arrêter et elle appelle Acomat :

Vous pouvez retourner, je n'ai rien à vous dire.

Ceci ne fait pas l'affaire du chef conspirateur. Etes-vous, demande-t-il, devenus tous fous ?

Quelle fureur saisit votre esprit et le sien ?

BAJAZET

Elle veut, Acomat, que je l'épouse.

ACOMAT

Hé bien ?

Point faible de cet homme si subtil : ambitieux, il ne prête à autrui que ses propres sentiments. Une passion le domine, elle l'aveugle comme toutes les passions. Il ne lui vient pas à l'idée que Bajazet puisse refuser d'épouser Roxane. Son intérêt est que Roxane et Bajazet s'aiment, il croit qu'ils s'aiment en dépit de ce qu'il voit, parce que c'est son intérêt. Il est plus fort en politique qu'en amour.

Mais vous aimez Roxanne !

crie-t-il. Bajazet fait le geste d'Hippocrate repoussant les présents d'Artaxercès. Acomat laisse échapper le cri du cœur de l'égoïste : « C'est votre faute, et c'est trop bête ! »

Ah ! si nous périssons, n'en accusez que vous...

Il se reprend aussitôt et remonte le complot : « J'ai là sous la main un lot de janissaires, les prêtres et quelques chefs du parti conservateur, personnel indispensable pour une révolution ; laissez-vous conduire, ils feront la besogne eux-mêmes, ils ne demandent que votre présence ; » on croirait entendre les chefs bou-

langistes suppliant le brave général de se laisser conduire à l'Élysée le soir de l'élection du 27 janvier.

Bajazet refuse, il préfère combattre bravement, dans le sérail. « C'est malin, dit Acomat : Roxane sera à la main pour embusquer un muet avec un lacet ou un sabre au coin d'un couloir. Promettez : qu'est-ce que cela peut bien vous faire ? »

« Moi ! » s'écrie cet Ottoman stupide. « Bien sûr, vous. Que d'affaires pour une promesse ! »

Ne rougissez point. Le sang des Ottomans  
Ne doit point en esclave obéir aux serments.  
Consultez ces héros que le droit de la guerre  
Mena victorieux jusqu'au bout de la terre :  
Libres dans leur victoire et maîtres de leur foi,  
L'intérêt de l'État fut leur unique loi ;  
Et d'un trône si sain la moitié n'est fondée  
Que sur la foi promise et rarement gardée.  
Je m'emporte, Seigneur.

Évidemment, il s'emporte. Mais quel portrait !

Au troisième acte, Bajazet a fait un effort, Roxane et lui semblent enfin d'accord : Acomat s'épanouit. Il en devient bavard ; il va lui falloir une scène entière pour exprimer sa satisfaction : *et maintenant, buvons, car l'affaire était chaude.*

#### ACOMAT

Enfin nos amants sont d'accord,

Surpris, je l'avouerai, de leur fureur commune,  
Querellant les amants, l'amour et la fortune,



J'étais de ce palais sorti désespéré.  
Déjà, sur un vaisseau dans le port préparé  
Chargeant de mon débris les reliques plus chères,  
Je méditais ma fuite aux terres étrangères.  
Dans ce triste dessein au Palais rappelé.  
Plein de joie et d'espoir, j'ai couru, j'ai volé.

Grâces à Allah. Le pauvre renard poursuit un long discours qui se trompe d'adresse, car cette peinture de Roxane roucoulant auprès de Bajazet qui la regarde avec des yeux blancs broie inutilement le cœur de la triste Atalide ; il termine par un de ces cris de suffisance emphatique que Racine prête à ses personnages quand ils sont abusés :

Je vais le couronner, madame, et j'en réponds.

Ses affaires vont de travers, il n'y voit rien et quand il va revenir tout à l'heure la figure enfarinée, ce sera pour recevoir à bout portant le cri de Roxane :

Bajazet est un traître, et n'a que trop vécu.

C'est au pied du mur qu'on corinaît le maçon, et en face des difficultés qu'on voit les hommes. Cet accident remet Acomat en face du réel. Il se garde de contredire une femme en furie ; il joue l'indignation, il crie plus fort qu'elle et il réclame l'honneur de châtier l'insolent de sa main :

Oui, puisque jusque-là l'ingrat m'ose outrager,  
Moi-même, s'il le faut, je m'offre à vous venger,

Madame. Laissez-moi nous laver l'un et l'autre  
Du crime que sa vie a jeté sur la nôtre.  
Montrez-moi le chemin, j'y cours.

Il sait que Roxane se réserve le plaisir bien turc de confondre l'ingrat et qu'elle le retiendra, comme la légende veut qu'on retienne les pourfendeurs dans les cafés de Marseille. Car il faut remarquer une fois de plus combien la haute tragédie est voisine du comique, et comme les mêmes événements paraissent terribles ou grotesque selon que l'homme y engage son cœur et sa chair ou le simple jeu de son esprit. Georges Feydeau a eu le mérite de mettre le premier dans la circulation cette vérité qu'il suffit de ne pas prendre au sérieux un sujet de tragédie pour le métamorphoser en sujet de vaudeville. Le burlesque tel que le pratiquent Scarron et Offenbach est un genre très bas et très vil qui tire le rire en prêtant aux héros tragiques des propos ou des actes ridicules. Ce n'est pas l'homme que Feydeau dépouille de sa dignité, c'est le sujet, et le rire ainsi obtenu garde la noblesse d'une revanche de l'esprit sur le destin.

M. Silvain, qui tient à l'ordinaire le rôle d'Acomat à la Comédie-Française, n'a pas tort de jouer le début de la scène suivante avec un sourire d'ironie, et s'il cligne de l'œil avec un air finaud de maquignon satisfait, il ne fait que pousser trop loin une juste nuance. Il est très vrai que certaines situations tragiques sont à une main du comique, de même qu'il eût suffi de peu pour que le Dandin des *Plaideurs* devînt tragique ;

au lieu du procès d'un chien, il eût suffi de lui donner à juger une cause d'où dépendissent l'honneur et la vie d'êtres humains. Mais il ne convient pas plus de souligner le comique dans la tragédie que de jouer *l'Avare*, *le Misanthrope* ou *Tartufe* en héros de drame romantique, et ces nuances relèvent du jugement et du goût. La division des genres reposait non seulement sur un goût assuré et un désir d'idées claires, mais encore sur une vue aristocratique et un sentiment extrêmement ferme de la hiérarchie politique.

Les naturalistes de 1660 savaient aussi bien que nous combien le rire et les larmes sont voisins et mêlés dans la vie. Mais ils ne riaient jamais des passions des puissants parce que les conséquences en sont graves. L'avarice d'Harpagon, la sincérité d'Alceste ou l'hypocrisie de Tartufe peuvent amener des drames, mais il faudra un concours de circonstances et ce sera un effet extrême. Dans la normale, ils prêteront à rire, tandis que le moindre désordre chez un chef aura des conséquences sanglantes. La distinction des genres est fondée sur l'intelligence et la juste mesure des effets et des causes.

Une simple bourgeoise qui tente de se faire aimer d'un beau garçon et n'y réussit pas sera comique par nature, et pour la rendre dramatique il faudra la montrer capable d'un crime, c'est-à-dire exceptionnelle. Une femme qui reconnaît qu'elle est trompée aura envie de tuer. Mais avant de passer à l'acte, il lui faudra rompre mille obstacles, soutenir longtemps sa volonté, tandis qu'il suffit d'un mot à Roxane, et c'est pourquoi

sa jalousie ne prête pas à rire. Ce n'est pas en vain qu'elle se promettra les voluptés amères de la vengeance, ni que la tigresse aura passé sa langue sur ses lèvres :

Je perdrais ma vengeance en la rendant si prompte.

Le sort de l'empire est suspendu, et les conspirateurs attendent : *Allez*, dit-elle à Acomat,

Disperser promptement vos amis assemblés.

Elle sort et déjà Osmin se prépare à partir pour exécuter l'ordre quand Acomat le retient :

ACOMAT

Demeure. Il n'est pas temps, cher Osmin, que je sorte.

OSMIN

Quoi? Jusque-là, Seigneur, votre amour vous transporte?  
N'avez-vous pas poussé la vengeance assez loin?  
Voulez-vous de sa mort être encor le témoin?

ACOMAT

Que veux-tu dire? Es-tu toi-même si crédule  
Que de me soupçonner d'un couroux ridicule?  
Moi, jaloux? Plût au ciel qu'en me manquant de foi,  
L'imprudent Bajazet n'eût offensé que moi !

OSMIN

Et pourquoi donc, Seigneur, au lieu de le défendre...

ACOMAT

Et la Sultane est-elle en état de m'entendre ?  
Ne voyais-tu pas bien quand je l'allais trouver,  
Que j'allais avec lui me perdre, ou me sauver ?  
Ah ! de tant de conseils événement sinistre !  
Prince aveugle ! ou plutôt trop aveugle ministre !  
Il te sied bien d'avoir en de si jeunes mains,  
Chargé d'ans et d'honneurs, confié tes desseins,  
Et laissé d'un Vizir la fortune flottante  
Suivre de ces amants la conduite imprudente.

OSMIN

Hé ! laissez-les entre eux exercer leur courroux.  
Bajazet veut périr ; Seigneur, songez à vous.  
Qui peut de vos desseins révéler le mystère,  
Sinon quelques amis engagé à se taire ?  
Vous verrez par sa mort le Sultan adouci.

ACOMAT

Roxanne en sa faveur peut raisonner ainsi.  
Mais moi, qui vois plus loin, qui par un long usage,  
Des maximes du trône ai fait l'apprentissage,  
Qui d'emplois en emplois vieilli sous trois Sultans  
Ai vu de mes pareils les malheurs éclatants,  
Je sais, sans me flatter, que de sa seule audace  
Un homme tel que moi doit attendre sa grâce,  
Et qu'une mort sanglante est l'unique traité  
Qui reste entre l'esclave et le maître irrité.

OSMIN

Fuyez donc.

ACOMAT

J'approuvais tantôt cette pensée.  
Mon entreprise alors était moins avancée.  
Mais il m'est désormais trop dur de reculer.

Il n'est pas homme à lâcher prise. Au reste, rien n'est perdu :

Je connais peu l'amour ; mais j'ose te répondre  
Qu'il n'est pas condamné, puisqu'on le veut confondre ;  
Que nous avons du temps. Malgré son désespoir,  
Roxane l'aime encore, Osmin, et le va voir.

Osmin s'inquiète encore : tout ici, dit-il, obéit à Roxane.

OSMIN

Ce palais est tout plein...

ACOMAT

Oui, d'esclaves obscurs,  
Nourris loin de la guerre, à l'ombre de ses murs...

Et puis enfin, s'il faut mourir,

Mourrons : moi, cher Osmin, comme un Vizir ; et toi,  
Comme le favori d'un homme tel que moi.

Comme à l'ordinaire dans les tragédies de Racine, tout est retourné et tout reste en suspens. On saisit en cette scène l'homme d'action en pleine marche : aussi longtemps que son espoir le flattait, il était aveuglé sur un point : l'homme d'action a besoin de croire au succès, et tous les hommes croient volontiers ce qu'ils désirent. Sitôt que la cause d'erreur a été dissipée, Acomat a retrouvé sa clairvoyance. Même quand il est grand, l'être humain a besoin de tendre ses forces et

de sentir dans le bonheur le frein et dans le malheur l'aiguillon.

Au V<sup>e</sup> acte la catastrophe se précipite. Roxane a dit à Bajazet :

Pour la dernière fois, veux-tu vivre et régner?

Il est bien tard et Bajazet s'est laissé acculer à une alternative atroce : mourir ou voir mourir Atalide.

ROXANE

Ma rivale est ici : suis-moi sans différer ;  
Dans les mains des muets viens la voir expirer,  
Et libre d'un amour à ta gloire funeste,  
Viens m'engager ta foi : le temps fera le reste.  
Ta grâce est à ce prix si tu veux l'obtenir.

L'indignation n'est pas un état d'esprit politique, et Bajazet, impolitique jusqu'au bout, laisse éclater la sienne :

Je ne l'accepterais que pour vous en punir,  
Que pour faire éclater aux yeux de tout l'Empire  
L'horreur et le mépris que cette offre m'inspire.

Il n'a plus qu'à s'entendre dire par Roxane le fatal : *Sortez*. C'est fini. Amurat retrouvera au retour le trône de ses pères et l'Empire Ottoman ne changera pas de maître. Féroce et méfiant, il a flairé la trahison de Roxane et il a envoyé Orcan pour surveiller l'infidèle et pour la punir. Acomat, qui vient jouer la suprême



partie, apprend d'un coup la mort de ses deux instruments :

Ah ! destins ennemis, où me réduisez-vous ?

Quand tout paraît perdu, cette tête politique ne s'affole pas ; il ne songe pas un instant à abandonner ses partisans : je vais, dit-il,

Défendre jusqu'au bout les jours qu'ils m'ont commis.

Il calcule encore, il mesure d'un coup d'œil ce qui peut être sauvé ; il propose à Atalide de l'arracher à ce palais où Amurat va rentrer en vainqueur furieux. Décidez vite, lui dit-il ; pour moi,

Je cours où ma présence est encor nécessaire.

Trait qui couronne cette figure de politique l'homme qui prononce en un tel instant une telle parole est de la race des êtres nés pour commander.

Le sort de l'empire Ottoman s'est joué dans le silence du sérail, entre trois personnes présentes, Acomat, Roxane et Bajazet, et une absente, Amurat. Le peuple obéira et suivra ses maîtres comme les fidèles du Vizir le suivent à l'assaut du palais, en aveugles, à l'orientale. Pourtant, entre le peuple et le pouvoir suprême s'est interposée une caste militaire fortement organisée, dont l'appui a été indispensable même au souverain de fait.

Racine, qui avait une si haute idée du pouvoir des

rois, le montre ainsi toujours tempéré et dépendant en quelque manière d'un élément humain, et pour finir il le montrera dans ses tragédies sacrées soumis à l'action divine sans que cesse le jeu des lois politiques qui tendent les ressorts sur le plan naturel.

## CHAPITRE VIII

### MITHRIDATE

*Mithridate* passe communément pour la plus politique des tragédies de Racine, parce qu'elle est la seule qui contienne un discours à la Corneille.

Cependant, la politique n'y a ni plus de place, ni plus d'importance que dans *Bérénice* ou *Bajazet*. Elle est, comme toujours, indissolublement mêlée à l'action dramatique, c'est elle qui compose les fonds et qui touche les ressorts. L'exposé du grand dessein de *Mithridate* n'est qu'un beau morceau de politique oratoire utile à l'action, mais non pas indispensable. La fin seule de la scène est indispensable, la querelle entre le père et les deux frères, et le discours ne sert qu'à la précipiter.

Racine s'en excuse dans sa préface. Il rappelle que l'entreprise de *Mithridate* n'est pas de son invention et qu'il en a trouvé l'exposé dans Florus, Plutarque, Dion Cassus et Appien ; après quoi il ajoute : *Ainsi elle fut en partie cause de sa mort, qui est l'action de ma tragédie. J'ai encore lié ce dessein de plus près à mon sujet. Je m'en suis servi pour faire connaître à Mithridate*

*les secrets sentiments de ses deux fils. On ne peut prendre trop de précaution pour ne rien mettre sur le théâtre qui ne soit très nécessaire. Et les plus belles scènes sont en danger d'ennuyer, du moment qu'on les peut séparer de l'action, et qu'elles l'interrompent au lieu de la conduire vers sa fin.*

Bajazet avait eu d'abord auprès du public un succès si éclatant que la malveillance avait été sur le coup désarçonnée. M<sup>me</sup> de Sévigné, entêtée cornélienne, en est le meilleur des témoins ; nul n'était plus sensible au vent que cette femme entre toutes aimable ; elle écrivit d'abord : *Racine a fait une comédie qui s'appelle Bajazet et qui enlève la paille.* Lorsque la pièce parut en librairie, la critique se reprit et M<sup>me</sup> de Sévigné se déjugea avec une mauvaise foi délicieuse : *Racine fait des comédies pour la Champmeslé ; ce n'est pas pour les siècles à venir.*

Pour la dernière fois, Racine rivalise avec Corneille. Dans sa préface (à partir de *Mithridate* ses pièces n'ont plus qu'une préface), il répète son invariable défense à une attaque invariable : *Tout le monde reconnaîtra que j'ai suivi l'histoire avec beaucoup de fidélité.* Tout le monde, au contraire, ne le reconnaissait pas. Comme on avait reproché à *Bajazet* de n'être pas turc, on reprocha à *Mithridate* de n'être pas pontique. On objecta que Xipharès et Monime étaient morts avant *Mithridate*, et que celui-ci avait été un barbare féroce qui n'avait en rien ressemblé à la grandiose figure campée par Racine. A vrai dire, ces critiques restèrent mesurées et *Mithridate* fut, de toutes

les tragédies de Racine, celle qui rencontra le moins d'opposition.

Peut-être parce que trois succès coup sur coup désarmaient l'adversaire. Pourtant, la guerre reprendra plus violente que jamais avec *Iphigénie*. Il semble donc qu'on puisse ajouter qu'on n'attaqua pas *Mithridate* parce qu'on n'eût pu tirer sur cette pièce sans atteindre Corneille. Car si elle n'est pas la plus politique des tragédies de Racine, elle est la plus cornélienne.

Elle a pour décor de fond l'impérialisme romain auquel s'oppose le « grand dessein » d'un de ses plus redoutables adversaires. C'est la dernière lutte entre les deux puissances : l'Asie deviendra-t-elle province romaine ? *Mithridate* montre la fin d'un indomptable ambitieux trahi par le destin.

A l'instant suprême, trois passions luttent en lui. La première est le sentiment paternel. Il l'étoufferait presque sans hésiter. Il éprouverait un peu de peine à sacrifier Xipharès, mais il serait emporté par sa fureur :

Sans distinguer entre eux qui je hais ou qui j'aime,  
Allons, et commençons par Xipharès lui-même.

S'il balance et délibère, ce n'est pas par amour pour ce fils fidèle, c'est que Xipharès sert sa passion capitale :

Mais quelle est ma fureur ? et qu'est-ce que je dis ?  
Tu vas sacrifier... qui ? malheureux ! Ton fils ?  
Un fils que Rome craint ? qui peut venger son père ?  
Pourquoi répandre un sang qui m'est si nécessaire ?

La seconde passion est l'amour de Monime. Celle-ci encore, Mithridate arriverait à la vaincre, sinon à l'arracher de son cœur. Pour les yeux d'une femme il n'effacerait pas quarante ans d'efforts. Où Titus n'a pas cédé, ce ne serait pas Mithridate qui céderait. Car chez Titus la passion amoureuse et l'intérêt politique étaient irréductibles, il fallait que l'un cédât à l'autre. Mais Titus n'opposait à la passion que l'intérêt politique et le devoir, purs et nus. Chez Mithridate, les deux passions ne s'opposent pas exactement, car on peut être sûr que la passion politique serait la plus forte.

Aussi bien, le drame n'est pas là. Il est dans les complications de famille qui assaillent Mithridate à l'instant où il a besoin de bander tous les ressorts pour une lutte à peu près désespérée.

On a remarqué que les amoureux sont chez Racine ce qu'ils sont dans la nature, gauches et empruntés. Ce sentiment, qui donne l'esprit aux filles, l'ôte aux garçons, et il ôte aux hommes la raison. Entre deux âges, Pyrrhus, Oreste deviennent fous. Les tout jeunes, Britannicus, Xipharès, Hippolyte, Achille même, deviennent tendres et sentimentaux, nettement inférieurs à leurs amantes en finesse et en relief. La passion aura un autre accent chez un vieillard comme Mithridate. Aussi violent qu'Achille, il n'est plus jeune comme lui, et il est plus subtil, plus retors, pour tout dire plus intelligent.

Depuis quarante ans (l'histoire dit trente aujourd'hui, au temps de Racine elle disait quarante), il

défendait contre les Romains l'entrée de l'Asie où ils avaient pénétré à la suite d'Annibal. Mithridate leur avait repris l'Asie-Mineure, puis avait porté ses armes en Grèce ; Rome avait dû envoyer contre lui Sylla, qui l'avait vaincu une première fois ; puis Lucullus, qui avait été excellent général avant de devenir spécialiste de la gourmandise ; puis Pompée, qui avec sa chance ordinaire était arrivé à point pour finir cette longue lutte. A la faveur d'une ruse il avait vaincu près de Dastire l'indomptable roi du Pont, qui n'avait échappé à travers le Caucase qu'en se faisant passer pour mort. Il reparut dans une ville de la Chersonèse Taurique, Phanagorie ou Panticapée ; Racine place la scène dans le port de Nymphée, situé sur le Bosphore Cimmérien entre Panticapée et Théodosia.

Au moment où commence l'action, il n'a pas encore reparu et tout le monde le croit mort. Xipharès dit à Arbate dès la première scène :

Ainsi ce roi, qui seul a durant quarante ans  
Lassé tout ce que Rome eut de chefs importants,  
Et qui dans l'Orient balançant la fortune,  
Vengeait de tous les rois la querelle commune,  
Meurt, et laisse après lui, pour venger son trépas,  
Deux fils infortunés qui ne s'accordent pas.

Racine a retouché l'histoire sur plusieurs points. Monime était morte depuis huit ans, Mithridate lui avait envoyé l'ordre fatal en même temps qu'à ses sœurs et à ses autres femmes afin qu'elles ne tombassent pas aux mains de Lucullus vainqueur, en 71.



La rivalité des deux frères, la préférence du père pour Xipharès sont inventées. D'après Appien, Mithridate fit périr trois fils, dont Xipharès lui-même. Un autre, Macharès, fut sacrifié après la victoire nocturne de Pompée, parce qu'il trahissait au profit des Romains. La trahison de Pharnace ne fut au contraire découverte qu'au dernier moment et il resta jusqu'au bout le préféré et l'héritier désigné. C'est Racine qui a pris sur lui de peindre un cadet fidèle en face d'un dauphin infidèle.

Nymphée, où ils se rencontrent, est territoire contesté. Pharnace occupe la ville, mais Xipharès la revendique. Il dit à Arbate, qui en est gouverneur :

C'est à toi de choisir quel parti tu dois prendre,  
Qui des deux te paraît plus digne de ta foi,  
L'esclave des Romains, ou le fils de ton roi.  
Fier de leur amitié, Pharnace croit peut-être  
Commander dans Nymphée, et me parler en maître.  
Mais ici mon pouvoir ne connaît pas le sien :  
Le Pont est son partage, et Colchos est le mien ;  
Et l'on sait que toujours la Colchide et ses princes  
Ont compté ce Bosphore au rang de leurs provinces

Arbate est fidèle, il n'hésite pas :

Mon choix est déjà fait, je ferai mon devoir.

Possession de Nymphée, amour de Monime, les deux frères ne manqueront pas d'occasions de faire éclater l'irréductible hostilité politique qui, sous quelque prétexte que ce soit, les jettera l'un contre l'autre.

Xipharès a hérité tous les sentiments de Mithridate : la haine des Romains et la cause de la liberté des rois. Trait important qui va souvent revenir. Dès la première scène, Xipharès a dit que Mithridate.

Vengeait de tous les rois la querelle commune.

Plus loin, il le nomme :

Ce roi, que l'Orient tout plein de ses exploits  
Peut nommer justement le dernier de ses rois...

Xipharès paraphrase ici un passage de Velleius Paterculus : *Ultimus omnium juris sui regum praeter Parthicos*. Il ajoute :

Si dans tout l'univers quelque roi libre encore,  
Parthe, Scythe ou Sarmate, aime sa liberté,  
Voilà nos alliés : marchons de ce côté.

Dans le discours où il développe sa politique, Mithridate expose sa volonté de fédérer tout ce qui s'oppose à la monarchie unificatrice de Rome. Ce trait a été mis en lumière par M. de Roux dans une étude sur *le Roi d'après Jean Racine* publiée par la *Revue critique* du 25 novembre 1920 :

*Les rois de Racine ont tous pour la monarchie universelle une haine de Capétien. Qu'ils combattent Alexandre ou Rome, leur phraséologie est celle qui a servi à nos princes contre l'Empire. Ariane crie à Taxile :*

Vengez nos libertés qui respirent encore.

*Monime supplie Mithridate :*

Vivez, Seigneur, vivez, pour le bonheur du monde,  
Et pour sa liberté qui sur vous seul se fonde.

*Elles parlent comme un ambassadeur de France animant dans une diète princes et électeurs à revendiquer les libertés germaniques ; le nom même ne sera pas absent de l'exposé du grand dessein de Mithridate :*

Daces, Pannoniens, la fière Germanie,  
Tous n'attendent qu'un chef contre la tyrannie.

*Le chef dans l'Europe moderne, dont la civilisation est faite des diversités et des indépendances nationales, a toujours été le roi de Paris. Racine n'y songeait sans doute pas quand il écrivait ces vers, mais justement les traditions les plus fortes sont celles qui ont passé jusqu'à l'inconscient.*

A l'inverse de ces irréductibles adversaires, Pharnace préfère le protectorat aux risques de l'indépendance, escomptant que Rome lui laissera une autorité diminuée, mais garantie. Il raisonne comme les partisans de l'alliance allemande avant 1914. Comme eux, il est cassant, brusque, autoritaire. Dès qu'il paraît, il parle en maître :

Maître de cet Etat que mon père me laisse,  
Madame, c'est à moi d'accomplir sa promesse.

Monime, l'esclave couronnée, lui rappelle qu'il est l'allié des Romains, et que les Romains ont assassiné

son père Philopoemen. « Je n'ai pas d'armée, dit-elle, je n'ai qu'un cœur. Je ne le donnerai pas à l'ami des meurtriers de mon père. »

Tout mauvais cas est niable. Pharnace répond :

Que parlez-vous de Rome et de son alliance ?  
Pourquoi tout ce discours et cette défiance ?  
Qui vous dit qu'avec eux je prétends m'allier ?

Monime objecte avec bon sens :

Mais vous-même, Seigneur, pouvez-vous le nier ?  
Comment m'offririez-vous l'entrée et la couronne  
D'un pays que partout leur armée environne,  
Si le traité secret qui vous lie aux Romains  
Ne vous en assurait l'empire et les chemins ?

L'ardent Xipharès se jette au travers de cette conversation dangereuse ; il rappelle à son frère que, pour un fils de Mithridate, le devoir est la guerre aux Romains. Sa générosité s'accorde avec sa politique, il oblige son rival à se découvrir. A ce moment, on annonce le retour de Mithridate.

Xipharès crie : *Mon père !* Pharnace murmure :

Les Romains que j'attends arriveront trop tard.

Il prend aussitôt son parti : il tente d'entraîner son frère à la révolte ouverte. C'est le seul recours, il connaît Mithridate :

Sa haine va toujours plus loin que son amour.  
Ne vous assurez point sur l'amour qu'il vous porte :  
Sa jalouse fureur n'en sera que plus forte.

Songez-y. Vous avez la faveur des soldats.  
Et j'aurai des secours que je n'explique pas.

Xipharès refuse. Au moins, dit Pharnace, ne me trahissez pas ; sinon, œil pour œil :

Vous savez mon secret, j'ai pénétré le vôtre.

Le premier mouvement de Mithridate à son arrivée est la colère. Il entre en reprochant à ses fils d'avoir quitté :

Vous le Pont, vous Colchos, confiés à vos soins.

Général et roi, il voit et relève d'abord ce double abandon de poste devant l'ennemi :

Mais vous avez pour juge un père qui vous aime.  
Vous avez cru des bruits que j'ai semés moi-même ;  
Je vous crois innocents, puisque vous le voulez,  
Et je rends grâce au ciel qui nous a rassemblés.  
Tout vaincu que je suis, et voisin du naufrage,  
Je médite un dessein digne de mon courage.  
Vous en serez tantôt instruits plus amplement.

Ce sera l'exposé politique du III<sup>e</sup> acte. Racine l'a mis au milieu de la tragédie, au commencement du III<sup>e</sup> acte, du vers 753 au vers 862 d'une pièce qui en compte 1698. Il ne laissait rien au hasard.

Mithridate résume rapidement la situation :

Je fuis ; ainsi le veut la fortune ennemie.  
Mais vous savez trop bien l'histoire de ma vie

Pour croire que longtemps soigneux de me cacher.  
J'attende en ces déserts qu'on me vienne chercher.  
La guerre a ses faveurs ainsi que ses disgrâces.

Plus d'une fois, les Romains m'ont déjà vu  
Renverser en un jour l'ouvrage d'une année.

D'autres temps, d'autres soins. L'Orient est épuisé,  
le nom de Pompée y sème l'effroi ; loin de l'y chercher,

C'est à Rome, mes fils que je prétends marcher.  
Ce dessein vous surprend ; et vous croyez peut-être  
Que le seul désespoir aujourd'hui le fait naître.  
J'excuse votre erreur ; et pour être approuvés,  
De semblables projets veulent être achevés.  
Ne vous figurez point que de cette contrée  
Par d'éternels remparts Rome soit séparée.  
Je sais tous les chemins par où je dois passer ;  
Et si la mort bientôt ne me vient traverser,  
Sans reculer plus loin l'effet de ma parole,  
Je vous rends dans trois mois au pied du Capitole.

Il expose avec précision son plan de campagne :  
deux jours pour mener la flotte aux bouches du Danube  
qui sont aux mains des Scythes ennemis de Rome.  
De là, remonter le fleuve, emportant au passage les  
nations éparses de Dacie, de Pannonie et de Germanie  
qui n'attendent qu'un fédérateur. L'Espagne, la  
Gaule, la Grèce frémiront, réveillées dans leurs chaînes.  
Le mouvement oratoire épouse l'ampleur du des-  
sein, s'enfle, s'épanouit :

Ce torrent, s'il m'entraîne, ira tout inonder...

Les guerres sociales qui venaient de déchirer l'Italie, guerre des Marse, guerre des Pirates, guerre des Gladiateurs, guerre de Sertorius, ces derniers soubresauts de la *liberté mourante* sont ramassés en traits de feu qui égalent le plus haut, le plus ferme, le plus pur Corneille :

C'est là qu'en arrivant, plus qu'en tout le chemin,  
Vous trouverez partout l'horreur du nom romain,  
Et la triste Italie, encor toute fumante  
Des feux qu'a rallumés sa liberté mourante.  
Non, Princes, ce n'est point au bout de l'univers  
Que Rome fait sentir tout le poids de ses fers ;  
Et de près inspirant les haines les plus fortes,  
Tes plus grands ennemis, Rome, sont à tes portes.  
Ah ! s'ils ont pu choisir pour leur libérateur  
Spartacus, un esclave, un vil gladiateur,  
S'ils suivent au combat des brigands qui les vengent,  
De quelle noble ardeur pensez-vous qu'ils se rangent  
Sous les drapeaux d'un roi longtemps victorieux,  
Qui voit jusqu'à Cyrus remonter ses aïeux ?  
Que dis-je ? En quel état croyez-vous la surprendre ?  
Vide de légions qui la puissent défendre,  
Tandis que tout s'occupe à me persécuter,  
Leurs femmes, leurs enfants pourront-ils m'arrêter ?  
Marchons ; et dans son sein rejetons cette guerre  
Que sa fureur envoie aux deux bouts de la terre.  
Attaquons dans leurs murs ces conquérants si fiers ;  
Qu'ils tremblent, à leur tour, pour leurs propres foyers.  
Annibal l'a prédit, croyons-en ce grand homme,  
Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome.  
Noyons-la dans son sang justement répandu.  
Brûlons ce Capitole où j'étais attendu.  
Détruisons ses honneurs, et faisons disparaître  
La honte de cent rois, et la mienne peut-être ;



Et la flamme à la main effaçons tous ces noms  
Que Rome y consacrait à d'éternels affronts.  
Voilà l'ambition dont mon âme est saisie.

Rome voudra rappeler Pompée, son meilleur chef,  
comme elle rappela Marius pour la guerre des Cimbres  
ou Scipion-Emilien pour la guerre de Numance ;  
mais le plan de Mithridate est complet :

Je veux que d'ennemis partout enveloppée,  
Rome rappelle en vain le secours de Pompée.

Une alliance avec les Parthes amorcera un soulèvement général des peuples d'Asie, que mèneront les fils du roi :

Faites voir à l'Asie un autre Mithridate.  
Que nos tyrans communs en pâussent d'effroi,  
Et que le bruit à Rome en vienne jusqu'à moi.

Ce discours n'est pas seulement la suprême attaque de Mithridate contre Rome, c'est la suprême attaque de Racine contre Corneille ; le jeune poète (il avait trente-trois ans) force son rival dans son dernier retranchement, le poursuit sur son propre terrain : les sentiments qu'on doit au père de la tragédie française, la justice même interdisent de dire qu'il le bat ; à coup sûr, il le balance ; Corneille n'avait pas fait plus beau.

Pharnace répond par une critique du projet. Elle est judicieuse, elle va toucher le point faible. C'est un

dessein désespéré à l'usage d'un chef de bannis, dit-il.  
Vous seul êtes de taille à le soutenir. Mais qui vous suivra :

Vous seul, Seigneur, vous seul, après quarante années,  
Pouvez encor lutter contre les destinées.  
Implacable ennemi de Rome et du repos,  
Comptez-vous vos soldats pour autant de héros ?  
Pensez-vous que ces cœurs, tremblants de leur défaite,  
Fatigués d'une longue et pénible retraite,  
Cherchent avidement sous un ciel étranger  
La mort, et le travail pire que le danger ?  
Vaincus plus d'une fois aux yeux de la patrie,  
Soutiendront-ils ailleurs un vainqueur en furie ?  
Sera-t-il moins terrible, et le vaincront-ils mieux  
Dans le sein de sa ville, à l'aspect de ses dieux ?

L'alliance du Parthe ? On sait par expérience combien elle est mouvante. Celle de Rome est plus sûre : trop heureux de désarmer des ennemis comme nous, c'est avec joie que Rome nous ouvrira les bras et offrira la paix.

Pharnace a raison, le fait est que les soldats refusèrent de suivre Mithridate et que leur abandon fut cause de sa perte ; mais la vérité est aussi qu'ils trahirent parce que Pharnace les y entraîna et leur promit l'alliance de Rome, la démobilisation et l'amnistie. Or, sans même considérer lequel a chance de voir plus loin, du cœur lâche qui s'abandonne ou du cœur noble qui n'a pas besoin de réussir pour persévérer, dans le cas présent Xipharès a raison de bondir ; Rome accordera une telle paix aux soldats pour les débaucher, elle

ne l'accordera jamais aux chefs, et les soldats eux-mêmes, à la fin du compte, en pâtiront :

## XIPHARES

Continuez, Seigneur : tout vaincu que vous êtes,  
La guerre, les périls sont vos seules retraites.  
Rome poursuit en vous un ennemi fatal,  
Plus conjuré contre elle et plus craint qu'Annibal.  
Tout couvert de son sang, quoi que vous puissiez faire,  
N'en attendez jamais qu'une paix sanguinaire.

Mithridate est trop averti et trop calculateur pour ne pas savoir que Xipharès voit juste : même si Pharnace n'était pas son rival auprès de Monime, il ne différerait pas un instant de le faire arrêter et garder à vue après un tel discours :

## MITHRIDATE

Oui, lui-même, Pharnace. Allez, et de ce pas  
Qu'enfermé dans la tour on ne le quitte pas.

Cet ordre précis sera mal exécuté : Mithridate manque gravement à la prudence en n'y veillant pas de plus près. Cependant, même au plus fort de sa passion pour Monime, il n'oublie pas un instant l'intérêt qui le presse : il embarque sur les vaisseaux tous les suspects. Par malheur, son amour orageux l'amène à commettre une faute terrible : quand il a arraché par une ruse barbare le secret de Monime, c'est de Xipharès qu'il se méfie, plutôt que de Pharnace.

## MITHRIDATE

Je sais combien ta renommée

Et tes fausses vertus ont séduit mon armée.

Perfide, je te veux porter des coups certains :

Il faut, pour te mieux perdre, écarter les mutins,

Et faisant à mes yeux partir les plus rebelles,

Ne garder près de moi que des troupes fidèles.

Au IV<sup>e</sup> acte, il quitte le Palais pour aller au port veiller lui-même à l'embarquement des soldats de Xipharès, c'est-à-dire d'une des parties sûres de l'armée : grave imprudence dont plusieurs personnages témoignent tour à tour ; Xipharès dit à Monime :

Il presse, il fait partir tous ceux dont mon malheur  
Pourrait à la révolte exciter la douleur.

Il surveille tout, Xipharès lui-même, et de près ;  
Phœdime en rend compte à la reine :

Ce seul dessein l'occupe ; et hâtant son voyage,  
Lui-même ordonne tout, présent sur le rivage,  
Ses vaisseaux en tous lieux se chargent de soldats  
Et partout Xipharès accompagne ses pas.

Quand il revient, il est enchanté :

... ils n'ont plus de support :  
Les plus séditionnaires sont déjà loin du bord.

Erreur fatale : pendant ce temps Pharnace, qu'on oublie dans sa tour, corrompt ses gardiens et soulève l'armée.

Une fois encore, Racine fait trancher le nœud par les personnages invisibles : Rome et l'armée. Déchiré entre ses deux passions, Mithridate est au comble de l'irrésolution :

Qui suis-je ? Est-ce Monime ? Et suis-je Mithridate ?

Le puissant ambitieux descend en lui-même et ne se reconnaît plus :

Tu vas sacrifier... qui ? malheureux ! Ton fils ?  
Un fils que Rome craint ? qui peut venger son père ?  
Pourquoi répandre un sang qui m'est si nécessaire ?  
Ah ! dans l'état funeste où ma chute m'a mis,  
Est-ce que mon malheur m'a laissé trop d'amis ?  
Songeons plutôt, songeons à gagner sa tendresse :  
J'ai besoin d'un vengeur, et non d'une maîtresse.

Effort désespéré de la raison politique contre l'amour :

Et vous, heureux Romains, quel triomphe pour vous,  
Si vous saviez ma honte, et qu'un avis fidèle  
De mes lâches combats vous portât la nouvelle !

Il conclut ce sévère examen de conscience par les vers qui traduisent un passage d'Appien et que Voltaire citait comme le modèle de l'harmonie dans la poésie française :

Quoi ? des plus chères mains craignant les trahisons,  
J'ai pris soin de m'armer contre tous les poisons ;  
J'ai su, par une longue et pénible industrie,  
Des plus mortels venins prévenir la furie.

Ah ! qu'il eût mieux valu, plus sage et plus heureux,  
Et repoussant les traits d'un amour dangereux,  
Ne pas laisser remplir d'ardeurs empoisonnées  
Un cœur déjà glacé par le froid des années !  
De ce trouble fatal par où dois-je sortir ?

Au moment où Titus hésitait entre la folie amoureuse et la raison d'Etat, Rome paraissait, parlait et tranchait. Au moment où le même combat agite l'âme de Mithridate, Racine fait agir le ressort deux fois coup sur coup :

ARBATE

Seigneur, tous vos soldats refusent de partir.  
Pharnace les retient, Pharnace leur révèle  
Qu'e vous cherchez à Rome une guerre nouvelle.

MITHRIDATE

Pharnace ?

ARBATE

Il a séduit ses gardes les premiers ;  
Et le seul nom de Rome étonne les plus fiers.  
De mille affreux périls ils se forment l'image.  
Les uns avec transport embrassent le rivage ;  
Les autres, qui partaient, s'élancent dans les flots,  
Ou présentent leurs dards aux yeux des matelots.  
Le désordre est partout ; et loin de nous entendre,  
Ils demandent la paix, et parlent de se rendre.  
Pharnace est à leur tête ; et flattant leurs souhaits,  
De la part des Romains il leur promet la paix.

Voilà l'élément politique que Racine n'oublie jamais :  
l'armée. Pas de pouvoir contre elle. Pas de pouvoir

assuré sans elle. Prétoriens et légionnaires dans *Britannicus* et dans *Bérénice*, janissaires dans *Bajazet*, volontaires de l'indépendance pontique dans *Mithridate*, mercenaires tyriens dans *Athalie*, il faut les avoir pour soi, on ne fait rien sans eux. Mithridate le savait, qui s'occupait si bien à surveiller l'embarquement des douteux. Mais Pharnace a séduit les plus fidèles, car il a touché en eux un des sentiments les plus forts au cœur de l'homme : il est rare que les soldats s'exposent aux dangers de gaieté de cœur. C'est Alexandre dans l'Inde, César et sa dixième légion, Napoléon au Kremlin. Encore étaient-ils vainqueurs, et Mithridate est vaincu : Pharnace n'a eu qu'à parler, le soviet a fonctionné instantanément, tandis que le chef traître et aveugle se berçait du fol espoir d'une paix blanche à la Brest-Litowsk ; au même moment les Romains prenaient leurs sûretés et entraient dans la place :

## ARCAS

Seigneur, tout est perdu. Les rebelles, Pharnace,  
Les Romains sont en foule autour de cette place.

Geoffroy rapporte qu'un acteur de son temps, Brizard, faisait bondir toute la salle par l'accent terrible avec lequel il se jetait sur son casque en s'écriant : *Les Romains !* En effet, c'est le cri d'un cœur qui nourrit une passion de quarante ans plus forte que tout. Mais il est poussé trop tard : la dernière bataille est fatale à Mithridate. Tandis que Xipharès combat pour lui sans qu'il le sache, il fait de Romains une dernière



hécatombe ; on l'entoure, on le presse, mais de loin ; personne ne se soucie d'approcher de trop près un pareil joueur à sa dernière heure ; en un temps où le chef devait être le meilleur des soldats, le trait est juste et il se retrouve à la fin de plus d'un héros : Léonidas, Cléomène, Antoine, Corée le Bellovaque. Mithridate est réduit à se percer de son épée pour ne pas tomber vivant aux mains des bourreaux de Persée et de Jugurtha.

On le rapporte mourant, escorté par Xipharès qui l'a délivré après avoir vaincu en son nom. Pharnace a pris la fuite. Le généreux Xipharès brûle de poursuivre le traître, et c'est Mithridate qui l'arrête :

Non, je vous le défends.

Tôt ou tard il faudra que Pharnace périsse.

Fiez-vous aux Romain du soin de son supplice.

Dans l'édition originale, le roi mourant développait cette pensée en huit vers, que Racine supprima afin de laisser au dernier alexandrin son énergie concise. Il a toujours été très admiré. Brière, l'auteur de l'édition dite du prince Impérial, dit qu'il *peint d'un trait la politique extérieure du peuple roi*. Dans ses *Réflexions Critiques*, l'abbé du Bos écrivait : *Un homme qui ne sait pas que Pharnace, qui s'était allié aux Romains contre son père Mithridate, fut dépouillé honteusement de ses Etats par Jules César quelques années après, n'est point frappé de la beauté des vers prophétiques que Racine fait proférer à Mithridate expirant*. Pharnace

fut vaincu à Zela, dans le Pont, par trois légions sous les ordres de César, qui écrivit au retour son fulgurant bulletin de victoire : *Veni, vidi, vici*.

Ainsi, l'on retrouve dans *Mithridate* trois éléments invariables dans les tragédies de Racine : le héros ne succombe pas à sa passion, et au dernier moment il est repris par la raison politique ; le fil est tranché par l'intervention d'un personnage invisible plus puissant que les héros et les rois ; la puissance souveraine de ceux-ci est limitée et commandée par la force militaire. Avant de retrouver les mêmes éléments soumis à la force divine dans les tragédies sacrées, on va les retrouver dans *Iphigénie* soumis à une force de la nature, le vent, et commandés de haut par une immuable loi politique.

## CHAPITRE IX

### IPHIGÉNIE

*Mithridate* marque la date la plus heureuse dans la carrière de Racine. A trente-tois ans, il était au sommet de la gloire. Il égalait les chefs-d'œuvre de son rival et il écrasait les œuvres contemporaines du poète vieilli : en même temps que *Mithridate*, on jouait *Pulchérie* : la partie était trop inégale.

Il accaparait l'hôtel de Bourgogne, Corneille était réduit aux comédiens du Marais. Les critiques même avaient presque cessé ; la guerre ne reprit qu'avec *Iphigénie*. Au premier rang des admirateurs, Louis XIV marquait une préférence pour *Mithridate* : C'est, écrit le précis Dangeau, *la comédie qui lui plaît le plus*. Rien ne vint troubler le triomphe, et ce succès sans ombre coïncida avec le jour où le public trouva dans une même pièce les qualités qu'il admirait chez Racine réunies à la limite du possible aux qualités qu'il avait admirées chez Corneille. Tous les goûts se trouvaient flattés à la fois, l'audace et l'habitude. Sans en tirer de conséquence excessive, on ne peut s'empêcher de noter la rencontre.

Racine estima sa victoire définitive. Il cessa de jouter avec Corneille, il attaqua la lutte directe avec les Anciens ; entre tous, avec son poète préféré, Euripide.

Sans être encore refroidi par l'âge, il avait jeté son premier feu. Sans être encore revenu à la foi, il s'en rapprochait par degrés. Monime avait déjà la douceur résignée de la vierge chrétienne ; Iphigénie accepte le sacrifice du cœur presque joyeux d'une martyre sans la foi, avant que Phèdre fasse voir une honnête femme sans la grâce. Enfin, *Iphigénie* est un jalon dans une autre voie importante.

Au début de sa carrière, Racine avait de la grandeur royale un haut sentiment encore voisin du paganisme :

La terre a moins de rois que le ciel n'a de dieux.

A mesure qu'il redevient chrétien, sans cesser de révéler la majesté royale, Racine la subordonne lentement au divin. Loin de cette vue nouvelle diminue les rois, elle les rehausse. De tout temps, Racine les avait montrés soumis aux contingences, celles de la passion et celles de la politique. Étéocle se retranchait derrière son peuple, Néron et Titus redoutaient de perdre l'empire, Acomat et Bajazet dépendaient des Janissaires d'Amurat et Mithridate de ses propres soldats. Dans ses dernières tragédies, Racine montrera les rois dans les mains de Dieu. Marqués de son signe, ils ne s'abaissent que devant lui ; ils paraissent par là même grandis à l'égard du monde. Ils sont les instruments de Dieu sur la terre, ses vases d'élection. Ce sera

ce que les criques modernes appellent, en français moderne, *une mentalité d'enfant de chœur*. Racine s'y était élevé par degrés après avoir parcouru le cycle des lois politiques.

Entre les deux vues, *Iphigénie* fait le passage. Agamemnon est dans la main des dieux. Son premier mot, sitôt qu'il a réveillé Arcas, est pour gémir du malheur des rois :

Heureux qui satisfait de son humble fortune,  
Libre du joug superbe où je suis attaché,  
Vit dans l'état obscur où les Dieux l'ont caché !

Il exprime dix fois ce sentiment :

Triste destin des rois ! Esclaves que nous sommes  
Et des rigueurs du sort et des discours des hommes,  
Nous nous voyons sans cesse assiégés de témoins ;  
Et les plus malheureux osent pleurer le moins !

En même temps qu'aux décrets d'en haut, Agamemnon est, plus que Néron, Titus, Bajazet ou Mithridate, soumis aux puissances d'en bas.

Il est souverain électif. Il ne tient son autorité que du choix de ses rivaux. Sans doute, il était désigné pour commander l'expédition de Troie : l'un des principaux intéressés, l'un des premiers par la puissance, il avait amené le contingent le plus nombreux, les cents vaisseaux de Corinthe et de Mycènes. Ces chiffres du catalogue homérique ont leur intérêt : Nestor commandait quatre-vingt-dix vaisseaux, Idoménée et Diomède quatre vingts, Achille cinquante,

Ajax et Ulysse douze seulement. Vingt-neuf confédérés alignaient dans le port d'Aulis onze cent quatre-vingt-six vaisseaux montés par cent vingt mille hommes.

Vingt-neuf chefs, maîtres absolus de leur contingent, ont délégué à l'un d'entre eux le commandement suprême. L'autorité consentie dans ces conditions pêche par la base : tout *Iphigénie* le démontre.

Agamemnon est le premier chef élu qui paraisse dans l'œuvre de Racine. Il est le premier qui soit, par position et par caractère, inférieur à son devoir d'Etat. *Iphigénie* est une tragédie où l'on voit le régime électif donner ses conséquences normales.

L'assemblée des chefs grecs a commencé par désigner un homme faible par le caractère et par l'intelligence. Quand un collègue électoral prend pour chef un homme énergique, c'est que les électeurs se sont trompés ; ils n'ont jamais envie de se donner un maître capable d'imposer sa volonté et de transformer sa précaire autorité en dictature. Les électeurs grecs ont désigné Agamemnon parce qu'il n'a pas l'étoffe d'un chef. Ils ont voté pour lui parce que ni son caractère ni ses talents ne le désignaient comme inquiétant. Il n'avait ni la supériorité militaire d'Achille, ni la supériorité intellectuelle d'Ulysse. En déposant son bulletin dans le casque, le roi d'Ithaque a pensé : « Je vote pour le plus bête. »

L'oracle de Calchas, certes, l'a mis en tragique posture. Pas une fois, il ne paraît capable de surmonter le destin, ni par les dons du caractère, ni par ceux de l'intelligence.

C'est un vaniteux, violent, indécis et velléitaire. Il ne parlera en chef qu'une seule fois, dans une seule circonstance, lorsqu'Achille aura maladroitement chatouillé son orgueil. Le reste du temps, il ne saura que gémir, changer d'avis et ne rien décider. D'un bout à l'autre, il parle et agit comme un faible et presque comme un sot.

Du début à la fin, il larmoie sur le destin des rois. A la première scène, il a dit :

Heureux qui satisfait de son humble fortune...

A la dernière scène où il joue un rôle comme toujours effacé et subordonné, il détourne les yeux et se voile le visage. Que n'abandonne-t-il ce pouvoir conditionnel, précaire et dangereux ? C'est qu'il y tient.

Moi-même (je l'avoue avec quelque pudeur),  
Charmé de mon pouvoir, et plein de ma grandeur,  
Ces noms de roi des rois et de chef de la Grèce  
Chatouillaient de mon cœur l'orgueilleuse faiblesse.

Ce sentiment n'étouffe pas en lui l'amour paternel, mais il est très fort. L'orgueil avec ses compléments naturels, la violence et la faiblesse, sont les traits dominants de ce chef grec élu, charmé de son pouvoir et plein de sa grandeur, qui parle comme un député un lendemain d'élection.

Les critiques qui reprochaient à Racine de négliger la couleur locale et la vérité historique eussent pu sentir ces nuances : les héros romains sont chez Racine



des politiques ; Titus est sensible au bien public et Néron songe à la sûreté de l'État ; les héros grecs ne sont pas des politiques ; Alexandre s'abandonne à la galanterie. Pyrrhus et Oreste à leur folie, Agamemnon à la vanité.

Pourrait-il renoncer à l'empire ? Tout l'intérêt de la tragédie est là.

Les différences entre Titus et lui sont sensibles. Rome n'exige pas la vie de Bérénice, la Grèce exige la vie d'Iphigénie. De ce côté, Agamemnon est plus fortement pressé. A l'inverse, Titus ne risque de perdre que l'empire, et sa vie n'est pas menacée. Si Agamemnon abandonnait les Grecs après les avoir dérangés et excités, il se pourrait que sa vie fût en danger ; cette pensée n'eût pas fait balancer Titus ou Achille ; mais Clytemnestre et Iphigénie seraient exposées en même temps. Il fallait commencer par ne pas les amener au camp.

Les contraintes morales sont plus fortes chez Titus, Souverain légitime, il est pressé par le devoir que tracent les exemples de huit siècles :

... toujours la patrie et la gloire,  
Ont parmi les Romains remporté la victoire.

Souverain élu, Agamemnon pourrait quitter à place. Paul Emile n'était pas né pour être consul. Le seul argument qui pèse est la raison d'État.

Elle est beaucoup moins forte chez cette chue de peuples fédérés qu'au sommet d'un état comme l'empire romain. Cependant, il fallait que le sentiment

fédérateur fût très fort pour ployer à un minimum de hiérarchie et de discipline ce peuple anarchique disputeur dans les moelles. Pour que les Grecs fissent relâche à leur perpétuelle guerre civile, c'est que l'expédition de Troie répondait à une nécessité visible et pressante. C'est la vraie raison qui rend tragique le déchirement d'Agamemnon.

Ainsi l'assemblée des chefs grecs a mis un homme à un poste où il est broyé par la raison d'État et elle l'a choisi de caractère insuffisant pour qu'il sût trancher le nœud gordien. Où il eût fallu un héros, le vote n'a porté qu'un bon candidat.

Seconde partie du jeu électoral : ce sont les électeurs qui entraînent l'élu. Les subordonnés d'Agamemnon ne laissent pas passer une occasion de lui rappeler la loi du régime électif : « Je suis leur chef, il faut bien que je les suive. » Le calme Ulysse le dit avec calme :

Quand la Grèce, déjà vous donnant son suffrage,  
Vous reconnaît l'auteur de ce fameux ouvrage ;  
Que ses rois, qui pouvaient vous disputer ce rang,  
Sont prêts, pour vous servir, de verser tout leur sang...

Le bouillant Achille le dit avec colère :

Vous, que j'ai fait nommer et leur chef et le mien,  
Vous, que mon bras vengeait dans Lesbos enflammée  
Avant que vous eussiez assemblée votre armée.

« J'ai voté pour vous le premier et fait voter les autres : ne l'oubliez pas. » Achille tient le langage natuel à un électeur influent.

Si, par vanité, Agamemnon oubliait l'origine de son autorité, chefs politiques, chefs militaires et chefs religieux seraient là pour le lui remémorer.

Sitôt que l'oracle eut parlé, son premier mouvement, comme il était naturel, fut de renoncer à l'entreprise.

Je voulais sur le champ congédier l'armée.

Il eut d'abord à soutenir l'attaque du politique :

Ulysse en apparence approuvant mes discours.  
De ce premier torrent laissa passer le cours.  
Mais bientôt rappelant sa cruelle industrie,  
Il me représenta l'honneur et la patrie,  
Tout ce peuple, ces rois à mes ordres soumis,  
Et l'empire d'Asie à la Grèce promis :  
De quel front immolant tout l'Etat à ma fille,  
Roi sans gloire, j'irais vieillir dans ma famille !

Si la ruse du politique ne suffisait pas, le chef élu verrait se dresser contre lui l'élément que Racine n'oublie jamais : l'armée. Agamemnon et les siens ne seraient plus en sûreté dans le camp ; Ulysse l'en avertit :

Gardez-vous de réduire un peuple furieux,  
Seigneur, à prononcer entre vous et les Dieux.

Lui-même le dit à Clytemnestre :

Vous voyez en quels lieux vous l'avez amenée :  
Tout y ressent la guerre, et non point l'hyménée,  
Le tumulte d'un camp, soldats et matelots,  
Un autel hérissé de dards, de javelots...

Il le lui répète quinze vers plus bas :

Vous n'êtes point ici dans le palais d'Atrée,  
Vous êtes dans un camp...

M. Le Bidois, qui trouvait déjà que la porte n'avait pas d'importance dans *Britannicus*, prétend que dans *Iphigénie* le lieu de l'action n'est pas déterminé. Que ui faudrait-il?

Général élu, Agamemnon voit immédiatement se dresser contre lui les chefs militaires. Ils ne s'accordent entre eux que sur un point : forcer la main au généralissime. Achille veut l'empêcher de sacrifier sa fille, les autres veulent l'y obliger, tous du moins s'entendent pour imposer leur volonté à leur chef, et au dernier moment on les retrouvera tous en armes autour de l'autel de Calchas.

Troisième force en réserve, *l'ultima ratio* d'Ulysse, Calchas et le fanatisme religieux. Si par hasard les choses s'arrangeaient, les extrémistes cléricaux seraient toujours là pour ranimer le feu :

Pensez-vous que Calchas continue à se taire ;  
Que ses plaintes, qu'en vain vous voudrez apaiser,  
Laissent mentir les Dieux sans vous en accuser ?

C'est au pied de l'autel que tout le monde se trouvera rangé en bataille, chefs et soldats prêts à se jeter les uns sur les autres, résultat suprême de l'élection du chef :

On se menace, on court, l'air gémit, le fer brille.

. . .

Déjà de traits en l'air s'élevait un nuage ;  
Déjà coulait le sang, prémices du carnage.

Le chef élu, à ce moment, ne peut que se voiler la face et ne sait que s'abstenir avec énergie :

Le triste Agamemnon...  
Pour détourner ses yeux des meurtres qu'il présage,  
Ou pour cacher ses pleurs, s'est voilé le visage.

Tel est le pouvoir concédé par l'élection ; le chef sait à quoi s'en tenir ; au premier acte, il dit à Arcas :

Si ma fille une fois met le pied dans l'Aulide,  
Elle est morte. Calchas, qui l'attend en ces lieux,  
Fera taire nos pleurs, fera parler les Dieux ;  
Et la religion, contre nous irritée,  
Par les timides Grecs sera seule écoutée.  
Ceux même dont ma gloire aigrit l'ambition  
Réveilleront leur brigue et leur prétention,  
M'arracheront peut-être un pouvoir qui les blesse...

Au IV<sup>e</sup> acte, il répète à Clytemnestre et à Iphigénie :

Ne vous assurez point sur ma faible puissance.  
Quel frein pourrait d'un peuple arrêter la licence,  
Quand les Dieux, nous livrant à son zèle indiscret,  
L'affranchissent d'un joug qu'il portait à regret ?

Ce souverain sacrifie sa fille à la raison d'État : quelle différence entre la raison d'État conçue, sentie et imposée, chez Agamemnon dans le cœur d'un roi grec, chez Titus dans le cœur d'un empereur romain !

Pensée, langage, situation, contrainte, tout est changé. La fragilité de la politique grecque est tout entière évoquée dans *Iphigénie*.

Ces flottements du roi, ses mensonges, ses démentis, ses ruses, rien en sa conduite n'est digne d'un héros. Il a profité de l'absence de son subordonné Achille pour se couvrir de son nom : qu'Achille l'apprenne, quelle sera l'autorité du chef d'armée qui s'abaisse à un moyen pareil ? Il a menti à Clytemnestre en lui disant qu'Achille réclamait sa fiancée : que sa femme et sa fille l'apprennent, quelle sera son autorité de chef de famille ? Au moment où Clytemnestre touche à la porte du camp, il perd la tête, change d'avis et envoie un contre-ordre ; quand elle est au terme du voyage, il lui ordonne de rebrousser chemin. Il délègue un subalterne en lui recommandant de mentir, beau moyen pour inspirer la confiance et le respect à un aide de camp. Il s'y prend si mal que son envoyé s'égare en route et n'arrive pas. Ordre, contre-ordre, l'image du désordre.

Sitôt que paraissent ses lieutenants Achille et Ulysse, il tremble devant eux. Il tente de prendre le jeune et brillant Achille par la flatterie, puis il annonce qu'il démobilise l'armée, mais en termes si mous, avec des raisons si faibles qu'Achille lui-même, qui n'est pourtant pas une gloire de l'éloquence parlementaire, n'a aucune peine à lui répondre :

Non, non tous ces détours sont trop ingénieux.

Avec la hardiesse généreuse et la suffisance irréflé-

chie de la jeunesse, Achille ajoute : « heureusement que je suis là. »

Ce même amour, soigneux de votre renommée,  
Veut qu'ici mon exemple encourage l'armée,  
Et me défend surtout de vous abandonner  
Aux timides conseils qu'on ose vous donner.

Satisfait d'avoir remonté le moral à son chef, il s'en va. Ulysse ne s'en va pas. C'est la seule tête solide parmi ces grecs vaniteux. Avec une fermeté polie, il dit au généralissime :

« Est-ce que vous êtes fou ? Que voulez-vous qu'on dise d'un chef qui mobilise une armée pour la licencier à la première difficulté ? »

Le seul Agamemnon, refusant la victoire,  
N'ose d'un peu de sang acheter tant de gloire ?  
Et dès le premier pas se laissant effrayer,  
Ne commande les Grecs que pour les renvoyer ?

« Vous en raisonnez à votre aise, riposte Agamemnon : le peu de sang dont vous parlez n'est pas celui de votre fille. Je voudrais vous y voir si c'était le jeune Télémaque qui approchât de l'autel. Enfin, j'ai donné ma parole : si Iphigénie vient, je consens qu'on l'immole. » Mais il ment encore, il a donné l'ordre nécessaire pour qu'elle ne vienne pas ; avec Ulysse, le jeu est dangereux. Il termine en disant :

Vos conseil sur mon cœur n'ont eu que trop d'empire ;  
Et je rougis.....



Quel langage de la part d'un chef ! S'il eût fallu sacrifier Joséphine, ce n'est pas Bonaparte qui eût parlé de la sorte en arrivant à l'Armée d'Italie.

Le ciel est contre lui : Eurybate vient annoncer l'arrivée de Clytemnestre et d'Iphigénie. La défaite de ce roi des rois est lamentable :

Eurybate, il suffit. Vous pouvez nous laisser.  
Le reste me regarde, et je vais y penser.

Le trait est presque comique : les personnages de Racine prennent le ton pompeux lorsqu'ils ont à dissimuler le vide ou la fausseté de leur pensée.

Contraste avec la faible intelligence du chef élu, Ulysse va immédiatement saisir la corde sensible : la vanité.

Considérez l'honneur qui doit en rejaillir.  
Voyez tout l'Hellespont blanchissant sous nos rames  
Et la perfide Troie abandonnée aux flammes,  
Ses peuples dans vos fers, Priam à vos genoux,  
Hélène par vos mains rendue à son époux.  
Voyez de vos vaisseaux les poupes couronnées  
Dans cette même Aulide avec vous retournées,  
Et ce triomphe heureux qui s'en va devenir  
L'éternel entretien des siècles à venir.

Agamemnon n'y résiste pas :

Seigneur, de mes efforts je connais l'impuissance.  
Je cède.....

« Laissez-moi seulement, dit-il, mentir encore, me cacher et éviter les cris de Clytemnestre ». Ce général

plébiscité parle et agit comme le brave général Boulanger.

Au II<sup>e</sup> acte, devant sa fille, il ne saura que soupirer en regardant le ciel. Aucun personnage de Racine ne pousse autant d'interjection, d'*Hélas ! d'Ah ! ciel ! d'Ah ! ma fille* et de *Justes Dieux !* Certes, sa situation est cruelle. On ne lui reproche pas d'hésiter, on lui reproche le ton de son hésitation. Pas une fois, il n'a un de ces beaux cris qui révèlent la grande âme de Titus.

Trois personnages nouveaux entrent alors en scène, qui vont parler à l'hésitant au nom de l'humanité, contre la politique et la vanité conjuguées : Achille, Clytemnestre, Iphigénie.

Celle-ci est la plus redoutable parce qu'elle est attendrissante : Clytemnestre est fâcheuse comme une femme déchaînée, mais il n'y a pas là de quoi faire reculer un homme déterminé et entraîné à la vie de ménage. Agamemnon le dit fort bien, à l'instant où il vient d'essuyer l'orage :

A de moindres fureurs je n'ai pas dû m'attendre.  
Voilà, voilà les cris que je craignais d'entendre :  
Heureux si dans le trouble où flottent mes esprits,  
Je n'avais toutefois à craindre que ses cris !  
Hélas ! en m'imposant une loi si sévère,  
Grands Dieux, me deviez-vous laisser un cœur de père ?

On est à ce moment presque à la fin du IV<sup>e</sup> acte, et le chef responsable en est encore à ces hésitations. Seul, il ne saurait décider. C'est Achille qui, en le prenant à contre-sens, va le déterminer.

L'impétueux jeune homme a eu besoin d'un certain temps pour s'apercevoir qu'on se moquait de lui ; il n'a pas le coup d'œil d'Ulysse.

Suis-je, sans le savoir, la fable de l'armée ?

Quand il ne lui est plus possible de douter, il fait explosion. Ulysse, en pareil cas, eût feint de céder à l'orage ; Agamemnon l'a rappelé au 1<sup>er</sup> acte.

Ulysse en apparence approuvant mes discours,  
De ce premier torrent laissa passer le cours.

Achille n'est pas Ulysse. D'abord il est jeune. Puis, il est bouillant par définition. Ensuite, il est amoureux. Enfin, ce militaire n'est pas très intelligent. Supérieur pour entraîner une troupe de choc, exécutant admirable, il est tout action ; il se définit quand il dit à Iphigénie, à la fin du troisième acte :

Il faut des actions, et non pas des paroles.

Il décide plus vite qu'Agamemnon et ne mesure pas l'obstacle ; l'armée, la religion, la hiérarchie, rien ne l'arrête. Iphigénie vivra, dit-il, j'en fais mon affaire.

Les Dieux auront en vain ordonné son trépas.  
Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas.

Mais quand il se présente devant Agamemnon, il veut manier l'ironie et il s'y prend mal, d'un air suffisant et un peu lourdaud :

Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi,  
Seigneur, je l'ai jugé trop peu digne de foi.

.....

Qu'en dites-vous, Seigneur ? Que faut-il que j'en pense ?

Voilà Agamemnon réveillé : ce maladroit l'a piqué au point sensible. La violence et l'orgueil des Atrides sursautent aussitôt : pour la première fois, Agamemnon parle en roi :

Seigneur, je ne rends point compte de mes desseins.  
Ma fille ignore encor mes ordres souverains ;  
Et quand il sera temps qu'elle en soit informée ;  
Vous apprendrez son sort, j'en instruirai l'armée.

Violent contre violent, l'ironie a tôt fait de s'envoler  
Achille ne garde pas son sang-froid une seonde de plus,  
Agamemnon n'est pas en reste : à la première attaque  
il riposte de haut :

Mais vous, qui me parlez d'une voix menaçante,  
Oubliez-vous ici qui vous interrogez ?

ACHILLE

Oubliez-vous qui j'aime, et qui vous outragez ?

Qui t'a fait comte ? Qui t'a fait roi ? Agamemnon  
pare cette allusion dangereuse par un coup droit :

Plaignez-vous donc aux Dieux qui me l'ont demandée :  
Accusez et Calchas et le camp tout entier,  
Ulysse, Ménélas, et vous tout le premier.

ACHILLE

Moi !

AGAMEMNON

Vous, qui de l'Asie embrassant la conquête,  
Querellez tous les jours le ciel qui vous arrête ;  
Vous, qui vous offensant de mes justes terreurs.  
Avez dans tout le camp répandu vos fureurs.  
Mon cœur pour la sauver vous ouvrirait une voie ;  
Mais vous ne demandez, vous ne cherchez que Troie.  
Je vous fermais le champ où vous voulez courir.  
Vous le voulez, partez : sa mort va vous l'ouvrir.

Achille bondit à ces paroles : « Me parler de la sorte,  
à moi qui ai fait voter pour vous, qui ne vous dois rien  
et qui ne vous ai suivi que pour Iphigénie ! Vous ne  
supposez pas que c'est pour vous que je suis ici : c'est  
pour elle. »

.....vaisseaux, armes, soldats,  
Ma foi lui promet tout, et rien à Ménélas.  
Qu'il poursuive, s'il veut, son épouse enlevée ;  
Qu'il cherche une victoire à mon sang réservée.  
Je ne connais Priam, Hélène, ni Paris ;  
Je voulais votre fille, et ne pars qu'à ce prix.

Il n'est pas très fort diplomate, mais il sait ce qu'il  
veut. A vrai dire, il emploie le plus sûr moyen pour  
ne pas l'obtenir. « Vous pouvez partir, dit Agamemnon,  
je ne vous retiens pas. Retournez dans votre Thessa-  
lie ; j'aurai assez de soldats sans vous et nous nous  
passerons de vos services ; si vous commencez de la

sorte, quel prix finiriez-vous par les faire payer? Et qui commande ici, vous ou moi? »

De la Grèce déjà vous vous rendez l'arbitre :  
Ses rois, à vous ouïr, m'ont parlé d'un vain titre.  
Fier de votre valeur, tout, si je vous en crois,  
Doit marcher, doit fléchir, doit trembler sous vos lois.

L'orgueil blessé lui arrache enfin une parole de chef,  
la première et la seule :

Je veux moins de valeur, et plus d'obéissance.

« Je ne vous crains pas : allez-vous en » ;

Et je romps tous les nœuds qui m'attachent à vous.

« Vous, crie Achille en faisant claquer la porte, vous pouvez dire que vous avez de la chance d'être le père d'Iphigénie ! »

Agamemnon, resté seul, montre en un bref monologue le fond du cœur :

Et voilà ce qui rend sa perte inévitable.  
Ma fille toute seule était plus redoutable.  
Ton insolent amour, qui croit m'épouvanter,  
Vient de hâter le coup que tu veux arrêter.  
Ne délibérons plus. Bravons sa violence.  
Ma gloire intéressée emporte la balance.  
Achille menaçant détermine mon cœur :  
Ma pitié semblerait un effet de ma peur.  
Holà ! Gardes, à moi !

Colère et vanité, quelle distance entre ces mobiles  
et les fortes raisons qui déterminaient Titus, et la

noblesse, la virilité avec lesquelles il les acceptait. Semblable à Pyrrhus, Agamemnon n'est qu'un violent velléitaire, comme si la violence était la compagne naturelle de l'irrésolution : il change d'avis aussitôt ; à la scène suivante, tout est à refaire, il rend Iphigénie à sa mère, leur donne ses gardes sous les ordres de son chef d'état-major Arcas et leur commande de sortir du camp en diligence. En se cachant, surtout : qu'Ulysse et que Calchas n'en sachent rien ; encore une ruse et un mensonge de grec :

Cachez bien votre fille ; et que tout le camp croie  
Que je la retiens seule, et que je vous renvoie.

Avant tout, il faut prendre garde à Calchas :

Par de feintes raison je m'en vais l'abuser.

Il veut jouer au plus fin avec plus fort que lui.

On a vu sa triste conduite à la scène finale où il n'ose rien décider, incapable de prendre parti entre son ambition et sa tendresse ; il laisse un tumulte hellène à main armée s'organiser autour de lui sans rien faire que se voiler la face. C'est bonheur que les dieux se décident à le tirer de là, il n'en sortirait pas tout seul.

Les événements politiques d'*Iphigénie* ont coulé comme l'eau de la source de la donnée initiale. Une armée de confédérés, qui appartiennent à une race plus riche d'imagination que de sens politique, désigne son chef par l'élection. Plutôt qu'un Ulysse qui eût éludé les difficultés par la ruse, ou qu'un Achille qui



les eût tranchées par la violence, l'assemblée élit le candidat brillant, que tout semble désigner, et qui n'est qu'un vaniteux sans énergie. A la première complication, ceux qui l'ont élu le tirent dans tous les sens. Premier résultat, flottement du chef, indiscipline, renvoi du contingent d'Achille. Sans que celui-ci fasse figure de rebelle, par le seul jeu des forces en présence, il refuse de partir et il prend les armes. Au moment où les dieux interviennent, c'est l'anarchie :

Ce n'est plus un vain peuple en désordre assemblé ;  
C'est d'un zèle fatal tout le camp aveuglé.  
Plus de pitié. Calchas seul règne, seul commande :

.....

Le roi de son pouvoir se voit déposséder,  
Et lui-même au torrent nous contraint de céder.

Résultat final, démission du chef élu, au milieu d'une guerre civile d'où il ne sera possible de sortir que par une dictature cléricale, selon le rythme qui veut que l'élection conduite à l'anarchie, dont on meurt ou dont on sort par la dictature.

Le régime électif a déroulé toutes ses conséquences. Les hommes du XVII<sup>e</sup> siècle les voyaient aussi bien que nous.

## CHAPITRE X ,

### PHÈDRE

Dans aucun ouvrage de Racine la part de la politique n'est aussi restreinte que dans *Phèdre*. Elle ne paraît qu'aux arrière-plans de cette tragédie de la passion où, délaissant pour toujours la rivalité avec Corneille, Racine s'efforçait pour la seconde fois de balancer son cher Euripide.

Un passage de la calme préface a donné lieu à une curieuse critique. Racine explique qu'il a eu soin de rendre Phèdre moins coupable que dans la tragédie antique :

*J'ai cru que la calomnie avoit quelque chose de trop bas et de trop noir pour la mettre dans la bouche d'une princesse qui a d'ailleurs des sentiments si nobles et si vertueux. Cette bassesse m'a paru plus convenable à une nourrice, qui pouvoit avoir des inclinations plus serviles, et qui néanmoins n'entreprend cette fausse accusation que pour sauver la vie et l'honneur de sa maîtresse.*

Là-dessus, l'Allemand Schlegel de jeter feu et flamme : *Je ne m'arrête pas, dit-il, à cette manière de courtisan de rejeter les bassesses dont on peut avoir*

*besoin dans une tragédie sur les personnage d'un rang inférieur ; mais Racine avait-il donc oublié cette maxime triviale du droit et de la morale, que chacun est censé avoir fait lui-même ce qu'il a fait faire par un autre ?*

Racine avait pourtant pris assez soin de nuancer sa pensée ; il ne place pas la calomnie dans la bouche de Phèdre, parce qu'elle a d'ailleurs des sentiments nobles et vertueux. La nourrice pouvait avoir des inclinations serviles, et pourtant elle ne calomnie que pour sauver la vie et l'honneur de Phèdre. Après avoir cité la critique de Schlegel, le bon Paul Mesnard ajoute ce commentaire :

*On peut, en abusant peut-être des expressions de Racine, trouver, dans un siècle démocratique, qu'il parle ici des humbles conditions avec quelque dédain ; mais il est clair, en lisant tout ce passage, et surtout la pièce, qu'il a moins ménagé dans Phèdre son rang élevé que ces sentiments nobles et vertueux dont il a voulu laisser des marques touchantes dans cette âme égarée.*

La seconde partie de cette réponse est juste, la première ne l'est pas. Il faut *abuser* des expressions de Racine, en effet, pour lui chercher cette querelle d'Allemand : où Paul Mesnard a-t-il vu que l'auteur de *Phèdre*, chrétien qui à ce moment même revenait à Port-Royal, parlait avec dédain des humbles conditions ? Racine n'employait pas un mot pour un autre : il dit qu'*Enone pouvait avoir des inclinations plus serviles*. Il était naturel qu'elle eût des inclinations *plus serviles* que sa maîtresse, puisqu'elle était esclave, dans une société où l'esclavage existait. Si Paul Mesnard

était encore de ce monde, on lui demanderait s'il ne croit pas que l'esclavage antique dégradait l'âme humaine et y favorisait le germe des *inclinations serviles*. Qui soutiendrait le contraire, et qui pourrait prétendre que Racine a écrit autre chose? Il ne parle pas des domestiques ni des humbles conditions dans une société chrétienne, il parle des esclaves dans la société crétoise, quinze siècles avant l'ère chrétienne.

Sa préface montre, comme à l'ordinaire, le soin qu'il prenait de l'exactitude historique. Ici, l'histoire n'est que la fable, il a suivi la fable comme il avait médité et suivi Quinte Curse, Tacite, Appien ou les historiens des Turcs. *Je rapporte ces autorités, écrit-il, parce que je me suis très scrupuleusement attaché à suivre la fable. J'ai même suivi l'histoire de Thésée, telle qu'elle est dans Plutarque.*

La haine de Thésée pour Aricie et les Pallantides est, en effet, un trait important de l'histoire de Thésée.

C'est une conséquence de la lutte au cours de laquelle Thésée, roi d'Athènes, abattit ses rivaux, les rois des autres parties de l'Attique. Réforme importante qui prépara l'unité de la péninsule et qui est à la base de toute l'histoire politique d'Athènes ; c'était la grande œuvre politique de Thésée, le syncrisme, dont le souvenir était maintenu vivant dans le peuple par la fête annuelle des Synœkia.

A aucun prix, Thésée ne pouvait permettre que ses rivaux se relevassent. C'était de telle importance pour lui qu'en fait il fut chassé par une coalition des rois dépossédés. Une première fois, il avait eu à réprimer

un complot dressé par Pallas, ou Pallante, fils du souverain légitime d'Athènes, Pandion. Racine a suivi une version rapportée par Plutarque et Tzetzés, d'après laquelle Egée ou Thésée lui-même n'auraient été que fils adoptifs de Pandion. Ils n'auraient dû le trône qu'à leurs services, au détriment de la branche légitime. Telles sont les raisons politiques de la cruauté de Thésée à l'égard des Pallantides ; il supprime les héritiers mâles et interdit à l'héritière de relever la race :

J'ai perdu, dans la fleur de leur jeune saison,  
Six frères, quel espoir d'une illustre maison !  
Le fer moissonna tout ; et la terre humectée  
But à regret le sang des neveux d'Erechthée.  
Tu sais, depuis leur mort, quel sévère loi  
Défend à tous les Grecs de soupirer pour moi :  
On craint que de la sœur des flammes téméraires  
Ne raniment un jour la cendre de ses frères.

Une autre difficulté vient du fait que la mère d'Hippolyte était une Amazone, c'est-à-dire une étrangère : les grecs disaient une barbare. Dans Euripide, la nourrice traite Hippolyte de bâtard :

Αμαζόνα,  
Ἡ σοις τέκνοισι δεσπότην ἐγένεατο  
Νόθον, φρονεῦντα γνήσι'.

La répugnance marquée de tout temps par les attiques à l'égard des métèques tombait ici trop bien pour qu'elle ne fût pas exploitée par les dépossédés, tant Pallantides expulsés du trône que familles royales vic-

times du syncisme. On voit l'importance du problème politique qui se posait à la mort de Thésée : qui succéderait au fédérateur de l'Attique ? C'est-à-dire sa politique allait-elle être renversée, ou maintenue et consolidée ?

Trois solutions étaient possibles : transmission normale de la couronne au fils aîné, mais les mécontents arguent qu'Hippolyte est étranger ; régence de Phèdre au profit du cadet, mais les mécontents arguent que Thésée est usurpateur ; retour de la couronne à la dernière héritière de la branche directe, c'est-à-dire à Aricie, retour qui rétablit l'ordre légitime, mais fait tomber la couronne en quenouille et remet en cause l'unité toute fraîche, imposée les armes à la main et non encore assurée. Ce troisième parti, qui s'appuie en droit sur la légitimité, est révolutionnaire en fait. Trop de gens sont intéressés en Attique à ne pas assurer la couronne dans la ligne directe du pacificateur, on peut être sûr que la solution qui sera choisie sera celle qui ouvrira le plus de portes au désordre.

Le principal intéressé, Hippolyte, propose un partage :

Du choix d'un successeur Athènes incertaine  
Parle de vous, me nomme, et le fils de la Reine.

ARICIE

De moi, Seigneur ?

HIPPOLYTE

Je sais, sans vouloir me flatter,  
Qu'une superbe loi semble me rejeter.

La Grèce me reproche une mère étrangère ;  
Mais si pour concurrent je n'avois que mon frère,  
Madame, j'ai sur lui de véritables droits  
Que je saurois sauver du caprice des lois.  
Un frein plus légitime arrête mon audace :  
Je vous cède, ou plutôt je vous rends une place,  
Un sceptre que jadis vos aïeux ont reçu  
De ce fameux mortel que la terre a conçu.  
L'adoption le mit entre les mains d'Egée.  
Athènes, par mon père accrue et protégée,  
Reconnut avec joie un roi si généreux,  
Et laissa dans l'oubli vos frères malheureux.  
Athènes dans ses murs maintenant vous rappelle.  
Assez elle a gémi d'une longue querelle ;  
Assez dans ses sillons votre sang englouti  
A fait fumer le champ dont il était sorti.  
Trézène m'obéit. Les campagnes de Crète  
Offrent au fils de Phèdre une riche retraite.  
L'Attique est votre bien. Je pars, et vais pour vous  
Réunir tous les vœux partagés entre nous.

A première vue, il semblerait que cette générosité imprudente ruinât l'œuvre du fédérateur. Mais la générosité et l'amour ne s'accordent pas si mal avec la politique : qu'Aricie accepte d'épouser le fils de Thésée, les deux couronne de Trézène et d'Athènes se trouvent réunies, les droits des deux maisons confondus et l'opposition se voit casser son arme dans les mains.

Athènes et Trézène étaient assez proches pour rester réunies sans difficulté : les deux villes n'étaient séparées que par le golfe Saronique et Phèdre avait fait bâtir sur l'Acropole un temple d'où elle venait regarder



le séjour d'Hippolyte. Racine n'a pas négligé ce détail qu'il avait trouvé dans le prologue d'Euripide : *Avant d'arriver dans ce pays de Trézène, Phèdre sur le rocher même de Pallas, en un lieu d'où l'on aperçoit la terre où nous sommes, fit bâtir un temple à Vénus, monument de son amour pour un absent.*

Quant au fils de Phèdre, on l'enverra régner sur les campagnes de Crète. Cette possession lointaine est trop lourde pour la jeune royauté d'Athènes, qui n'en est encore qu'aux besognes de l'empirisme immédiat et qui n'est pas de taille à se lancer dans la mégalo-manie. L'œuvre de Thésée était l'unité attique, elle est encore discutée et la manœuvre d'Hippolyte la consolide. La sage Anne de Beaujeu disait : *Un village sur la frontière vaut mieux qu'une province au delà des monts.* La jeune ardeur d'Hippolyte fait penser à la générosité intelligente avec laquelle saint Louis, au prix de sacrifices apparents, assurait les dures conquêtes de son aïeul, et il n'est pas de plus sûr calcul politique que celui où la générosité s'allie à l'intérêt.

Mais avant qu'Hippolyte ait eu le temps de bouger, ses ennemis restés sur place se sont hâtés de déjouer son plan : on peut supposer qu'ils ont fait jouer toutes les cordes : affection du peuple pour Thésée, loyauté à l'égard de la légitimité de fait, crainte des bouleversements, horreur du sang étranger, c'est-à-dire sentiment royaliste, sentiment conservateur et sentiment xénophobe. En réalité, comme toujours ils ont donné le pouvoir au plus faible ; Aricie n'est qu'une femme, mais elle est nubile, elle peut demain donner un

maître à Athènes : si Hippolyte l'a calculé, ses adversaires l'ont vu comme lui. Tandis que le fils de Phèdre est mineur, on a du temps devant soi pour les profitables grabuges : pareille à la République dans la définition d'Anatole France, une régence est une absence de prince. Quand on serre de près chez Racine un fait politique, si peu important fût-il, pas une fois on ne le trouve en désaccord avec la vraisemblance.

Tous ces calculs sont rendus inutiles par le retour de Thésée. Il sera chassé un jour par une conspiration des dépossédés, ainsi que le rapporte Plutarque :

*Ménesthée, descendant d'Erechée, essaya de soulever les principaux citoyens contre l'homme qui leur avait ôté l'empire qu'ils exerçaient chacun dans leur bourg, et qui, les refermant dans une seule ville, les avait rendus ses sujets ou plutôt ses esclaves. Ménesthée excitait aussi les hommes du peuple en accusant auprès d'eux Thésée de ne leur avoir laissé qu'une liberté imaginaire qui, dans le fait, les avait privés de leur patrie, de leurs sacrifices et au lieu de plusieurs rois légitimes, bons et humains, leur avait donné pour maître un étranger et un inconnu.*

Quand Thésée revint dans Athènes, ses ennemis étaient prêts, il dût s'exiler à Scyros où il mourut et Ménesthée reçut la couronne. Mais le sujet de *Phèdre* n'est pas là. Au retour du voyage d'Epire, les fils ne sont pas encore noués et la rentrée du souverain légitime met fin aux intrigues que la succession eût ouvertes. La tragédie ne sera plus jusqu'à la fin qu'un conflit de passions à l'état pur dans une famille royale, sans effet direct sur la politique.

Cependant, une fois encore, Racine fera entendre la leçon politique que La Fontaine et lui auront répétée avec une si frappante persévérance : les fables de l'un, les tragédies de l'autre rappellent constamment aux puissants qu'ils n'ont pas de pires ennemis que les flatteurs. La Fontaine l'a dit cent fois avec une verdeur de parole, une liberté et une audace de pensée qui sont un des traits essentiels de ce Français à l'ancienne mode, tête claire et langue hardie. Dans *Phèdre* encore, Racine montre où la complaisance d'Œnone fait tomber la reine qu'elle a flattée et qui, au bord de l'abîme, lui jette une malédiction qu'il est curieux de comparer avec le passage équivalent d'Euripide ; chez le poète grec, le reproche de Phèdre à la nourrice est tout moral :

*O malheureuse ! fléau de tes amis ! où m'as-tu conduite ? Que Jupiter, auteur de ma race, t'écrase de sa foudre !... Puisses-tu périr et périssent comme toi tous ces amis zélés qui par de honteux conseils veulent vous servir malgré vous... Va-t-en, et ne songe plus qu'à toi-même : je saurai bien régler ma propre destinée.*

Chez Racine, l'imprécation de la reine prend aussitôt un sens politique :

Je ne t'écoute plus. Va-t-en, monstre exécration :  
Va, laisse-moi le soin de mon sort déplorable.  
Puisse le juste ciel dignement te payer !  
Et puisse ton supplice à jamais effrayer  
Tous ceux qui, comme toi, par de lâches adresses,  
Des princes malheureux nourrissent les faiblesses,  
Les poussent au penchant où leur cœur est enclin,

Et leur osent du crime aplanir le chemin,  
Détestables flatteurs, présent le plus funeste  
Que puisse faire aux rois la colère céleste !

Pour que la leçon soit complète, celle qui a flatté sera punie en même temps et à l'égal de celle qui a été flattée, et Œnone reçoit son juste prix :

Ah, Dieux ! pour la servir j'ai tout fait, tout quitté,  
Et j'en reçois ce prix ! Je l'ai bien mérité.

Hippolyte mort, le fils mineur de la Crétoise devient seul héritier et comme il est peu probable qu'Aricie se marie, Thésée peut l'adopter sans grand danger. On a vivement critiqué Racine d'avoir manqué à la couleur historique parce qu'il a francisé le caractère d'Hippolyte et qu'il l'a rendu amoureux. Il était difficile de transposer sur notre scène ce séminariste grec voué au culte de Diane et à la chasteté. Racine a fait aussi difficile quand il a montré en Phèdre la fille du Soleil et la victime de Vénus. S'il n'a pas été aussi audacieux à l'égard d'Hippolyte, il donne sa raison dans la préface :

*Pour ce qui est du personnage d'Hippolyte, j'avois remarqué dans les anciens qu'on reprochoit à Euripide de l'avoir représenté comme un philosophe exempt de toute imperfection : ce qui faisait que la mort de ce jeune prince causoit beaucoup plus d'indignation que de pitié. J'ai cru lui devoir donner quelque foiblesse qui le rendroit un peu coupable envers son père, sans pourtant lui rien ôter de cette grandeur d'âme avec laquelle il épargne l'honneur*

*de Phèdre, et se laisse opprimer sans l'accuser. J'appelle foiblesse la passion qu'il ressent malgré lui pour Aricie, qui est la fille et la sœur des ennemis mortels de son père.*

Par une instinctive contradiction, ceux qui reprochent à un homme du XVII<sup>e</sup> siècle d'avoir manqué de sens historique par égard à un goût de son époque sont ceux qui demandent qu'on *modernise* Racine selon le goût de chaque époque. Un lettré à qui le séjour de Rome a donné le sens de l'histoire et le goût de l'éternel, M. Jean Carrère, a répondu qu'on ne modernise pas l'immuable. Il n'y a pas de passion moderne, de sentiment moderne, d'état d'âme moderne : autant vaudrait parler, dit M. Carrère, du ciel moderne et de la mer moderne.

## CHAPITRE XI

### DE PHÈDRE A ESTHER ET LES POÉSIES DIVERSES

Rien n'est plus connu que la querelle de *Phèdre*. C'est par elle que Racine va entrer dans une carrière nouvelle. Il avait mis jusqu'alors la politique dans ses œuvres, il va désormais s'y trouver mêlé de façon directe, y prendre une part active, jusqu'au jour où l'amitié du roi le ramènera à la scène.

Tout d'abord, la querelle même l'entraîna à éprouver l'inimitié et l'amitié des grands. Ses relations avec eux avaient été celles qui sont naturelles à un homme sociable, de tempérament vif et noble. Les uns l'avaient servi, il leur en avait témoigné une chaude reconnaissance, les autres l'avaient desservi, il ne les avait pas ménagés : ni l'ambassadeur Créqui, ni peut-être Condé si c'est lui que vise un passage de la préface d'*Andromaque* : *Tous les héros ne sont pas faits pour être des Céladons*. Condé avait critiqué Pyrrhus et Racine était capable de ces vivacités. Le certain est que Condé protégea *Alexandre* et se retrouva douze ans après au premier rang des défenseurs de *Phèdre*.

Deux seigneurs beaux esprits, la duchesse de Bouil-

lon et le duc de Nevers, excités par une aigre troupe de gens de lettres, opposèrent à l'œuvre de Racine celle de Pradon, présenté comme le *jeune* qui allait détrôner Racine ainsi que Racine avait détrôné Corneille. A coups d'argent et d'intrigue, les Bouillon réussirent à tenir l'opinion suspendue. Les amis de Racine sollicitèrent Louis XIV qui, avec son bon sens ordinaire, refusa de couronner Pradon des palmes du martyre. L'hôtel de Bouillon fit courir un sonnet aussi méchant que possible : ils n'étaient pas de force à côté de railleurs de la taille de Racine et Boileau ; le sonnet reparut, retourné comme un gant ; il disait, parlant du duc de Nevers :

*Il n'est ni courtisan, ni guerrier, ni chrétien*

et de la duchesse de Bouillon :

*Une sœur vagabonde, aux crins plus noirs que blonds,  
Va par tout l'univers promener deux tétons,  
Dont malgré son pays Damon est idolâtre.*

C'est-à-dire : cet officier de la couronne, qui n'est ni bon courtisan, ni bon soldat, ni bon chrétien, aime trop, en dépit qu'il ait de mauvaises mœurs, sa sœur qui est énorme, qui se teint et qui n'est qu'une coureuse ; et ces aménités portaient d'autant plus roide qu'elles étaient vraies.

Tout le monde les attribua aux deux amis, Racine et Boileau. Le duc de Nevers les menaça du bâton ; le duc Henri Jules, fils du grand Condé, leur écrivit : « Si



vous n'avez pas fait le sonnet, venez à l'hôtel de Condé puisque vous êtes innocents ; et si vous l'avez fait, venez aussi, parce qu'il est très plaisant et plein d'esprit. »

Un méchant poète, Salencque, insinua que Boileau avait reçu des coups. Cette fois, Condé fit savoir au duc de Nevers *qu'il vengerait comme faites à lui-même les insultes qu'on s'aviserait de faire à deux hommes qu'il aimait*. Belle page à mettre à côté de la nuit de Rocroy, du bâton de Nordlingen et des violons de Lérída.

A ce moment tout concourt à détacher Racine de la poésie. Il a goûté la gloire et son ardent tempérament s'en est dépris. Il avait triomphé sans peine de son rival vieilli, et à l'égard de Corneille, l'heure de la justice allait venir. Il avait connu des triomphes et ses adversaires n'avaient pas désarmé : gloire et attaques, il était las du bruit. Il disait plus tard à son fils Jean-Baptiste pour le détourner de la poésie que jamais la louange ne lui avait donné autant de plaisir que la plus injuste critique lui avait donné de peine.

A trente-sept ans, il commençait d'éprouver le désir d'une vie régulière. Par-dessus tout, sa première éducation l'avait repris. De *Mithridate* à *Phèdre*, on voit l'esprit chrétien de Port-Royal revenir par degrés. L'échec de *Phèdre* tombait au moment où le fruit était mur. Toutes ces raisons ont été exposées cent fois ; mais il semble qu'on ait pas assez accordé d'attention à celle qui fut, sinon la plus importante, du moins la plus agissante.

Auteur dramatique, que fût devenu Racine s'il avait

renoncé au théâtre de son seul gré et par un coup de tête ? On ne voit pour lui qu'un parti : aller s'enterrer à Port-Royal. En fait, il voulut se faire chartreux. Son confesseur l'en détourna et lui donna le conseil de se marier. A ce moment, peut-être parce qu'il fut témoin de la crise et qu'il la devina, Louis XIV intervint et ouvrit au poète une carrière inespérée.

Il ne commit pas l'erreur d'aiguiller son protégé dans une vie pour laquelle il n'était pas fait. Plus tard, à propos du mémoire soumis par Racine à M<sup>me</sup> de Maintenon, Louis XIV dira : *Parce qu'il est poète, veut-il être ministre ?* Ce jour-là, Louis XIV avait raison contre Racine.

Vers octobre 1677, il lui offrit, de compagnie avec son ami Boileau, une charge d'historiographe. Ce n'est pas trop de dire que Racine accepta avec enthousiasme. Dans une lettre à Bussy en date du 13 octobre 1677, M<sup>me</sup> de Sévigné écrit : *Le roi a donné deux mille écus de pension à Racine et à Despréaux, en leur demandant de tout quitter pour travailler à son histoire.* Boileau, dans la préface d'une édition de ses œuvres, dit : *J'y ai joint cinq épitres nouvelles, que j'avais composées longtemps avant que d'être engagé dans le glorieux emploi qui m'a tiré du métier de la poésie.*

Ces deux textes éclairent la seconde partie de la vie de Racine. Boileau, dans une de ses satires, avait raillé la condition précaire des gens de lettres :

Ils sont toujours logés à la dernière chambre,  
Vêtus au mois de juin comme au mois de décembre.

Le roi offrait aux deux poètes la plus belle des situations auxquelles ils pussent prétendre. Depuis 1674, Racine était trésorier de France ; en 1690 il devint gentilhomme ordinaire de la Chambre. Il s'élevait aussi haut que la loi de « l'étape » lui permettait de monter en une seule vie. On objectera qu'il abandonnait la poésie, contre laquelle aucune grandeur en prévaud. L'argument serai valable si nulle raison n'avait au même instant détourné Racine de la poésie. Mais ses scrupules de conscience eussent suffi. Brunetière ajoute une raison singulière, tirée du procès de la Brinvilliers :

*Représentez-vous l'agitation de Racine quand ce procès éclata. Quoi, ces choses-là se faisaient donc ! Ces crimes qu'il n'avait entrevus, pour ainsi parler, qu'à travers le prestige de l'histoire, ils se commettaient donc ! à Paris, en plein Paris, dans le Paris de Louis XIV, rue Verdelet ou rue Michel-le-Comte, Oreste assassinait Pyrrhus, Roxane se vendait à quelque magicienne pour s'assurer l'amour de Bajazet ou la mort d'Atalide ; la fameuse Locuste n'était pas une invention de Tacite, et tous les jours quelque Phèdre empoisonnait quelque Hippolyte ! Et lui, Racine, toutes ces horreurs, c'était cela qu'il travaillait depuis six ans à envelopper, et comme à déguiser du charme de ses vers !*

Brunetière manque de sens à sa coutume, en prêtant à Racine cette naïveté : on peut penser si un tel connaisseur du cœur avait attendu cette cause célèbre pour se douter que ses contemporains perpétraient des crimes. Mais qu'il ait vivement senti le danger de mul-

tiplier et de rendre agréables les peintures du crime, c'est vraisemblable de la part de l'élève de Port-Royal qui, vers le même moment, tombait aux pieds du grand Arnaud.

Toutes les causes agirent en même temps, et ce fut l'offre d'une carrière voisine de la politique qui permit à Racine de surmonter la crise. Il devenait sinon l'un des premiers acteurs, du moins le premier témoin de la haute politique. Que les lettres y aient perdu des chefs-d'œuvre, il est vrai, mais elles les eussent perdus de toute manière ; peut-être même n'eussent-elles pas acquis de retour *Esther* et *Athalie* ; enfin, elles acquerraient de toute certitude un ouvrage historique, et ce n'est la faute de personne si le manuscrit de Racine a disparu dans l'incendie du château de Saint-Cloud.

Qu'eût été cette histoire, il serait vain de rêver à l'œuvre retranchée par le sort, telle que permettent de le présager la qualité de la prose chez Racine et la profondeur de son coup d'œil. Si la poésie dramatique est un genre sublime, les hommes du XVII<sup>e</sup> siècle ne pensaient pas que l'histoire lui fût inégale. Racine ne croyait pas s'abaisser en rapportant les actions de Louis XIV.

On le sent au ton des lettres écrites de l'armée, seul témoignage qui survive de sa carrière d'historien. On ne peut que regretter la rareté des textes sur les rapports du poète et du roi : tout porte à croire qu'ils ont eu plus d'importance qu'on ne soupçonne.

Il est vrai que le XVII<sup>e</sup> siècle est une des époques où l'homme agit plus qu'il ne délibère et où ses sentiments

les plus forts jouent avec une aisance si naturelle qu'il éprouve à peine le besoin de les exprimer. A de telles époques on ne fait guère de théories. Par exemple, les Français du temps de Louis XIV n'étaient pas patriotes.

De même que dans les tragédies de Racine la politique est toujours en action et jamais en discours, Louis XIV ne communiquait pas ses vues à ses familiers. Il ne parlait pas plus volontiers des secrets du métier de roi que Racine des secrets du métier de poète. On peut être assuré que jamais la cour, ni les camps plus familiers, n'entendirent Louis XIV exposer sa théorie de la monarchie, au cours d'un dialogue où Racine eût répondu en expliquant la poétique de 1660.

Cependant, on doit dire de ces hommes ce qu'on a dit de Richelieu, qu'ils eurent la volonté des grandes choses qu'ils accomplirent. S'ils ne perdaient pas leur temps à retrouver des théories, ils se comprenaient à demi-mot sous la réserve courtoise. Ils savaient ce qu'ils voulaient, ils s'entendaient et ils collaboraient. Il n'est que de lire les *Mémoires* de Louis XIV pour voir s'il agissait par volonté raisonnée : il ne serait pas étonnant que Racine eût collaboré aux *Mémoires*.

Il prit très au sérieux ses fonctions d'historiographe et il s'y prépara avec beaucoup de soin : au catalogue de sa bibliothèque figurent non seulement tous les ouvrages de valeur sur l'histoire de l'ancienne France, mais encore au moins une histoire particulière à chacun des pays de l'Europe, Angleterre, Pays-Bas, Ger-

manie, Russie, Pays Scandinaves, Espagne, Portugal, Turquie, Républiques italiennes, Saint-Siège et Saint-Empire. A ce même catalogue figurent encore tous les ouvrages spéciaux qui faisaient autorité dans les sciences accessoires, numismatique, diplomatique, linguistique, voyage. Il n'était pas une branche de la curiosité ou de l'érudition qui restât étrangère à ces hommes qu'on imagine volontiers des artistes bornés à la connaissance de l'amour, du latin et du cathéchisme. La somme des connaissances que révèle la bibliothèque de Racine serait aujourd'hui pour un poète un sujet d'étonnement semblable à celui d'une femme du monde à qui l'on assurerait que le livre de chevet de M<sup>me</sup> de Sévigné était l'*Histoire des Variations des Eglises protestantes*, ou à celui du duc de Brécé devant la bibliothèque de son aïeul.

\*  
\* \*

Racine a loué le roi en des pièces officielles à diverses époques de sa vie : elles ont beaucoup plus d'intérêt qu'on n'imagine. On les tient pour des flatteries banales, et depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, un chœur laisse tomber sur Racine le reproche de courtoisannerie. L'auteur d'*Athalie*, dit M. Homais, est un grand poète et un profond connaisseur du cœur. Mais en politique, c'est un *esprit serf*, avec une *mentalité d'enfant de chœur* : qui voudra y mordre y morde.

Quand on y regarde, un sentiment s'impose à l'esprit qui ne croit pas que Racine ait parlé pour ne rien



dire : du début à la fin de sa carrière, Racine a loué en Louis XIV le pacificateur. Jeune poète de vingt ans, son ode *la Nymphé de la Seine* est pleine de ce sentiment :

Oh ! qu'après de rudes tempêtes  
 Il est agréable de voir  
 Que les Aquilons, sans pouvoir,  
 N'osent plus gronder sur nos têtes !  
 Que le repos est doux après de longs travaux !  
 Qu'on aime le plaisir qui suit beaucoup de maux !  
 Qu'après un long hiver le printemps a de charmes !  
 Aussi, quoique ma joie excède mes souhaits,  
 Qui n'aurait point senti d'alarmes  
 Pourrait-il bien juger des douceurs de la paix ?

J'avais perdu toute espérance,  
 Tant chacun croyait malaisé  
 Que jamais le ciel apaisé  
 Dût rendre le calme à la France :  
 Mes champs avaient perdu leurs moissons et leurs fleurs,  
 Je roulais dans mon sein moins de flots que de pleurs ;  
 La tristesse et l'effroi dominaient sur mes rives ;  
 Chaque jour m'apportait quelques malheurs nouveaux ;  
 Mes Nymphes pâles et craintives  
 A peine s'assuraient dans le fond de mes eaux.

L'Amour, qui prend la parole pour consoler la Nymphé, dit à son tour :

Triste Nymphé, dit-il, ne te mets plus en peine ;  
 Je te prépare un sort si charmant et si doux,  
 Que bientôt je veux que la Seine  
 Rende tout l'univers de sa gloire jaloux.



Je t'amène, après tant d'années,  
 Une paix de qui les douceurs,  
 Sans aucun mélange de pleurs,  
 Feront couler tes destinées.

Non que j'ignore la vaillance  
 Et les miracles de ton roi,  
 Et que dans ce commun effroi  
 Je doive craindre pour la France :  
 Je sais qu'il ne se plaît qu'au milieu des hasards ;  
 Que livrer des combats et forcer des remparts  
 Sont de ses jeunes ans les délices suprêmes ;  
 Je sais tout ce qu'a fait son bras victorieux,  
 Et que plusieurs de nos dieux mêmes  
 Par de moindres exploits ont mérité les cieux.

Mais c'est trop peu pour son courage  
 De tous ces exploits inouïs :  
 Il faut désormais que Louis  
 Entreprenne un plus grand ouvrage.  
 Il n'a que trop tenté le hasard des combats ;  
 L'Espagne sait assez la valeur de son bras :  
 Assez elle a fourni de lauriers à sa gloire :  
 . . . .

A son exemple tous les princes  
 Ne songeront plus désormais  
 Qu'à faire refleurir la paix  
 Et le calme dans leurs provinces.  
 L'abondance partout ramènera les jeux ;  
 Les regrets et les soins s'enfuiront devant eux ;  
 Toutes craintes seront pour jamais étouffées.  
 Les glaives renfermés ne verront plus le jour,  
 Ou bien se verront en trophées  
 Par les mains de la Paix consacrés à l'Amour.

Les Plaisirs viendront sur mes traces  
Charmer tes peuples réjouis.  
La Victoire suivra Louis,  
Thérèse amènera les Grâces.  
Les Dieux mêmes viendront passer ici leurs jours.  
Ton repos en durée égalera ton cours,  
Mars de ses cruautés n'y fera plus d'épreuves ;  
La gloire de ton nom remplira l'univers ;  
Et la Seine sur tous les fleuves  
Sera ce que Thétis est sur toutes les mers.

Ce fut alors que les nuages  
Dont nos jours étaient obscurcis,  
Devant vous furent éclaircis,  
Et n'enfantèrent plus d'orages...

Trois ans plus tard, dans l'*Ode sur la Convalescence du roi*, Racine écrit :

Mais enfin, quoique la Victoire  
S'empresse à le couvrir d'honneur,  
Il n'est point content de sa gloire,  
S'il n'achève notre bonheur :  
Il veut que par toute la France  
La paix ramène l'abondance,  
Et prévienne tous nos besoins ;  
Que les biens nous cherchent en foule,  
Et que sans murmures ni soins  
Son aimable règne s'écoule.

Il termine en exhortant les petits dieux aimables à toujours faire cueillir au roi

Autant de roses que de palmes.

La même année, dans la *Renommée aux Muses*, même inspiration et même insistance :

Aussi prompte que tout, nous vîmes la Victoire  
 Suivre sès étendards,  
 Jurant qu'à si haut point elle mettrait sa gloire,  
 Qu'on le prendrait pour Mars.

On sait qu'elle marchait devant cet Alexandre,  
 Et que plus d'une fois  
 Elle arrêta la Paix toute prête à descendre  
 Dans l'empire françois.

Mais enfin ce héros plus craint que le tonnerre,  
 Après tant de hauts faits,  
 A trouvé moins de gloire à conquérir la terre  
 Qu'à ramener la Paix.

Ainsi, près de Louis cette aimable déesse  
 Etablit son séjour ;  
 Et de mille autres dieux qui la suivent sans cesse,  
 Elle peupla sa cour.

Cet amour des Français de 1660 pour le gouvernement personnel de Louis XIV a paru délirant aux Français du XIX<sup>e</sup> siècle : ceux-ci préparaient aux Français du XX<sup>e</sup> siècle le triste privilège de mesurer le prix des réalités qui nourrissaient l'enthousiasme chez les réalistes du XVII<sup>e</sup> siècle.

Depuis le début des guerres religieuses, un siècle auparavant, la France avait fait l'expérience de toutes les formes du gouvernement et elle avait rejeté toutes celles qui n'avaient pas su ramener l'ordre. Sous la Ligue comme sous la Fronde, on avait parlé de République. Sous Marie de Médicis et sous Anne d'Autri-

che, on avait vu où mène l'absence de prince. Les Guises avaient offert le changement de dynastie, les Seize un modèle de dictature démagogique, Charles X un exemple de monarchie élective, les curés du temps de la Ligue une démagogie cléricale. la Fronde parlementaire un gouvernement bourgeois, Mayenne et la Fronde des Princes un gouvernement aristocratique, Mendoce et Gaétano avaient même fait goûter les douceurs du gouvernement de l'étranger. De Concini à Mazarin, on avait essayé du gouvernement par dictateur interposé. Seuls, les gouvernements personnels d'Henri IV et de Louis XIV avaient satisfait la France, tête et cœur. La France, sous eux, s'était épanouie. Elle le criait. Le règne de Louis XIV est le temps où l'on remplace par un jardin le rempart de la capitale. A qui ferait-on croire que les Français qui venaient de faire la Fronde étaient des *esprits serfs*? La vérité est qu'ils avaient trop vu la Fronde. Les vers des poètes, les statues sur les places étaient les jets divers d'un même élan de délivrance : plus de guerres religieuses, de guerres civiles, de guerres étrangères, d'Espagnols à Paris, d'Anglais à la Rochelle, d'Impériaux à Corbie, d'invasion aux frontières, de barricades dans les rues, de secousses à la tête, de nuit dans les consciences et de sang au soleil.

Une seule réflexion devrait suffire : de quel cri d'amour éperdu la France saluerait-elle aujourd'hui le gouvernement, homme ou institution, qui lui donnerait : une paix imposée aux deux premières puissances européennes, l'Allemagne divisée, la frontière cou-

verte, la livre à vingt-cinq francs, le budget en équilibre, la fin du service militaire, les communistes redevenus bons citoyens, et le premier rang en Europe par-dessus le marché?

Racine, la France faisaient entendre ce cri. Louis XIV leur apportait ces biens, ils lui disaient leur reconnaissance. Ce sentiment paraissait étonnant en 1848 ; il ne paraît que trop naturel en 1926.

Il est certain que Racine éprouva à l'égard de Louis XIV le plus vif attachement personnel. Quand il écrivait la louange du roi, il n'avait qu'à laisser parler son cœur. Aussi rien n'est touchant comme son embarras lorsqu'il fut pris entre son amour pour Louis XIV et son amour pour Port-Royal.

Ici encore, la raison du roi avait raison contre le cœur du poète. Les Janséniste étaient les plus honnêtes gens du monde ; mais leur sombre fanatisme risquait de rallumer la guerre religieuse dont la France ne voulait à aucun prix.

Déjà, de toutes ses forces, de tout son cœur, elle avait réclamé de Louis XIV la révocation de l'Edit de Nantes. Si ce souverain avait soumis au plébiscite les grandes réformes de son règne, la révocation eût sans doute été la seule que le suffrage universel eût non seulement approuvée, mais exigée. La France entière disait au roi : « Le feu couve encore par là, il pourrait se ranimer, éteignez-le. » Racine avait partagé sur ce point l'opinion unanime. Les protestants ont voulu voir dans *Esther* des allusions en faveur de leur cause, la manœuvre est de bonne guerre. Racine a certaine-

ment mis des allusions dans *Esther* ; mais elles sont en faveur de Port-Royal.

Il était déjà revenu à la poésie une première fois, en l'honneur du roi : Seignelay, fils de son protecteur Colbert, lui avait demandé d'écrire une pièce de circonstance qui pût être chantée quand Louis XIV viendrait inaugurer le château de Sceaux ; on peut mesurer la constance d'un sentiment qui agissait avec la sûreté régulière de l'instinct : en sa maturité, Racine répéta ce qu'il avait dit en sa jeunesse, il célébra en Louis XIV le restaurateur de la Paix.

Comment les accents qu'il trouva pour chanter la paix, *la paix divine*, ne toucheraient-ils pas au plus profond du cœur les Français qui n'ont pas oublié le tocsin du 1<sup>er</sup> août 1914?

Tu rends le fils à sa tremblante mère.  
Par toi la jeune épouse espère  
D'être longtemps unie à son époux aimé.  
De ton retour le laboureur charmé  
Ne craint plus désormais qu'une main étrangère  
Moissonne avant le temps le champ qu'il a semé.

Tu pares nos jardins d'une grâce nouvelle.  
Tu rends le jour plus pur, et la terre plus belle.

Un plein repos favorise nos vœux :  
Chantons, chantons la Paix, qui nous rend tous heureux.

Schlegel aurait pu voir si Racine parle ici avec dédain de *l'humble condition* du mobilisé et du laboureur.

Quatre ans plus tard, à la prière de celle qui occupait la place d'une reine de France, Racine revenait au théâtre et donnait *Esther*.

## CHAPITRE XII

### ESTHER

Le vers qui donne la clef d'*Esther* au point de vue politique est celui que prononce Esther à la première scène du premier acte, quand elle raconte à Elise comment Assuérus l'a choisie entre tant de rivales :

Dieu tient le cœur des rois entre ses mains puissantes.

Jusqu'alors, toutes les tragédies de Racine s'expliquaient par des raisons humaines ; on n'y trouvait pas un trait qui ne relevât du réalisme le plus rigoureux. Entre les pièces profanes et les pièces sacrées, la foi met un abîme, la distance infinie du relatif à l'absolu : *Esther* et *Athalie* rapportent deux miracles.

Echappent-elles par là à une étude qui n'a pour objet que de reconnaître chez Racine le réalisme politique ? A aucun titre.

*Esther* et surtout *Athalie* montrent Racine, après une vie de réflexion, qui donne la foi pour couronne au réalisme politique. Il arrive aux vues qui sont celles des théologiens de son temps, celles de Bossuet dans la *Politique tirée de l'Ecriture Sainte*, sur l'essence



transcendante du pouvoir royal. Cet aboutissement d'une pensée toute réaliste est capital.

Du point de vue plus modeste qui est celui de cette étude, *Esther* et *Athalie* présentent la même exactitude que les tragédies profanes. Le miracle est un élément supérieur qui ne fait que s'ajouter à la vérité humaine. Celle-ci est toujours aussi pleine, aussi rigoureuse et aussi agissante. Les deux miracles sont amenés par un enchaînement de causes secondes, humaines et d'une logique irrésistible.

On a soutenu le contraire. Une opinion répandue veut que si l'on supprime Dieu d'*Esther* et d'*Athalie*, ces deux pièces deviennent l'envers de ce que sont les pièces de Racine : illogiques, irréelles, inhumaines. Du point de vue humain, si le dieu de Mardochée et de Joad n'était pas le vrai Dieu, *Esther* et *Athalie* seraient insensées.

Ainsi Voltaire a parlé de ces pièces en termes plaisants par leurs contradictions et leur embarras ; il ne pouvait pas nier leurs beautés et il n'en voulait pas reconnaître la source. *Esther*, dit-il, est une œuvre sans action ni intérêt, qui n'a pour elle que les beaux vers. Mais au point de vue de la raison, on n'imagine rien de plus fou.

Assuérus est insensé de passer six mois avec Esther sans s'informer qui elle est. Aman est fou de proscrire un peuple entier parce qu'un mendiant ne lui a pas fait la révérence. Il est encore plus fou de laisser à ce peuple onze mois de répit pour qu'il puisse organiser la résistance, surtout quand ce peuple est celui

d'Israël. Chef d'Etat, Assuérus est de plus en plus fou de signer un tel ordre à la requête d'un subalterne, puis de changer d'avis à la demande d'une favorite et de faire pendre sans raison un ministre qui l'a toujours bien servi.

Il est très vrai qu'aucune tragédie ne serait plus aisée à transformer en vaudeville ; on imagine Louis XIV envoyant à la mort tous les Auvergnats du royaume parce qu'un marchand de marrons n'a pas dit bonjour à Louvois. Mais la passion entraînait Voltaire à raisonner avec une étonnante légèreté.

Il voudrait oublier d'abord que Racine suivait dans *Esther* un livre saint et retraçait un miracle auquel Voltaire ne croyait pas, mais auquel Racine croyait. Voltaire eût jugé avec raison que la croyance aux dieux est un des éléments de la grandeur chez Eschyle ou chez Sophocle ; mais il ne doutait pas que la foi fût une cause d'infériorité chez un catholique français. Ses successeurs ont étendu à la politique ce fanatisme : ils trouvent bon que Sophocle loue dans *Œdipe à Colone* la constitution d'Athènes, mais ils ne peuvent supporter que Racine ait aimé la constitution de la France de son temps.

Si Voltaire avait daigné réfléchir, il eût vu sans peine qu'il n'est même pas nécessaire de faire intervenir la Providence pour expliquer *Esther*. Sa passion l'entraîne ainsi à une faute de raisonnement singulière : s'il voulait nier Dieu, que n'a-t-il pris soin de montrer qu'*Esther* s'explique sans Dieu, par les raisons historiques et humaines ?

La délivrance des Juifs est un fait historique, rapporté par les livres où est l'histoire nationale d'un peuple; le caractère de ce peuple, les conditions de son histoire suffisent à tout expliquer. Il est vraisemblable qu'Aman soit aussi féroce que maladroit, qu'Assuérus cède d'abord à son ministre et ensuite à sa favorite, qu'on menace Israël et qu'on lui laisse le temps de se défendre, de vaincre et de se venger par les moyens qu'on lit dans la Bible et qu'on voit dans la tragédie. Ces événements qui paraissent à Voltaire le comble de l'incohérence eussent été tels dans la France du XVII<sup>e</sup> siècle ; dans l'Orient d'Assuérus et de Mardochée, non seulement ils sont naturels, mais ils sont l'histoire et la nature même.

Tragédie politique, *Esther* est l'histoire d'un pogrom retourné au dernier moment contre les ennemis d'Israël. De bons esprits éprouvent aujourd'hui pour Aman, sinon de la sympathie, du moins une indulgence que vient nuancer un regret. C'est une vérité historique difficile à contester qu'Israël a su se rendre intolérable en tous les temps et à tous les peuples. Que si l'on objecte que le bon saint Louis qui leur mettait une rouelle dans le dos, ou les contemporains de Charles le Bel qui inventaient la *grande conjuration*, agissaient par passion religieuse et voulaient venger la mort du Christ, ce sentiment était inconnu aux Egyptiens de Pharaon ou aux Persans d'Assuérus; et les Romains qui rasèrent Jérusalem étaient par politique les plus libéraux des hommes.

Cependant, de même que l'indignation n'est pas

un état d'esprit politique, un *pogrom* n'est pas une mesure raisonnable. C'est un procédé de sauvages. La France de Louis XIV avait résolu sans *pogrom* la question juive, et Racine pouvait garder pour le peuple d'Israël une sympathie d'autant plus vive qu'une très ancienne tradition nationale voulait que la monarchie française fût regardée comme l'héritière et la continuatrice de la maison élue entre toutes, la race sainte de David. A la galerie des Rois des cathédrales, le peuple confondait les souverains d'Israël avec ses souverains nationaux, et une scène maintes fois alléguée fait voir le tire-laine qui désigne au badaud les images des rois de Juda, disant : « Voici Pépin et voici Charlemagne. » Les Révolutionnaires sauront un jour s'en souvenir.

Les hommes du XVII<sup>e</sup> siècle n'avaient aucune des raisons d'hostilité ou de méfiance naturelles aux Français d'aujourd'hui à l'égard d'Israël. Cependant, ils voyaient autour d'eux des israélites et ils les jugeaient. Il ne faudrait pas trop oublier que le *Juif de Malte* date de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et le *Marchand de Venise* des premières années du XVII<sup>e</sup> siècle. Racine vivait dans un état trop fort pour avoir rien à redouter du péril juif : sa peinture en reçoit tout son relief et tout son détachement. Les traits qui sortent de la main de ce réaliste ont d'autant plus de force qu'ils ne sont à aucun degré déformés par la passion.

De ce point de vue, rien n'est plus rigoureux que l'enchaînement et la vérité qui président à l'action d'*Esther*.

La conquête d'Assuérus a été conduite de loin par Mardochée, avec les vertus de patience et de calcul qui appartiennent au peuple juif et qu'il affine encore lorsqu'il est opprimé, que le danger le presse et qu'il lutte pour sa vie. Le Livre Saint rapporte que Mardochée fit macérer six mois sa nièce dans les aromates ; Racine, qui écrivait pour les innocentes petites filles de Saint-Cyr, n'a pu utiliser un tel détail, mais tous les autres traits sont à leur place.

Mardochée est sombre et tourmenté comme tout agitateur sorti d'Israël ; il est

Du triste état des Juifs jour et nuit agité.

Trait conforme à la forte discipline de la famille israélite, Esther lui obéit aveuglément.

A ses desseins secrets tremblante j'obéis.  
Je vins. Mais je cachai ma race et mon pays.

Détail capital, sur lequel l'innocente Esther va insister trois fois encore avant la fin de la première scène ; instruments aux main de Mardochée, c'est par son ordre qu'elle dissimule :

Le Roi, jusqu'à ce jour, ignore qui je suis.  
Celui par qui le ciel règle ma destinée  
Sur ce secret encore tient ma langue enchaînée.

Un peu plus loin, elle avoue à Elise avec naïveté :

Cependant mon amour pour notre nation  
A rempli ce palais de filles de Sion.

Et dix vers plus bas, elle répète :

Mais à tous les Persans je cache leurs familles.

Ce n'est donc pas d'aujourd'hui qu'on rencontre des Lévy qui s'appellent Dupont. Cette dissimulation s'accompagne d'un mépris profond pour l'étranger à qui l'on ment et qui est dupe : dans sa prière, Esther dit au Dieu d'Israël :

Pour moi, que tu retiens parmi ces infidèles,  
Tu sais combien je hais leurs fêtes criminelles,  
Et que je mets au rang des profanations  
Leur table, leurs festins et leurs libations ;  
Que même cette pompe où je suis condamnée,  
Ce bandeau, dont il faut que je paraisse ornée  
Dans ces jours solennels à l'orgueil dédiés,  
Seule et dans le secret je le foule à mes pieds ;  
Qu'à ces vains ornements je préfère la cendre,  
Et n'ai de goût qu'aux pleurs que tu me vois répandre.

Autre marque très forte de l'âme juive, le goût du reniement et de l'humiliation dans la grandeur. La vertueuse Esther révèle malgré elle, sans y penser, l'immuable de l'âme juive, comme Mardochée en révèle la ruse et l'énergie, en attendant Joad.

Pour pénétrer en ce palais inaccessible, Mardochée a su ménager des intrigues et des voies secrètes :

Son amitié pour moi le rend ingénieux.  
Absent, je le consulte ; et ses réponses sages  
Pour venir jusqu'à moi trouvent mille passages.

Tandis que ses jeunes créatures sont occupées à chanter des cantiques, il trouve moyen d'entrer à l'improviste :

Quel profane en ce lieu s'ose avancer vers nous ?  
Que vois-je ? Mardochée ? O mon père, est-ce vous ?  
Un ange du Seigneur, sous son aile sacrée,  
A donc conduit vos pas et caché votre entrée ?

Les commentateurs ont fort admiré cette intervention de l'ange du Seigneur. *On ne pouvait faire choix* dit Paul Mesnard, *d'un moyen qui parut mieux dans le véritable esprit de cette histoire sacrée* ; une expérience plus longue et assez coûteuse permet d'ajouter aujourd'hui que cet art de traverser les murs n'est pas non plus trop éloigné du véritable esprit de l'histoire profane.

Mardochée, comme tout prophète d'Israël, n'a pas l'aspect souriant :

Mais d'où vient cet air sombre, et ce cilice affreux,  
Et cette cendre enfin qui couvre vos cheveux ?

Mais en même temps que les traits fâcheux d'Israël, la terrible puissance de ce peuple éclate en lui ; il parle avec une véhémence et une force où l'on peut voir les causes secondes dont Dieu s'est servi pour faire triompher sur les nations ce peuple à la fois élu et réprouvé : un tel mélange de ruse et d'éloquence, de souplesse et d'énergie, lui assurait l'avantage sur les Orientaux fatalistes, d'esprit lent et de volonté molle. Aussi bien, le péril vient pour les Juifs d'une



querelle de famille : leur ennemi, Aman, est un de leurs parents.

Un Persan n'eût pas éprouvé pour eux cette haine furieuse : Aman était amalécite, de la race d'Agag, roitelet palestinien qui était tombé vivant entre les mains de Saül : fâcheuse aventure, qui ne s'oublie pas facilement. Le *pogrom* qui fait le fond d'*Esther* est inspiré par une vendetta sémite.

Aman paraît au début du second acte. Son ambition n'est pas celle d'un politique, c'est celle d'un vaniteux barbare. Au faîte du pouvoir, il tient aux marques extérieures de respect autant qu'un sous-officier rengagé. Mardochée ne lui a pas fait le salut militaire, tout le reste ne lui est plus de rien :

Il ne manque à mon front que le bandeau royal.  
Cependant, des mortels aveuglement fatal !  
De cet amas d'honneurs la douceur passagère  
Fait sur mon cœur à peine une atteinte légère ;  
Mais Mardochée, assis aux portes du palais,  
Dans ce cœur malheureux enfonce mille traits ;  
Et toute ma grandeur me devient insipide,  
Tandis que le soleil éclaire ce perfide.

Patientez, dit son confident Hydaspe : vous l'envoyez à l'échafaud dans dix jours. Car Racine a réduit à dix jours le délai de onze mois fixé pour la perte d'Israël, et c'est encore beaucoup. Aux gens qu'on veut assassiner, c'est folie de laisser onze mois ou dix jours, et ce n'est pas Acomat ni Néron qui eussent commis une telle faute.

Cependant, ce vaniteux impolitique va prononcer un vers qui ne devrait jamais être oublié par ceux qui ont charge d'âmes :

La vengeance trop faible attire un second crime.

Vérité politique éternelle, qui par malheur joue au profit des méchants.

Aman oscillera constamment du profond calcul politique à l'enfantillage : comment appeler autrement ce cri de vanité insensée :

Il fut des Juifs, il fut une insolente race ;  
Répandus sur la terre, ils en couvraient la face ;  
Un seul osa d'Aman attirer le courroux,  
Aussitôt de la terre ils disparurent tous.

Aussitôt après, il renie le sang amalécite et déclare :

Mon âme, à ma grandeur tout entière attachée,  
Des intérêts du sang est faiblement touchée.

La vanité l'entraîne si loin qu'elle l'aveugle sur le mobile même de ses actes. Tout de suite après, il rapporte comment il a arraché la condamnation des Juifs, et cette fois au contraire, il touche le point juste. Voici, dit-il, comment je les peignis à Assuérus :

Etrangers dans la Perse, à nos lois opposés,  
Du reste des humains ils semblent divisés,  
N'aspirent qu'à troubler le repos où nous sommes,  
Et détestés partout, détestent tous les hommes.

Assuérus l'a cru, il a signé l'arrêt fatal. On a convenu de ce délai de onze mois, ramené ici à dix jours ; et aujourd'hui, Aman, qui ne peut plus attendre, vient demander au roi le supplice immédiat de Mardochée. Incohérence orientale, mouvements de frénésie sémite que Racine n'eût jamais prêtés à un Romain ni même à un Turc. Le jour où il veut peindre un traître antipathique, son premier soin est de le montrer déraisonnable.

Comment Assuérus a-t-il pu si légèrement accorder à son ministre la vie de tout un peuple ? C'est que, de même qu'avec Aman Racine peignait le type d'ambitieux, nouveau en son œuvre, du sémite frénétique qu'entraîne une passion grossière, de même il peignait en Assuérus un nouveau type royal, le monarque à l'Orientale.

A l'inverse de Titus, de Néron, et même d'Amurat, il est tout puissant, sans balance ; il n'a plus même de janissaires. A l'inverse de Titus et de Néron, il n'entend plus son peuple. A l'inverse surtout, de Louis XIV.

On a voulu voir, à commencer par les contemporains, de nombreuses allusions dans *Esther*. Par une suite de contre sens, on les a presque toutes cherchées où elles n'étaient pas. On fit courir de petites chansons comme celle qu'on attribue au baron de Breteuil et dont les vers sont aussi méchants que les intentions :

Sous le nom d'Aman le cruel  
Louvois est peint au naturel,

Et de Vasthi la décadence  
Nous retrace un portrait vivant  
De ce qu'a vu la cour de France  
A la chute de Montespan.

La persécution des Juifs,  
De nos huguenots fugitifs  
Est une vive ressemblance ;  
Et l'Esther qui règne aujourd'hui  
Descend de rois dont la puissance  
Fut leur asile et leur appui.

Beau ramas d'invéraisemblances. Racine n'a pas pensé à M<sup>me</sup> de Maintenon quand il a parlé de l'*altière Vasthi*. Il avait été l'obligé de la favorite, il était trop délicat pour outrager une disgrâce supportée avec dignité. Tout le monde voulut voir l'allusion, elle n'y était pas : il traduisait simplement le livre saint.

Racine n'a pas pensé à Louvois quand il a peint Aman. Louvois était ministre et Racine l'eût représenté au gibet ! Racine eut fait dire par Louvois devant Louis XIV de qui le ministre ne faisait qu'exécuter les volontés :

Il sait qu'il me doit tout, et que pour sa grandeur  
J'ai foulé sous les pieds remords, craintes, pudeur.

Les ennemis de Louvois virent l'allusion, c'était de jeu ; mais elle n'y était pas.

Racine n'a pas pensé à la révocation de l'édit de Nantes quand il a écrit :

Et le Roi trop crédule a signé cet édit.

Comme tout le royaume, il approuvait la révocation. Les protestants s'empressèrent de tirer la couverture à eux, de voir et de mettre en lumière l'allusion ; c'était de jeu ; mais elle n'y était pas.

En revanche, Racine avait certainement pensé à Port-Royal persécuté. Paul Mesnard remarque que la Grâce paraît dès le deuxième vers du prologue :

Je descends dans ce lieu, par la Grâce habité,

pareille à ces figures aimées que les peintres dissimulent dans leurs tableaux aux plis des draperies. C'est à Port-Royal que Racine pensait quand il plaçait dans la bouche d'une jeune fille du chœur les quatre stances de la Calomnie. Son fils Louis en porte témoignage dans ses *Remarques sur Esther* : *L'auteur se félicitait de ces quatre stances qui contiennent des vérités si utiles aux rois* :

Rois, chassez la calomnie.  
Ses criminels attentats  
Des plus paisibles Etats  
Troublent l'heureuse harmonie.

Sa fureur, de sang avide,  
Poursuit partout l'innocent.  
Rois, prenez soin de l'absent  
Contre sa langue homicide.

De ce monstre si farouche  
Craignez la feinte douceur.  
La vengeance est dans son cœur,  
Et la pitié dans sa bouche.

La fraude adroite et subtile  
 Sème de fleurs son chemin ;  
 Mais sur ses pas vient enfin  
 Le repentir inutile.

Lieu commun de morale, il est vrai ; il n'en était pas auquel Racine tînt davantage qu'à cette vérité, répétée de la *Thébaïde* à *Athalie*, que les flatteurs sont les pires ennemis des rois ; ce n'est plus seulement par l'action d'un personnage secondaire, Narcisse Œnone ou Mathan, que Racine la fait entendre : *Esther* tout entière en est une démonstration éclatante.

Au moment de sa disgrâce passagère, quand il écrivit à M<sup>me</sup> de Maintenon, le 4 Mars 1698, il lui rappela les vers d'*Esther* : *Je vous avoue que lorsque je faisais tant chanter dans Esther :*

*Rois, chassez la calomnie.*

*je ne m'attendais guère que je serais un jour attaqué par la calomnie.* Dans son *Abrégé de l'histoire de Port Royal*, il montre tous ceux qui sont passés dans la pieuse maison conservant au milieu du monde et de la cour, pour les restes de cette maison affligée, le même amour que les anciens Juifs conservaient dans leur captivité pour les ruines de Jérusalem.

Autre allusion : quand Assuérus, effrayé par un songe, voit qu'il va passer une mauvaise nuit, il a recours, pour combattre l'insomnie, à un curieux remède ; il se fait lire les œuvres de ses historio-graphes :

Enfin, las d'appeler un sommeil qui le fuit,  
Pour écarter de lui ces images funèbres,  
Il s'est fait apporter ces annales célèbres  
Où les faits de son règne, avec soin amassés,  
Par de fidèles mains chaque jour sont tracés.  
On y conserve écrits le service et l'offense,  
Monuments éternels d'amour et de vengeance.  
Le Roi, que j'ai laissé plus calme dans son lit,  
D'une oreille attentive écoute ce récit.

Comme on va voir que le personnage d'Assuérus est une antiphrase constante de Louis XIV, on pourrait se laisser aller à une ironique conjecture : Racine aurait-il voulu insinuer que le roi n'accordait pas aux travaux de ses historiographes tout l'intérêt qu'ils eussent mérité ? Un passage de Dangeau assure du contraire ; cet homme précis écrit à la date du 20 mars 1687 : *Le roi s'est fait lire dans les dernières après-diners l'histoire que font Racine et Despréaux et en parut fort content.* M. de Roux, qui cite ce texte, s'empresse d'ajouter : qu'on ne pousse pas plus loin l'analogie ; tout le reste d'*Esther* est, à l'inverse, allusion indirecte et flatterie par antiphrase.

M. de Roux cite deux textes, l'un et l'autre de Louis XIV. L'un parle de *la misérable condition des princes qui commettent leurs peuples et leur dignité à la conduite d'un premier ministre.* L'autre est une parole magnifique de la part d'un chef d'Etat qui fut sensible à l'amour : *En abandonnant notre cœur, il faut demeurer maître absolu de son esprit.* Ces textes sont décisifs en effet, Assuérus est exactement le contraire du roi



à la française. Assuérus est exactement le contraire de Louis XIV.

Celui-ci était visible et accessible à tout venant. Les étrangers ne cessent de témoigner leur étonnement de cette familiarité *si dérogoire à la majesté royale*, comme le notait au temps d'Henri IV l'Anglais Dalington. A Paris, quand on ouvrit le jardin des Tuileries, Colbert voulut l'interdire au public. Perraut combattit cet avis d'un mot touchant : *Les jardins des rois*, dit-il, *ne sont si grands et si précieux qu'afin que tous leurs enfants puissent s'y promener*. Certains jours, la presse y était telle que le roi devait renoncer à sa promenade. De même, il laissa et maintint ouvert les jardins de Versailles. Les visiteurs y faisaient de tels dégâts qu'en 1685 on en fut effrayé, et l'on ne laissa entrer pendant quelque temps que les invités. Puis Louis XIV revint aux traditions de familiarité ; il alla jusqu'à faire enlever des grilles *pour que tous les jardins et que toutes les fontaines fussent pour le public*, dit Dangeau. En dépit des amoureux qui gravaient leurs chiffres sur les marbres, il laissa ses jardins et ses palais ouverts à tous. A la fin de l'ancien régime, on voit Marie-Antoinette, au temps où elle est enceinte, faire asseoir sur un banc à côté d'elle une femme du peuple qui se trouve dans le même état, et toutes deux causent familièrement de leurs petites affaires.

Un citoyen qui se présenterait à la porte de l'Elysée pour voir le président de la République serait cueilli délicatement par un garde municipal et conduit avec les plus grands égards à l'hôpital des fous. A Ver-

sailles, qui voulait entraît quand il voulait. Le livre de M. Funck Brentano, *le Roi*, est plein de traits qui paraissent aujourd'hui étonnants. Les badauds venaient de Paris voir avec quelle grâce le roi faisait sauter d'un revers de fourchette le bout des œufs à la coque. Louis XV excellait à cet exercice. On criait : « Attention ! Le roi va manger son œuf, » et les dames assises à table s'écartaient pour que la foule put mieux voir. Les curieux étaient si contents que Louis XV s'astreignait à toujours manger des œufs à la coque à son grand couvert.

Les voleurs entraient comme les autres. Un jour, l'un d'eux enleva les diamants que Louis XIV portait à son chapeau, et Saint Simon raconte comment le roi tint une échelle à un filou qui emportait un cartel.

*S'il est un caractère singulier dans cette monarchie, écrit Louis XIV dans ses Mémoires, c'est l'accès libre et facile des sujets au prince. Il ajoute : Je donnai à tous mes sujets sans distinction la liberté de s'adresser à moi à toute heure, de vive voix et par placets.*

De même que les princes des démocraties, les despotes orientaux étaient invisibles au fond de leur palais. Nul n'avait le droit de les aborder sans être appelé, pas même leur femme. Esther risquera sa vie à pénétrer chez Assuérus :

Hélas ! ignorez-vous quelles sévères lois  
Aux timides mortels cachent ici les rois ?  
Au fond de leur palais leur majesté terrible  
Affecte à leurs sujets de se rendre invisible ;

Et la mort est le prix de tout audacieux  
Qui sans être appelé se présente à leurs yeux,  
Si le Roi dans l'instant, pour sauver le coupable,  
Ne lui donne à baiser son sceptre redoutable.  
Rien ne met à l'abri de cet ordre fatal,  
Ni le rang, ni le sexe, et le crime est égal.  
Moi-même, sur son trône, à ses côtés assise,  
Je suis à cette loi comme une autre soumise ;  
Et sans le prévenir, il faut, pour lui parler,  
Qu'il me cherche, ou du moins qu'il me fasse appeler.

Le peuple de France avait coutume de dire : « Si le roi savait ! » Le roi de Perse ne pouvait pas savoir. Il était à la merci des rares mortels qui l'approchaient. Moins ceux-ci sont nombreux, moins ils sentent d'obstacles entre eux et le pouvoir suprême, plus ils sont exposés au vertige. Entre ces quelques hommes dont l'un peut tout et les autres presque tout, les passions vont atteindre d'autant plus de violence, les conflits d'autant plus de frénésie qu'ils seront comprimés. Il n'y a pas de place pour la sagesse sous un tel régime. A plus forte raison avec des Orientaux. A plus forte raison avec des Sémites. Assuérus ne connaît le monde que par son ministre et quelques confidents. Qu'Aman le trompe, il n'a aucun moyen de contrôle. Son royaume, son règne sont livrés non pas même au hasard, à un ministre que pervertit sa faveur instable, intermédiaire entre la toute puissance et la servilité. Louis XIV a tout dit d'une phrase : *Misérable condition des princes qui commettent leurs peuples et leur dignité à la conduite d'un premier ministre.*

Même dans cette misérable condition, le souci du

bien public est naturel au souverain ; son intérêt, sa vanité même le lui font ressentir s'il n'est pas un monstre par la tête ou par le cœur. Assuérus n'est ni l'un ni l'autre. Le sentiment du rang et de la majesté n'est pas chez lui de qualité très haute, il n'est pas sans noblesse. Ce souverain aveugle et plus vain que fier sent le péril et voit l'écueil :

De soins tumultueux un prince environné  
Vers de nouveaux objets est sans cesse entraîné ;  
L'avenir l'inquiète, et le présent le frappe ;  
Mais plus prompt que l'éclair, le passé nous échappe ;  
Et de tant de mortels, à toute heure empressés  
À nous faire valoir leurs soins intéressés,  
Il ne s'en trouve point qui, touchés d'un vrai zèle,  
Prennent à notre gloire un intérêt fidèle,  
Du mérite oublié nous fassent souvenir,  
Trop prompts à nous parler de ce qu'il faut punir !

Il sera généreux envers Mardochée, à la fois par vanité et par calcul. Que doit faire, demande-t-il à Aman, un prince magnanime

Qui veut combler d'honneurs un sujet qu'il estime ?  
Par quel gage éclatant et digne d'un grand roi  
Puis-je récompenser le mérite et la foi ?  
Ne donne point de borne à ma reconnaissance :  
Mesure tes conseils sur ma vaste puissance.

Par là, il assure sa vie autant qu'il rassure sa conscience :

Et qui voudrait jamais s'exposer pour son roi ?

Et plus loin :

Mais plus la récompense est grande et glorieuse,  
Plus même de ce juif la race est odieuse,  
Plus j'assure ma vie, et montre avec éclat  
Combien Assuérus redoute d'être ingrat.

Ces sentiments ne sont ni très héroïques ni très bas, ils sont normaux et ils sont justes. Il est naturel qu'un roi plein de sa grandeur ait des sentiments nobles ; le souverain oriental ne craint pas une révolution, il ne craint qu'un assassinat : il est naturel qu'Assuérus calcule sa défense ; il est naturel enfin que les sentiments nobles ou politiques soient en lui combattus et vaincus par les sens.

Si les hommes ont tant de prise sur le cœur du maître, que dire des femmes ! Celle qui joindra le prestige de la chair à celui de l'esprit mènera cet Oriental voluptueux que tout amollit et lui livre, la race, le climat, l'ivresse du pouvoir et la claustration. Mardochée le savait quand il faisait macérer Esther dans les parfums. Les Parthes et les Seythes ont envoyé au concours de beauté ouvert à Suse de jeunes personnes qu'on imagine parées d'une plume et de leurs charmes ; Esther a été maquillée avec un art consommé ; sitôt que le roi la voit, il tombe en arrêt :

De mes faibles attraits le Roi parut frappé.  
Il m'observa longtemps dans un sombre silence.

Tout porte à croire que les faibles attraits étaient agréablement présentés : on peut s'en fier à Mardochée,

et à Esther elle-même qui, on l'a vu, ne recule pas devant le maquillage étendu au besoin jusqu'à l'état civil.

En même temps que cette Esther parle aux sens, elle touche l'esprit : artifice suprême, irrésistible. Cette fille vêtue avec rouerie et parfumée avec violence se présente parée d'innocence, de pudeur et de timidité. Habitué aux beautés provoquantes du harem, Assuérus fond comme du beurre au soleil sous le regard de cette vierge ; si savant au jeu des passions, Racine n'a rien oublié de ces traits :

Je ne trouve qu'en vous je ne sais quelle grâce  
Qui me charme toujours et jamais ne me lasse.  
De l'aimable vertu doux et puissants attrails !  
Tout respire en Esther l'innocence et la paix.  
Du chagrin le plus noir elle écarte les ombres,  
Et fait des jours sereins de mes jours les plus sombres.

Aussi bien, il fera pour elle n'importe quelle folie : il ne lui offre rien de moins que la moitié de ses états.

Faut-il de mes Etats vous donner la moitié ?

Ce n'est pas Néron qui eût fait une telle offre à Junie, ni Titus à Bérénice, ni Mithridate à Monime, ni même Bajazet, qui ne faisait aucun cas de la vie, mais qui n'acceptait pas un pouvoir partagé.

Cette extravagance n'est pas chez Assuérus un propos en l'air ; il la répète :

Oui, vos moindres discours ont des grâces secrètes :  
Une noble pudeur à tout ce que vous faites

Donne un prix que n'ont point ni la pourpre ni l'or.  
Quel climat renfermait un si rare trésor ?  
Dans quel sein vertueux avez-vous pris naissance ?  
Et quelle main si sage éleva votre enfance ?  
Mais dites promptement ce que vous demandez :  
Tous vos désirs, Esther, vous seront accordés,  
Dussiez-vous, je l'ai dit, et veux bien le redire,  
Demander la moitié de ce puissant empire.

Mardochée a bien calculé ; elle est la chair, il est l'esprit ; la cause du peuple élu est divine, mais les causes secondes ne laissent pas d'être humaines. Que pèsera la vie d'un ministre quand cette Esther toute puissante réclamera sa tête ?

Il vient d'être touché au plus profond : croyant se décerner à lui-même les honneurs royaux, il les décerne à Mardochée, et comble d'abomination, c'est lui-même qui conduit son ennemi au triomphe, et c'est lui-même qui l'a demandé : cette belle et dramatique opposition devait plaire à Racine, si sensible aux contrastes.

C'est la passion essentielle d'Aman, la vanité, qui saigne à vif au cours de la promenade de Mardochée. Mais quelle ne devait pas être au même moment la volupté traversée d'angoisse de Mardochée, fils de la race de Shylock ! M. Lucien Fabre dans *Rabevel*, M. Pierre Benoit dans le *Puits de Jacob* ont rectifié une erreur courante et capitale sur l'âme juive : les frénésies intellectuelles sont beaucoup plus fortes dans le cœur d'Israël que la soif de l'or, et Shylock préfère à la fortune que lui offre Portia une livre de la chair de son ennemi. Un romantique n'eût pas manqué de



montrer chez Mardochée l'ivresse de la vengeance flagellée par le goût de la mort. Racine laisse dans les fonds ces sentiments outrés.

Aman n'a pas fait un geste, pas dit un mot pour éviter son destin ; Assuérus a parlé, il s'est incliné. Ce premier ministre ne se permet même pas d'avoir une opinion en face de son maître ; sa colère n'éclate que la honte bue, quand il se retrouve seul avec sa femme. Celle-ci est fort sensée. « Comment Assuérus, dit-elle, eût-il deviné le désespoir où il vous réduisait ? Vous n'avez rien dit. » Aman, comme tous les passionnés, répond à côté :

Il sait qu'il me doit tout et que pour sa grandeur  
J'ai foulé sous les pieds remords, crainte, pudeur ;  
Qu'avec un cœur d'airain exerçant sa puissance,  
J'ai fait taire les lois et gémir l'innocence ;  
Que pour lui, des Persans bravant l'aversion,  
J'ai chéri, j'ai cherché la malédiction ;  
Et pour prix de ma vie à leur haine exposée,  
Le barbare aujourd'hui m'expose à leur risée !

C'est Zarès qui retourne ici la réponse de Néron à Agrippine :

Seigneur, nous sommes seuls. Que sert de se flatter ?  
Ce zèle que pour lui vous fîtes éclater,  
Ce soin d'immoler tout à son pouvoir suprême,  
Entre nous, avaient-ils d'autre objet que vous-même ?  
Et sans chercher plus loin, tous ces Juifs désolés,  
N'est-ce pas à vous seul que vous les immolez ?

Cette épouse raisonnable conseille une fuite rapide.

Qu'importe que les Juifs vivent ou meurent, demain peut-être il sera trop tard :

La mer la plus terrible et la plus orageuse  
Est plus sûre pour nous que cette cour trompeuse.

Il est déjà trop tard : Aman est appelé à la salle du banquet, où il ne pèse pas lourd quand Esther a parlé.

Elle parle, comme toujours, avec beaucoup d'adresse mêlée à la majestée. Elle confond la cause d'Assuérus avec la cause d'Israël ; le prédécesseur du roi était cruel aux Juifs.

Dieu rejeta sa race,  
Le retrancha lui-même, et vous mit en sa place.  
Que n'espérions-nous point d'un roi si généreux ?  
« Dieu regarde en pitié son peuple malheureux,  
Disions-nous : un roi règne, ami de l'innocence. »  
Partout du nouveau prince on vantait la clémence :  
Les Juifs partout de joie en poussèrent des cris.  
Ciel ! Verra-t-on toujours par de cruels esprits  
Des princes les plus doux l'oreille environnée,  
Et du bonheur public la source empoisonnée ?

Aman, qui se reconnaît sans peine, laisse échapper un cri désespéré ; Assuérus lui impose brutalement silence :

Tais-toi.  
Oses-tu donc parler sans l'ordre de ton roi ?

Ce sera toute la défense qu'on lui permettra, cependant qu'Esther excuse Mardochée avec une habileté singulière :

Plein d'une juste horreur pour un Amalécite,  
Race que notre Dieu de sa bouche a maudite,  
Il n'a devant Aman pu fléchir les genoux,  
Ni lui rendre un honneur qu'il ne croit dû qu'à vous.

Une cause ainsi plaidée de part et d'autre est entendue d'avance ; on a remarqué qu'à ce point capital, Assuérus allait faire un petit tour pour prendre l'air :

Un moment sans témoins cherchons à respirer.

Paul Mesnard a fait à cette critique la réponse qui convenait :

*Racine d'ordinaire amène avec un art plus habile la sortie de ses personnages, qui ne s'éloignent pas pour « respirer un moment. » On s'est demandé s'il est vraisemblable, non seulement qu'Assuérus se retire sous un tel prétexte, mais aussi qu'Aman soit laissé par lui en présence d'Esther. La réponse à ces critiques n'est point du tout celle qu'on a faite, qu'une tragédie composée pour Saint-Cyr n'était pas rigoureusement assujettie aux règles du théâtre : elle est dans la citation suivante du Livre d'Esther, auquel Racine s'est conformé : « Rex autem iratus surrexit, et de loco convivii intravit in hortum arboribus consitum. Aman quoque surrexit, ut rogaret Esther reginam pro anima sua... Qui cum reversus esset de horto memoribus consito, et intrasset convivii locum, reperit Aman super lectulum corruisse in quo jacebat Esther. (Esther, VII, 7 et 8) » On a présenté, dit M. Coquerel (Introduction au Commentaire sur Esther § 3 p. 283, cette disparition du*

*souverain comme une forme annonçant la sentence de l'accusé, qui reste sans pouvoir même plaider sa cause et solliciter sa grâce. »*

Aman, en effet, n'a plus qu'à tomber aux pieds d'Esther pour implorer la clémence : la tendre colombe répond en orientale impitoyable :

Va, traître, laisse-moi.

Les Juifs n'attendent rien d'un méchant tel que toi.

Misérable, le Dieu vengeur de l'innocence,

Tout prêt à te juger, tient déjà sa balance.

Bientôt son juste arrêt te sera prononcé.

Tremble. Son jour approche, et ton règne est passé.

Encore, Racine a-t-il atténué à la limite du possible le déchaînement de fureur qui suivit la victoire d'Israël : on massacra soixante-quinze mille personnes. Assuérus trouva que c'était peut-être assez et demanda à Esther ce qu'elle en pensait. Elle répondit : *S'il plaît au roi, qu'il donne aux Juifs le pouvoir de faire encore demain ce qu'ils ont fait aujourd'hui dans Suse, et que les dix fils d'Aman soient pendus*. Pour finir, après s'être vengé de la sorte, Israël hérita les dépouilles de son ennemi.

Sans affadir la figure de cette forcenée, Racine l'a rendue supportable. C'est ceux de nos contemporains qui prétendent restituer l'Esther biblique qui ne doivent pas négliger ces détails : s'ils n'ont pas la foi, la vérité historique les contraint de représenter cette famille juive au naturel. Maurice Barrès portait sur Mardochée et sur sa nièce un jugement un peu vif.

Il en jugeait d'après les mesures humaines, alors que Racine s'élevait au-dessus d'elles.

Jamais il n'avait été si près des Grecs ses modèles qu'en cette tragédie où, ainsi que dans les leurs, l'action dramatique et la poésie lyrique étaient unies, inspirées et soulevées par la foi vivante plus belle que les mythologies. Comme eux, il donnait à l'action le chœur pour témoin et pour juge. Le chœur d'*Esther* exprime avec force et constance trois sentiments.

L'un, source de la religion chrétienne aussi bien que de la raison politique, est le sentiment de la solidarité entre les générations. Les Israélites sont frappées pour les fautes de leurs ancêtres. La plus jeune fille du chœur exprime l'étonnement naturel que cette apparente injustice inspire à l'homme, au temps où il entre dans la vie :

Ma vie à peine a commencé d'éclore.

Je tomberai comme une fleur

Qui n'a vu qu'une aurore.

Hélas ! si jeune encore,

Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur ?

Une autre, plus âgée, répond par ces vers qui pourraient servir d'épigraphe à toutes les catastrophes de l'histoire :

Des offenses d'autrui malheureuses victimes,  
Que nous servent, hélas, ! ces regrets superflus ?  
Nos pères ont péché, nos pères ne sont plus,  
Et nous portons la peine de leurs crimes.

Le second sentiment est celui de la fragilité des grandeurs terrestres quand elles ne sont pas appuyées sur la justice. Le chœur l'exprime dès les premiers vers qu'il prononce :

Déplorable Sion, qu'as-tu fait de ta gloire ?

Tout l'univers admirait ta splendeur :

Tu n'est plus que poussière ; et de cette grandeur  
Il ne nous reste plus que la triste mémoire.

Il varie sans cesse l'expression de cette idée qu'on retrouvera dans *Athalie* :

La gloire des méchants en un moment s'éteint.

.....

Qu'ils soient comme la poudre et la paille légère  
Que le vent chasse devant lui.

Et après le triomphe d'Esther :

J'ai vu l'impie adoré sur la terre.

Pareil au cèdre, il cachait dans les cieux  
Son front audacieux.

Il semblait à son gré gouverner le tonnerre,

Foulait aux pieds ses ennemis vaincus.

Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus.

Le troisième sentiment complète le précédent, c'est celui qui domine, explique la tragédie, celui où Racine s'arrêtait au terme de sa vie : en Dieu seul sont la puissance et la stabilité, et le reste n'est rien :

Tel qu'un ruisseau docile

Obéit à la main qui détourne son cours,

Et laissant de ses eaux partager le secours,

Va rendre tout un champ fertile.

Dieu, de nos volontés arbitre souverain,  
Le cœur des rois est ainsi dans ta main.

*Esther* s'achève par sa louange chantée à pleine voix, si large qu'elle semble emplir le temps et l'espace :

Que son nom soit béni ; que son nom soit chanté.  
Que l'on célèbre ses ouvrages  
Au delà des temps et des âges,  
Au delà de l'éternité !

Cependant, aux yeux des Israélites qui figurent dans *Esther*, ce Dieu universel est avant tout Dieu national :

Tu vois nos pressants dangers :  
Donne à ton nom la victoire ;  
Ne souffre point que ta gloire  
Passe à des dieux étrangers.

.....

Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats.

.....

Ton Dieu n'est plus irrité.  
Réjouis-toi, Sion, et sors de la poussière.

Contradiction essentielle ; on la retrouvera dans *Athalie*, plus pressante et plus vive.

Le chœur d'*Esther*, enfin, exprime un sentiment politique immuable chez Racine ; ayant à tracer en face du flottant Assuérus le portrait du souverain idéal, le chœur dit :



J'admire un roi victorieux,  
Que sa valeur conduit triomphant en tous lieux ;  
Mais un roi sage et qui hait l'injustice,  
Qui sous la loi du riche impérieux,  
Ne souffre point que le pauvre gémissé,  
Est le plus beau présent des cieux.

Pas une fois, à aucune époque de leur double carrière, il ne manquera de célébrer en Louis XIV le faiseur d'ordre et le pacificateur.

L'opposition entre Assuérus et Louis XIV explique et justifie le prologue d'*Esther*. Racine y loue le souverain de tenir tête à la ligue d'Augsbourg, c'est-à-dire à l'Europe coalisée et déchaînée par jalousie contre la France. Chrétien et Français, Racine loue Louis XIV de tenir tête au pape : sentiment profond et invariable chez les Français, qui fournit ici un nouveau trait de l'entente étroite entre le monarque et le poète ; quelques mois avant *Esther*, Louis XIV avait écrit au cardinal d'Estrée une lettre destinée à être mise sous les yeux d'Innocent XI ; il y accusait le pape de favoriser la politique formée par le prince d'Orange *pour le maintien de la religion protestante, ou plutôt l'extirpation de la catholique*.

Racine reprit le reproche en termes à peine voilés :

Et l'enfer, couvrant tout de ses vapeurs funèbres,  
Sur les lieux les plus saints a jeté ses ténèbres.

Quand ils entendirent *Esther*, le roi et la reine d'Angleterre saisirent l'allusion et applaudirent.

Gallican, monarchiste, réaliste, Racine ne pouvait pas voir au XVII<sup>e</sup> siècle la question juive comme nous la voyons. Sa peinture agit de la même manière que celle qui montre dans *Iphigénie* les effets d'un régime électif, par la force de la vérité.

## CHAPITRE XIII

### ATHALIE

*Athalie* commence *in medias res*, selon la méthode dont Racine était plus maître que jamais. Ce n'est plus au quatrième vers que le décor est campé, c'est au premier. Dès le début de *Britannicus*, le palais impérial était dressé, la majesté de Rome était présente ; le premier vers d'*Athalie* suffit pour que le Saint des Saints soit évoqué, emplî de la majesté du Dieu vivant.

Abner, qui commence l'exposition, est un personnage créé par Racine ; il n'avait trouvé dans la Bible qu'un nom, il a inventé cette figure inoubliable de l'éternel conservateur.

Abner est un bon général, un bon croyant et un bon citoyen. Il a servi sous quatre règnes le pouvoir établi. Il était fidèle aux princes légitimes qui marchaient dans les voies de Dieu, Josaphat, Joram et Ochosias ; il est resté fidèle à l'usurpatrice ennemie de la foi. Il l'a servie sans discuter, en militaire. Si *Athalie* peut vanter la grandeur de son règne, c'est en partie à l'épée d'Abner qu'elle le doit.

Abner est brave, et il a le courage de son opinion

sitôt qu'il a le courage d'avoir une opinion. En dépit de l'anticléricalisme du pouvoir, il vient au temple. Certes, au dehors, il ne laissera pas échapper une parole contre le pouvoir civil. A l'intérieur, les portes fermées, la Grande Muette se rattrape : Abner maudit le gouvernement auquel il obéit :

L'audace d'une femme, arrêtant ce concours,  
En des jours ténébreux a changé ces beaux jours.

A cette audace d'Athalie, il oppose la peur ; la mauvaise reine ose, l'honnête homme tremble :

Je tremble qu'Athalie, à ne vous rien cacher,  
Vous-mêmes de l'autel vous faissant arracher,  
N'achève enfin sur vous ses vengeances funestes...

Joad, homme terrible et d'une autre trempe, débute par une froide ironie :

D'où vous vient aujourd'hui ce noir pressentiment ?

Abner ne la sent pas et il répond à l'invite en traçant le tableau des malheurs possibles. Tout va mal. Mathan passe son temps à exciter Athalie :

Pour vous perdre il n'est point de ressorts qu'il n'invente ;  
Quelquefois il vous plaint, souvent même il vous vante,  
Il affecte pour vous une fausse douceur,  
Et par là de son fiel colorant la noirceur,  
Tantôt à cette reine il vous peint redoutable,  
Tantôt, voyant pour l'or sa soif insatiable,  
Il lui feint qu'en un lieu que vous seul connaissez,  
Vous cachez des trésors par David amassés.

Ce détail resservira. En un mot, dit Abner, le péril presse et grandit, l'orage est au point d'éclater. Joad répond d'abord par les vers sublimes qui le peignent tout entier :

Celui qui met un frein à la fureur des flots  
Sait aussi des méchants arrêter les complots.  
Soumis avec respect à sa volonté sainte,  
Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.

Il est l'homme de Dieu, absolument. Dieu pourrait, il le répétera comme faisait Mardochée, sauver son peuple par la main d'un enfant ; mais ce n'est pas une raison pour que son peuple s'abandonne. Il joue une partie hasardeuse : avec des prêtres et quelques fidèles, il entreprend de braver et d'abattre une reine : le résultat pour lui ne fait pas de doute, il luttera et Dieu donnera la victoire. Mais il ne négligera aucun des moyens qui sont en son pouvoir : ce sont les moyens de l'esprit.

A la force, quand il faudra, il opposera la ruse. A l'avance, de longue main, il dispose de l'arme spirituelle la plus efficace, une sévère préparation morale. Il entretient et chauffe longuement la foi dans un petit groupe fanatique. Il est l'homme de l'esprit.

Il relève avec verveur le zèle tremblant d'Abner ; une nouvelle ironie sèche et rapide :

Je vois que l'injustice en secret vous irrite,  
Que vous avez encor le cœur Israélite.  
Le ciel en soit béni...

Puis il engage le fer, avec prudence, retenant la sonde et ménageant Abner, car ce fanatique n'oublie jamais d'être rusé :

... Mais ce secret courroux,  
Cette oisive vertu, vous en contentez-vous ?  
La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère ?

En quelques vers, il pose ensuite la donnée historique et politique d'*Athalie* et ramasse en peu de mots ses griefs contre la reine. Pour l'intelligence de la tragédie, il est nécessaire de les développer et de remonter à leur origine.

Le sauveur attendu par le peuple juif devait sortir de la race de David, qui avait régné au XI<sup>e</sup> siècle sur l'ensemble des douze tribus. Une génération après lui, sous Roboam, les dix tribus d'Israël avaient fait scission et formé un royaume indépendant, avec Samarie pour capitale. La maison de David n'avait gardé sous son autorité que les deux tribus de Juda et de Benjamin, sous le nom de royaume de Juda, avec Jérusalem pour capitale.

Vers le milieu du VIII<sup>e</sup> siècle, au cours des troubles qui suivirent la conspiration de Zimri, l'armée d'Israël donna la couronne à un soldat heureux, Amri, ou Homri. Celui-ci n'avait pas été désigné ni sacré par les prophètes, qui le considérèrent comme un usurpateur et qui lui firent, ainsi qu'à toute sa descendance, une opposition furieuse.

Achab, fils et successeur d'Amri, épousa la phénicienne Jézabel, fille d'un roi de Sidon. Elle apportait

dans Israël des cultes étrangers, et d'autres reines ou favorites l'avaient fait avant elle. Mais tout en elle exaspérait les prophètes : son origine étrangère blessait en eux le sentiment national, son alliance avec une maison non sacrée offensait le sentiment dynastique, et par sa conduite à l'égard de Naboth et d'Elie, elle acheva de déchaîner le sentiment religieux déjà irrité par la faveur qu'elle donnait aux dieux phéniciens. Jézabel et Achab devinrent la race maudite et l'objet d'exécration.

La lutte était furieuse entre les chefs de la religion nationale et ceux des cultes étrangers : à la voix d'Elie, le peuple avait un jour massacré huit cent cinquante faux prophètes des dieux phéniciens Baal et Astarté, rassemblés au Carmel. Jézabel répondit en ordonnant un massacre général des prophètes nationaux. Mais sans doute n'assistait-elle pas plus que ne fera Athalie aux exécutions qu'elle ordonnait, car son serviteur Abdias en sauva une centaine, qui suscitèrent contre elle la révolte de Jéhu.

Achab et Jézabel eurent un fils, Joram, qui succéda à son père sur le trône d'Israël, et une fille, Athalie. Celle-ci épousa le roi de Juda, qui s'appelait également Joram, fils de Josaphat, descendant direct et septième successeur de David. Ainsi Athalie était sœur de Joram roi d'Israël de la race d'Achab, et femme de Joram roi de Juda de la race de David. Son mari mourut avant elle, après un court règne de huit ans ; l'ordre successoral ne fut pas troublé et la couronne passa à leur fils Ochosias. Après un an de règne,



celui-ci, fort jeune encore, était par hasard en visite à Jezraël chez son oncle Joram quand il se trouva pris dans le coup de force de Jéhu.

Ce vengeur avait été suscité par Elisée pour anéantir la dynastie des Homrides. Déjà Achab était mort d'une blessure de guerre ; Jéhu tua Joram de sa main, Jézabel fut jetée aux chiens, on égorga les soixante-dix fils d'Achab, postérité évidemment due à la polygamie, et Ochosias, qui eût pu revendiquer les droits des Homrides, fut dépêché par-dessus le marché.

Athalie évoque au second acte ces horreurs et celles par lesquelles elle répondit. Quand elle apprit la mort de son fils, elle fit un coup l'audace unique en Judée : elle s'empara du pouvoir. C'était la première fois qu'une reine ceignait la couronne. Ochosias avait une postérité, qui prolongeait la maison de David et à qui eût dû légitimement revenir le trône. L'intérêt d'Athalie s'accordait avec sa vengeance : c'était au nom de la maison légitime et nationale de David que les prophètes avaient fait massacrer la maison d'Achab : la fille d'Achab ordonna le massacre de la maison de David, bien que cette maison fût devenue sa maison et qu'elle fût composée de ses propres petits-fils ; elle vengeait le sang d'Achab par le sang de David, son propre sang ; pour s'assurer la possession du trône, elle éteignait sa propre postérité.

Histoire compliquée, aussi indispensable à rappeler que celle des origines de Néron : tout *Athalie* est la tragédie de la restauration d'une dynastie légitime et

nationale ; on a pu dire qu'*Athalie* était la tragédie de la restauration en soi.

Deux remarques : Renan soutient qu'*Athalie* ne pouvait être fille de Jézabel et d'Achab : elle eût été beaucoup trop jeune. Pour lui, elle est fille d'Homri. Mais la chronologie de Renan n'est peut-être pas parole d'Évangile.

Deuxième remarque, plus assurée : *Athalie* n'était pas très vieille ; quarante-six ou sept ans, il n'est pas possible de reculer davantage.

Rien dans la tragédie n'est contraire à cette donnée. *Athalie* est grand'mère d'un enfant de sept ans, à qui Racine dit dans sa préface avoir prêté neuf à dix ans *pour le mettre déjà en état de répondre aux questions qu'on lui fait*. C'est pourquoi *Athalie* nous paraît sous les traits d'une aïeule. Mais en Orient, il est normal qu'une femme de quarante-sept ans soit grand'mère d'un enfant de sept ans. Qu'*Athalie* soit dans la force de l'âge, ce fait s'accorde avec la chronologie : son mari Joram n'a régné que huit ans, son fils Ochosias un an, elle-même huit ans. Sa postérité n'a pas eu le temps de vivre : l'Écriture dit qu'à la mort d'Ochosias, il ne restait personne de sa maison qui fût en état de régner. Enfin, on s'explique beaucoup mieux son acte d'énergie si elle n'a pas plus de quarante ans au moment où elle s'installe sur le trône laissé libre par la mort de son fils.

Ainsi *Athalie*, princesse de la dynastie homride dépossédée par force du trône d'Israël, s'empare par force du trône vacant de Juda, qui avait appartenu

avant elle à son époux et à son fils. Elle est la seule reine qui ait régné en Judée. Tant par son père l'impie Achab que par sa mère l'étrangère Jézabel, elle est hostile au culte national. Enfin, mi-passion, mi-politique, elle venge en sa propre postérité le sang d'Achab sur le sang de David, elle ordonne le massacre de ses petits-fils, postérité légitime de David, dynastie nationale de Juda, d'où les prophéties annonçaient que devait sortir le Sauveur.

Racine la montre assistant à l'exécution :

Un poignard à la main, l'implacable Athalie  
Au carnage animait ses barbares soldats...

Il a inventé ce noir détail, qui ne semble pas vraisemblable. L'Écriture dit seulement : *Athalie, mère d'Ochosias, voyant son fils mort, se leva et fit périr toute la race royale.* Et au même Livre des Rois : *Josabet fille du Roi, emporta Joas, fils d'Ochosias et le déroba du milieu des fils du Roi, tandis qu'on les tuait, et le cacha avec sa nourrice dans la chambre des lits.*

Josabet, femme du grand prêtre Joad, était elle-même de race royale, fille de Joram et d'une autre mère qu'Athalie. Ainsi Joad dit à sa femme :

Jusque sur notre autel votre injuste marâtre  
Veut offrir à Baal un encens idolâtre.

Joad était donc le neveu de sa mère adoptive Josabet.

On comprend maintenant les griefs énergiquement résumés par Joad :

Huit ans déjà passés, une impie étrangère  
Du sceptre de David usurpe tous les droits,  
Se baigne impunément dans le sang de nos rois,  
Des enfants de son fils détestable homicide,  
Et même contre Dieu lève son bras perfide.

Puis il reprend à l'adresse d'Abner sa hautaine ironie :

Et vous, l'un des soutiens de ce tremblant Etat,  
Vous nourri dans les camps du saint roi Josaphat,  
Qui sous son fils Joram commandiez nos armées,  
Qui rassurâtes seul nos villes alarmées,  
Lorsque d'Okosias le trépas imprévu  
Dispersa tout son camp à l'aspect de Jéhu :  
« Je crains Dieu, dites-vous, sa vérité me touche. »  
Voici comme ce Dieu vous répond par ma bouche :  
« Du zèle de ma loi que sert de vous parer ?  
Par de stériles vœux pensez-vous m'honorer ?  
Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices ?  
Ai-je besoin du sang des boucs et des génisses ?  
Le sang de vos rois crie, et n'est point écouté.  
Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété.  
Du milieu de mon peuple exterminatez les crimes,  
Et vous viendrez alors m'immoler vos victimes. »

Abner fait la réponse invariable du conservateur qui ne voit que le mal et la difficulté, et qui trouve que tout va de mal en pis :

Hé ! que puis-je au milieu de ce peuple abattu ?  
Benjamin est sans force, et Juda sans vertu.

.....

L'arche sainte est muette, et ne rend plus d'oracles .

La foi de Joad, au contraire, éclate en un mouvement sublime :

Et quel temps fut jamais si fertile en miracles ?  
Quand Dieu par plus d'effets montra-t-il son pouvoir ?  
Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,  
Peuple ingrat ?...

Où le libéral n'a vu que des raisons de décourager,  
le croyant inspiré a vu une suite magnifique d'espérances, dont il achève le tableau par un acte de foi :

Reconnaissez, Abner, à ces traits éclatants,  
Un Dieu tel aujourd'hui qu'il fut dans tous les temps.

Abner n'est pas si aisément convaincu ; où sont, dit-il, ces honneurs tant annoncés, ce règne promis à la race de David sur les nations de la terre ? Si encore il restait un prince légitime de la dynastie nationale !

Ce roi fils de David, où le chercherons-nous ?  
Le ciel même peut-il réparer les ruines  
De cet arbre séché jusque dans ses racines ?  
Athalie étouffa l'enfant même au berceau.  
Les morts, après huit ans, sortent-ils du tombeau ?  
Ah ! si dans sa fureur elle s'était trompée ;  
Si du sang de nos rois quelque goutte échappée...

Joad saisit la balle au bond : *Hé bien ! que feriez-vous ?* Abner est la loyauté même : si on lui montrait son roi légitime, il le servirait, comme tous les conservateurs. Mais il faut qu'on le lui montre et qu'on le lui restaure, et pour cette besogne, il faut la foi qui

soulève les montagnes, la foi qu'Abner n'a pas et la foi qu'a Joad.

Allez, dit celui-ci, espérez et revenez avant la fin du jour :

Dieu pourra vous montrer par d'importants bienfaits  
Que sa parole est stable et ne trompe jamais.

Resté seul avec Josabet, il lui annonce que le jour est venu : le péril grandit et presse, il est temps de renverser Athalie et de restaurer Joas.

La tendre Josabet, une des plus délicates figures tracées par Racine, s'inquiète du péril que va courir l'enfant qu'elle a sauvé et qu'elle chérit. Il est si jeune encore ! Et sa cause est si fragile ! Abner a-t-il juré de combattre pour lui ?

Abner, quoiqu'on se pût assurer sur sa foi,  
Ne sait pas même encor si nous avons un roi.

Alors, quel chef mènera le mouvement ?

Mais à qui de Joas confiez-vous la garde ?  
Est-ce Obed, est-ce Ammon que cet honneur regarde ?  
De mon père sur eux les bienfaits répandus...

JOAD

A l'injuste Athalie ils se sont tous vendus.

Quelle faiblesse, gémit Josabet, en face d'Athalie si forte ! Deux fois, d'abord avec quelque violence, puis avec douceur, Joad lui rappelle que Dieu est avec eux :

Et comptez-vous pour rien Dieu qui combat pour nous ?

Mais Josabet a rappelé l'essentiel : si Joas est du sang élu de David, il est aussi du sang réprouvé d'Achab. La main de Dieu s'appesantira-t-elle sur lui pour la bénédiction ou pour la malédiction ? Joad la rassure avec tendresse :

Vos larmes, Josabet, n'ont rien de criminel ;  
Mais Dieu veut qu'on espère en son soin paternel.

Puis il donne la raison maîtresse, la raison qui inspire toute sa politique :

Il faut que sur le trône un roi soit élevé,  
Qui se souvienne un jour qu'au rang de ses ancêtres  
Dieu l'a fait remonter par la main de ses prêtres.

Ce « cléricalisme intégral » a gêné plus d'un admirateur d'*Athalie*. Bien à tort. Racine, qu'on a vu dans le prologue d'*Esther* prendre le parti du roi contre le pape, peint ici l'idéal politique d'un prophète oriental ; il n'a jamais dit que ce régime dût être appliqué à la France.

Aussitôt après, Joad revient au grand problème d'hérédité contrastée qui fait la toile de fond d'*Athalie* comme un problème tout semblable faisait le fond de *Britannicus* : Joas suivra-t-il la bonne hérédité ou la mauvaise ? Sera-t-il David, sera-t-il Achab ? Nous savons aujourd'hui qu'il fut les deux. Comme Néron, il commença par le bien, puis, après un temps plus long que chez Néron, le mal l'emporta. Ces questions ont toujours hanté Racine : dans *Phèdre* encore,



l'honnête femme sans la grâce se demande avec angoisse si ses enfants porteront la peine de son crime :

Je ne crains que le nom que je laisse après moi,  
Pour mes tristes enfants quel affreux héritage !  
Le sang de Jupiter doit enfler leur courage ;  
Mais quelque juste orgueil qu'inspire un sang si beau,  
Le crime d'une mère est un pesant fardeau.  
Je tremble qu'un discours, hélas ! trop véritable,  
Un jour ne leur reproche une mère coupable.  
Je tremble qu'opprimés de ce poids odieux  
L'un ni l'autre jamais n'ose lever les yeux.

M. de Roux écrit dans son étude de la *Revue Critique* sur le *Roi d'après Jean Racine* :

*C'était la démarche la plus naturelle de son esprit de scruter ainsi l'avenir. Le petit duc de Chartres faisait éclater un heureux naturel par le chagrin qu'il ressentait de la mort de son gouverneur. Racine, qui conte le fait, ne peut se tenir d'ajouter : « Dieu veuille qu'il persiste longtemps dans de pareils sentiments. »*

Dans *Britannicus*, Racine avait beau jeu et la bataille des « hérédos » chez Néron lui fournissait le sujet de son drame. Dans *Athalie*, au contraire, il eût semblé que ce thème ne put être évoqué sans diminuer la sympathie que le spectateur doit ressentir pour Joas. Loin d'éluder la difficulté, Racine l'a poussée au premier plan, il en a fait un de ces ressorts invisibles qui ont toujours dans ses tragédies tant d'importance et tant d'action : c'est ce ressort qui, au sommet de l'œuvre, amènera la scène capitale de la prophétie ; aussi, dès la fin du 1<sup>er</sup> acte, Joad a grand soin de

le poser et de le tendre, en termes dont la poésie ne doit pas faire oublier l'utilité :

Grand Dieu, si tu prévois qu'indigne de sa race,  
Il doive de David abandonner la trace,  
Qu'il soit comme le fruit en naissant arraché,  
Ou qu'un souffle ennemi dans sa fleur a séché.  
Mais si ce même enfant, a tes ordres docile,  
Doit être à tes desseins un instrument utile,  
Fais qu'au juste héritier le sceptre soit remis ;  
Livre en mes faibles mains ses puissants ennemis ;  
Confonds dans ses conseils une reine cruelle.  
Daigne, daigne, mon Dieu, sur Mathan et sur elle  
Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur,  
De la chute des rois funeste avant-coureur.

Quand Sarcey écrivait qu'*Athalie* est une pièce aussi bien faite que le *Courrier de Lyon*, il ne donnait pas une très bonne idée de son jugement : quelle commune mesure entre les grosses péripéties du mélodrame et l'art avec lequel Racine dissimule ici, un à un, tous ses ressorts sous les fleurs ? L'esprit d'imprudence et d'erreur que Dieu va répandre sur Athalie est indispensable à la tragédie. Joad peut quitter la scène après avoir prononcé ces derniers vers : il a tout dit.

\* \* \*

Athalie paraît dès le début du second acte. Au premier vers qu'elle prononce, elle dit les mots révélateurs :

Non, je ne puis : tu vois mon trouble et ma faiblesse.  
 Va, fais dire à Mathan qu'il vienne, qu'il se presse ;  
 Heureuse si je puis trouver par son secours  
 Cette paix que je cherche et qui me fuit toujours.

Cette femme énergique, qui la première de son sexe a su régner sur un peuple ingouvernable, n'est plus elle-même sitôt que s'ouvre la crise où elle va sombrer, Tout va contribuer à la troubler et l'affaiblir, un songe, un sentiment maternel imprévu chez une femme qui a fait égorger ses petits-enfants, une indécision étonnante chez une reine qui se vante à juste titre d'avoir été forte et grande. Jusqu'au bout, elle va agir au rebours de son caractère ; elle sera imprudente, attendrie, irrésolue ; elle va temporiser, ménager son ennemi, hésiter, et elle finira par tomber désarmée dans un piège. Sur elle est le *Quos vult perdere Jupiter, prius dementat*, l'esprit d'imprudence et d'erreur des régimes qui vont finir.

Au lieu de Mathan, c'est Abner qui paraît. Ce loyaliste parle à sa souveraine avec un courage qui a étonné les commentateurs :

Hé quoi ? vous de nos rois et la femme et la mère,  
 Etes-vous à ce point parmi nous étrangère ?  
 Ignorez-vous nos lois ? Et faut-il qu'aujourd'hui...  
 Voici votre Mathan, je vous laisse avec lui.

Dans les *Sentiments de l'Académie sur Athalie* qui furent rédigés en 1724, ce dernier vers est ainsi critiqué : *Votre n'est pas assez respectueux dans la bouche d'un sujet parlant à sa reine ; il n'est d'ailleurs pas con-*

*venable au caractère donné à Abner.* Paul Mesnard partage cette opinion : ni lui ni les Académiciens de 1721 n'avaient peut-être assez vu ou entendu le conservateur honnête en temps troublé ; Abner n'est pas pusillanime ; il est droit, brave et généreux, il ne craint pas de se compromettre et, mieux, il s'imagine qu'il a servi sa cause quand il a parlé franc, comme ces écrivains ou ces orateurs qui croient avoir sauvé la patrie quand ils ont, dans un article ou un discours, jeté la vérité à la face des puissants. Le caractère fléchit chez eux au point central ; mais ils ont même les apparences du beau caractère, et c'est le trait qui est en eux le plus dangereux ; on pouvait être assuré que Racine ne le négligerait pas.

Athalie, la forte politique, le sait, le dit et traite ce général comme il le mérite, avec un peu de respect, beaucoup d'ironie et un insondable mépris :

Votre présence, Abner, est ici nécessaire.  
Laissons là de Joad l'audace téméraire,  
Et tout ce vain amas de superstitions  
Qui ferment votre temple aux autres nations.  
Un sujet plus pressant excite mes alarmes.  
Je sais que dès l'enfance, élevé dans les armes,  
Abner a le cœur noble, et qu'il rend à la fois  
Ce qu'il doit à son Dieu, ce qu'il doit à ses rois.  
Demeurez.

Mais Mathan vient de paraître, qui s'étonne de trouver en un tel lieu Athalie ; elle lui coupe brièvement la parole ; et avant d'en venir au songe précur-

seur de sa perte, elle trace le tableau nécessaire de son caractère et de sa grandeur :

Prêtez-moi l'un et l'autre une oreille attentive.  
Je ne veux point ici rappeler le passé,  
Ni vous rendre raison du sang que j'ai versé.  
Ce que j'ai fait, Abner, j'ai cru le devoir faire.  
Je ne prends point pour juge un peuple téméraire.  
Quoique son insolence ait osé publier,  
Le ciel même a pris soin de me justifier.  
Sur d'éclatants succès ma puissance établie  
A fait jusqu'aux deux mers respecter Athalie.  
Par moi Jérusalem goûte un calme profond.  
Le Jourdain ne voit plus l'Arabe vagabond,  
Ni l'altier Philistin, par d'éternels ravages,  
Comme au temps de vos rois, désoler ses rivages ;  
Le Syrien me traite et de reine et de sœur.  
Enfin de ma maison le perfide oppresseur,  
Qui devait jusqu'à moi pousser sa barbarie,  
Jéhu, le fier Jéhu, tremble dans Samarie.  
De toutes parts pressé par un puissant voisin,  
Que j'ai su soulever contre cet assassin,  
Il me laisse en ces lieux souveraine maîtresse.  
Je jouissais en paix du fruit de ma sagesse.

Elle a raison : elle a été une grande reine, et rien n'est plus important.

Trait significatif, Racine n'a trouvé nulle part cette apologie ; elle n'est ni dans l'Écriture ni dans Joseph ; elle n'est qu'à lui ; elle était indispensable pour donner le sens politique de sa tragédie et de toute son œuvre.

L'apologie est si vraie qu'aujourd'hui encore, après vingt-six siècles, les données politiques n'ont pas varié sur les bords du Jourdain et de la Mer Morte :

l'essentiel en Palestine est de ne pas revoir l'Arabe vagabond ; pour s'en convaincre, il suffit d'interroger ceux qui ont combattu par là. Jusqu'au bout, les tragédies de Racine fourniront des exemples de son souci de la vérité et de sa divination de l'essentiel.

Ainsi cette mauvaise femme a été une reine excellente. Son coup de force, ses assassinats, son mépris de l'opinion, elle a tout justifié si les résultats justifient. Premier exemple du réalisme politique qui nourrit cette tragédie légitimiste : ainsi Bossuet, quand il traçait le portrait de Cromwell, respectait jusque chez l'usurpateur l'autorité qui, bien que contraire à la justice, avait maintenu l'État, et M. de Roux remémore avec opportunité que d'aussi purs légitimistes que Maistre et Berryer *ont rappelé quelle reconnaissance peut être due à ceux qui ont défendu l'héritage tout en meurtrissant l'héritier. C'est ce qu'avec l'épée d'Abner a fait Athalie : Joas ne retrouvera pas entre ses mains sanglantes un état amoindri.* De même, remarque M. de Roux, Racine a soin de ne pas caricaturer l'usurpatrice dans une tragédie destinée à faire éclater son châtiment.

Après avoir rappelé sa grandeur, Athalie dépeint l'inquiétude qui va l'abattre : cet enfant qu'elle a vu en songe et revu par hasard dans le temple, quel est-il ? Son trouble, la peur, l'ont amenée où son malheur l'appelait, dans le temple :

J'allais prier Baal de veiller sur ma vie,  
Et chercher du repos au pieds de ses autels.  
Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels ?

Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée,  
Et d'apaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée :  
J'ai cru que des présents calmeraient son courroux,  
Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendrait plus doux.

Elle a vu deux enfants, dont l'un ressemble à celui  
du songe. Mathan, le mauvais conseiller, le *détestable*  
*flatteur*, la pousse aussitôt *au penchant où son cœur est*  
*enclin* :

Pourquoi délibérer?

De tous les deux, Madame, il se faut assurer.  
Vous savez pour Joad mes égards, mes mesures ;  
Que je ne cherche point à venger mes injures,  
Que la seule équité règne en tous mes avis ;  
Mais lui-même, après tout, fût-ce son propre fils,  
Voudrait-il un moment laisser vivre un coupable?

Abner cherche à parer le coup, Mathan présente  
une théorie dont la présence dans *Athalie* était indis-  
pensable :

On le craint, tout est examiné.

A d'illustres parents s'il doit son origine,  
La splendeur de son sort doit hâter sa ruine.  
Dans le vulgaire obscur si le sort l'a placé,  
Qu'importe qu'au hasard un sang vil soit versé?  
Est-ce aux rois à garder cette lente justice?  
Leur sûreté souvent dépend d'un prompt supplice.  
N'allons point les gêner d'un soin embarrassant.  
Dès qu'on leur est suspect, on n'est plus innocent.

La tragédie d'*Athalie* glorifie la raison d'État, exer-  
cée au nom de la vérité, de la légitimité et de la justice ;



il était nécessaire qu'on y vit en quelque endroit la raison d'État toute pure, privée de tout support autre que l'intérêt. Il eût manqué une pièce capitale dans les idées politiques de Racine s'il n'avait fait éclater, précisément dans *Athalie*, le sophisme de la raison d'État. Il est à remarquer que c'est un prêtre, Joad, qui fait triompher la raison d'État au service du bien public ; et que c'est un prêtre, Mathan, qui parle au nom de la raison d'État privée de ses supports moraux ; signe que Racine, en son dernier ouvrage, s'était élevé à cette vue que les problèmes de la politique sont commandés par ceux de la métaphysique.

Ici encore, sa pensée rencontrait celle de Louis XIV vieillissant, quand le roi commençait ses instructions à son fils par ces paroles :

*Vous devez savoir avant toute chose, mon fils, que nous ne saurions montrer trop de respect pour Celui qui nous fait respecter de tant de millions d'hommes. La première partie de la politique est celle qui nous enseigne à le bien servir, et si nous manquons de remplir en cela ses desseins, peut-être qu'il nous laissera tomber dans la poussière dont il nous a tirés.*

Abner s'étonne qu'un prêtre puisse parler comme fait Mathan ; c'est lui, *nourri aux horreurs du carnage*, qui tente de prêter sa *voix au malheureux*. Mais Athalie a décidé, et elle parle en reine.

Manquerait-on pour moi de complaisance ?  
De ce refus bizarre où seraient les raisons ?  
Il pourrait me jeter en d'étranges soupçons.

Que Josabet, vous dis-je, ou Joad les amène.  
Je puis, quand je voudrai, parler en souveraine.  
Vos prêtres, je veux bien, Abner, vous l'avouer,  
Des bontés d'Athalie ont lieu de se louer.  
Je sais sur ma conduite et contre ma puissance  
Jusqu'où de leurs discours ils portent la licence.  
Ils vivent cependant, et leur temple est debout.  
Mais je sens que bientôt ma douceur est à bout.  
Que Joad mette un frein à son zèle sauvage,  
Et ne m'irrite point par un second outrage.  
Allez.

Ils vivent et leur temple est debout : l'argument a été repris par des gouvernements qui n'avaient pas autant de droits qu'Athalie à se prévaloir de leurs services et de leur tolérance.

Resté seul avec la reine. Mathan flairer le danger, celui qui menace tout usurpateur et qui fit paraître en Orient tant de faux Cyrus et de mages Smerdis : qui sait, dit-il, si Joad ne va pas substituer sa descendance au sang des rois ? Oui, dit Athalie rêveuse, vous m'ouvrez les yeux ; et l'énergique souveraine se redresse aussitôt :

Je commence à voir clair dans cet avis des cieux.  
Mais je veux de mon doute être débarrassée.  
Un enfant est peu propre à trahir sa pensée.  
Souvent d'un grand dessein un mot nous fait juger.  
Laissez-moi, cher Mathan, le voir, l'interroger.  
Vous cependant, allez ; et sans jeter d'alarmes,  
A tous mes Tyriens faites prendre les armes.

Voilà une femme qui sait gouverner, et ces traits sont importants, car on va voir immédiatement fléchir

cette impérieuse. Après avoir fermé d'un mot bref la bouche à Josabet, elle interroge Joas, et les fermes réponses de l'enfant royal la troublent plus qu'elle ne voudrait :

Quel prodige nouveau me trouble et m'embarrasse ?  
La douceur de sa voix, son enfance, sa grâce,  
Font insensiblement à mon inimitié  
Succéder... Je serais sensible à la pitié ?

Abner profite de l'avantage :

Madame, voilà donc cet ennemi terrible.  
De vos songes menteurs l'imposture est visible,  
A moins que la pitié qui semble vous troubler  
Ne soit ce coup fatal qui vous faisait trembler.

Lunneau de Boisjermain a blâmé cette intervention : *Cet Abner, dit-il, qui connaît si bien l'étendue de ses devoirs, semble un peu trop les ignorer ; il parle à Athalie avec une ironie bien déplacée.* C'est l'ironie du commentaire qui est déplacée ; Abner, on l'a vu, a moins peur de parler que d'agir et il dit ici le mot qu'il faut dire : c'est bien la pitié qui, en s'insinuant dans ce cœur où elle n'a pas de place, le trouble et l'étonne et y joue le rôle dissolvant que joue le vice dans un cœur pur. Athalie pitoyable, c'est Athalie désarmée. On le voit quand sa colère éclate, splendide et vaine, à la fin de la scène. Elle a proposé à Joas de l'emmener au palais et de l'adopter, et l'enfant a refusé de quitter un père comme Joad pour une mère comme elle. Dans sa

fureur qui gronde, elle ne perd pas son accent de hautaine autorité :

Sa mémoire est fidèle ; et dans tout ce qu'il dit  
De vous et de Joad je reconnais l'esprit.  
Voilà comme infectant cette simple jeunesse,  
Vous employez tous deux le calme où je vous laisse.  
Vous cultivez déjà leur haine et leur fureur ;  
Vous ne leur prononcez mon nom qu'avec horreur.

Il faudra que Josabet ait évoqué le souvenir de ses crimes pour qu'elle se laisse emporter par la lame de fond, mais ce sera encore sa politique qu'elle justifiera, qu'elle glorifiera dans une sortie passionnée :

Oui, ma juste fureur, et j'en fais vanité,  
A vengé mes parents sur ma postérité.  
J'aurais vu massacrer et mon père et mon frère,  
Du haut de son palais précipiter ma mère,  
Et dans un même jour égorger à la fois,  
Quel spectacle d'horreur ! quatre-vingt fils de rois :  
Et pourquoi ? pour venger je ne sais quels prophètes,  
Dont elle avait puni les fureurs indiscrètes ;  
Et moi, reine sans cœur, fille sans amitié,  
Esclave d'une lâche et frivole pitié,  
Je n'aurais pas du moins à cette aveugle rage  
Rendu meurtre pour meurtre, outrage pour outrage,  
Et de votre David traité tous les neveux  
Comme on traitait d'Achab les restes malheureux ?  
Ou serais-je aujourd'hui, si domptant ma faiblesse,  
Je n'eusse d'une mère étouffé la tendresse ;  
Si de mon propre sang ma main versant les flots  
N'eût par ce coup hardi réprimé vos complots ?  
Enfin de votre Dieu l'implacable vengeance  
Entre nos deux maisons rompit toute alliance.

David m'est en horreur ; et les fils de ce roi,  
Quoique nés de mon sang, sont étrangers pour moi.

*Tout vous a réussi*, dit la ployante et inflexible Josabet : *que Dieu voie, et nous juge.*

Athalie relève le défi et sort sur une bravade :

Mais nous nous reverrons. Adieu. Je sors contente :  
J'ai voulu voir ; j'ai vu.

Le brave Abner peut dire à Josabet, d'un petit air modeste et triomphant :

Je vous l'avais promis :  
Je vous rends le dépôt que vous m'avez commis.

Mais Athalie a tort si elle s'en va contente : elle n'a pas emmené l'enfant. Implacable dans la décision, elle a flotté dans l'action et elle n'a su que montrer sa colère ; elle est vaincue.

\* \* \*

L'esprit peut présager cette défaite, comme il présageait celle d'Agrippine. Mais celle-ci avait partie perdue parce qu'elle avait contre elle la force, le mal et la raison d'État. Athalie, au contraire, dispose de la force, et sa faiblesse n'est qu'en elle. A la fin du second acte, le spectateur possédait les données nécessaires pour le pressentir : comme toujours, et c'est la marque de son art. Racine a parlé d'abord à l'imagination. Ici,

le secret d'Athalie a tant d'importance que, dès le début du III<sup>e</sup> acte, Mathan le remet en lumière.

Il est venu dans le temple porteur d'un ordre confidentiel de la reine. Tandis qu'on cherche Josabet, le prêtre de Baal est seul avec son confident, qui s'étonne des fluctuations d'Athalie. Mathan répond :

Ami, depuis deux jours je ne la connais plus.  
Ce n'est plus cette reine éclairée, intrépide,  
Elevée au-dessus de son sexe timide,  
Qui d'abord accablait ses ennemis surpris,  
Et d'un instant perdu connaissait tout le prix.  
La peur d'un vain remords trouble cette grande âme :  
Elle flotte, elle hésite ; en un mot, elle est femme.

Femme, à l'instant où il faudrait qu'elle fût reine : dans *Athalie* comme dans *Esther*, si le fond est miraculeux, les causes secondes sont humaines.

La reine a assemblé sa garde en diligence et elle n'en a rien fait.

J'ai trouvé son courroux chancelant, incertain.  
Et déjà remettant sa vengeance à demain.  
Tous ses projets semblaient l'un l'autre se détruire.

Mathan lui fait un mensonge qui, hasard ou perspicacité, tombe juste : Joad, dit-il, montre cet enfant aux factieux, le fait passer pour l'héritier et l'élu du Seigneur. Sur une femme de la trempe d'Athalie, l'effet de ces paroles est étonnant :

Ces mots ont fait monter la rougeur sur son front.

Inquiète la première de cette faiblesse, elle décide d'en sortir par la violence :

Est-ce à moi de languir dans cette incertitude ?  
Sortons, a-t-elle dit, sortons d'inquiétude.  
Vous-même à Josabet prononcez cet arrêt :  
Les feux vont s'allumer, et le fer est tout prêt ;  
Rien ne peut de leur temple empêcher le ravage,  
Si je n'ai de leur foi cet enfant pour otage.

Joad cédera, dit le confident Nabal, et tout sera à refaire : il ne laissera pas détruire le temple pour un enfant inconnu. L'ambition laisse chez Mathan la tête libre : il voit juste et loin. Joad, dit-il, est si orgueilleux qu'il ne reculera pas :

Plutôt que dans mes mains par Joad soit livré  
Un enfant qu'à son Dieu Joad a consacré,  
Tu lui verras subir la mort la plus terrible.

Au reste, Joad en sait plus qu'il ne dit sur la naissance de cet enfant mystérieux ; il résistera et sera perdu. Nabal demande :

Qui peut vous inspirer une haine si forte ?  
Est-ce que de Baal le zèle vous transporte ?

Mathan sourit, comme souriait Acomat quand Osmin s'étonnait de le voir amoureux. Mathan est la dernière figure tracée par Racine de l'ambitieux, du flatteur, du politique sans scrupule et trop adroit, comme Abner est la dernière figure du serviteur loyal, du militaire impolitique, scrupuleux et maladroit. En



eux il a ramassé une dernière fois tous les traits comme dans les planches des maîtres dont la vigueur simplifiée indique l'essentiel.

Né dans la tribu de Lévi, voué aux emplois sacerdotaux, pour une idole de bois que les vers rongent en dépit de ses soins, Mathan n'eût pas quitté le Dieu des Juifs

Si l'amour des grandeurs, la soif de commander  
Avec son joug étroit pouvaient s'accommoder.  
Qu'est-il besoin, Nabal, qu'à tes yeux je rappelle  
De Joad et de moi la fameuse querelle,  
Quand j'osai contre lui disputer l'encensoir,  
Mes brigues, mes combats, mes pleurs, mon désespoir ?  
Vaincu par lui, j'entrai dans une autre carrière,  
Et mon âme à la cour s'attacha tout entière.  
J'approchai par degrés de l'oreille des rois,  
Et bientôt en oracle on érigea ma voix.  
J'étudiai leur cœur, je flattai leurs caprices,  
Je leur semai de fleurs le bord des précipices.  
Près de leurs passions rien ne me fut sacré ;  
De mesure et de poids, je changeais à leur gré.  
Autant que de Joad l'inflexible rudesse.  
De leur superbe oreille offensait la mollesse,  
Autant je les charmais par ma dextérité,  
Dérobant à leurs yeux la triste vérité,  
Prêtant à leurs fureurs des couleurs favorables,  
Et prodigue surtout du sang des misérables.

La plupart des commentateurs ont jugé ces aveux excessifs. Il est peu vraisemblable, disent-ils, qu'un scélérat si profond découvre son âme. *Quand l'histoire, écrit Houdar de la Motte, fournirait quelques exemples d'une pareille conduite, il ne suffirait pas pour la justifier*

*au théâtre, où l'on veut voir des hommes et non pas des monstres.* La Motte reprenait cette critique après Fontenelle et l'Académie, Mesnard y souscrit, Louis Racine et la Harpe n'y ont répondu qu'avec molesse. La vraie raison est que Racine reprenait sa constante mise en garde contre le mauvais conseil : de la *Thébaïde* à *Athalie*, ce thème sinue à travers son œuvre, et dans son dernier ouvrage, il y revient, il y insiste, il renforce les traits, il montre combien il avait cette idée à cœur : ceux qui le tiennent pour un flatteur pourront réfléchir qu'une des rares fois où il s'est exposé au reproche de forcer la nature, ce fut pour répéter aux rois l'avertissement de se garder des flatteurs.

Mathan achève de se peindre ; renégat, ses services ont été payés, il est devenu grand prêtre du nouveau dieu et l'égal de Joad :

Des enfants de Lévi la troupe consternée  
En poussa vers le ciel des hurlements affreux.

Ce trait est jeté en passant d'une main négligente, il ne laisse pas d'être plaisant en sa légèreté. Mais la colère de ses ennemis ne suffit pas au cœur de Mathan : ce Dieu qu'il a quitté, il ne peut l'arracher de sa pensée, il en est hanté, il en a peur,

Et c'est ce qui redouble et nourrit ma fureur.  
Heureux si sur son temple achevant ma vengeance,  
Je puis convaincre enfin sa haine d'impuissance,  
Et parmi le débris, le ravage et les morts,  
A force d'attentats perdre tous mes remords !

En présence de Josabet qui paraît, il redevient doux et insinuant ; il apporte la paix au nom de la reine sous condition qu'on lui livre l'enfant. Il a flairé la bonne piste et il ne la lâche pas :

Songez-y : vos refus pourraient me confirmer  
Un bruit sourd que déjà l'on commence à semer.

JOSABET

Quel bruit ?

NATHAN

Que cet enfant vient d'illustre origine ;  
Qu'à quelque grand projet votre époux le destine.

Josabet se défend comme elle peut, quand Joad paraît. Il ne veut pas même entendre *l'ordre affreux qu'apporte un tel ministre*, et il fait éclater sur Mathan la formidable malédiction :

Sors donc de devant moi, monstre d'impiété.  
De toutes tes horreurs, va, comble la mesure.  
Dieu s'apprête à te joindre à la race parjure,  
Abiron et Dathan, Doëg, Achitophel.  
Les chiens, à qui son bras a livré Jézabel,  
Attendant que sur toi sa fureur se déploie,  
Déjà sont à ta porte, et demandent leur proie.

Mathan chancelle et s'égare sous cette violence : il ne trouve même plus la porte et il faut que Nabal le conduise.

La lutte est engagée à fond : avant le soir, Joad doit vaincre ou disparaître. A juste titre inquiète pour cet

homme qu'elle aime parce qu'il est beau, mâle et énergique, et pour l'enfant qu'elle chérit parce qu'il est faible et désarmé, la touchante Josabet voudrait retarder l'échéance, solliciter Jéhu. Politique de femme qui ne convient ni à l'heure, ni au caractère de Joad :

Quels timides conseils m'osez-vous suggérer ?

Josabet répond avec une douceur raisonnable :

Dieu défend-il tout soin et toute prévoyance ?  
Ne l'offense-t-on point par trop de confiance ?  
A ses desseins sacrés employant les humains,  
N'a-t-il pas de Jéhu lui-même armé les mains ?

Non, riposte Joad, car Jéhu a commis le crime inexpiable :

Jéhu laisse d'Achab l'affreuse fille en paix.

Jéhu a été sacré par les prophètes et il l'a oublié. On l'a élu pour qu'il fasse une politique et il en a fait une autre. Jéhu, qui ne suit plus les voies de Dieu,

N'a pour servir sa cause et venger ses injures  
Ni le cœur assez droit ni les mains assez pures.  
Non, non : c'est à Dieu seul qu'il nous faut attacher.  
Montrons Eliacin ; et loin de le cacher,  
Que du bandeau royal sa tête soit ornée.  
Je veux même avancer l'heure déterminée,  
Avant que de Mathan le complot soit formé.

Les moyens humains en son pouvoir, il les emploie.  
Mais il connaît leur fragilité :

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle.  
Des prêtres, des enfants, ô Sagesse éternelle !

Cependant, il n'a l'ombre d'une hésitation, car Dieu est avec lui ; il est l'inspiré, et voici que, saisi du délire prophétique, il voit se dérouler avec les yeux de l'esprit, avant tout, les conséquences de l'hérédité chez l'enfant qu'il va sacrer.

Problème politique capital : Joas deviendra un mauvais roi. Le sang d'Achab l'emportera et il égorgera le propre fils de Joad. Celui-ci le voit, le dit. Mais Joas restauré aura renoué la chaîne des souverains légitimes indispensables aux destins d'Israël : Joad n'hésite pas, il sacrera le mauvais roi nécessaire.

Josabet s'inquiète, comme toujours :

Hélas ! d'où nous viendra cette insigne faveur,  
Si les rois de qui doit descendre ce Sauveur...

Joad enferme en lui le terrible secret, et répond :

Préparez, Josabet, le riche diadème  
Que sur son front sacré David porta lui-même.

Sorti de l'état prophétique, il appuie aussitôt cet ordre décisif d'une forte précaution :

Et vous, pour vous armer, suivez-moi dans ces lieux  
Où se garde caché, loin des profanes yeux,  
Ce formidable amas de lances et d'épées  
Qui du sang philistin jadis furent trempées.

Jamais le réalisme politique de Racine n'a éclaté avec autant de force que dans cette scène, qui semble à première vue la plus éloignée qui se puisse de la politique et du réalisme. Alors que tout autre l'eût redoutée et évitée, il la place au sommet et au nœud de son drame. Il évoque l'avenir, il montre un inspiré saisi par l'Esprit Saint, et de ces éléments surnaturels il fait jaillir une vérité de l'ordre naturel le plus utile et le plus rigoureux : une vérité politique.

M. de Roux l'a définie en termes excellents :

*Athalie exprime avec force ce que la science politique nomme l'objection du mauvais roi et répond : moralement coupable, un prince peut n'en être pas moins nécessaire. Voilà l'arrière fond réaliste qui donne à la ferveur dynastique de Racine toute sa portée, la garde de l'illusion, la défend de la fadeur.*

Tel est en effet le sens profond et caché d'*Athalie*. Si Racine n'avait montré que la restauration d'un bon roi, sa pensée eût été banale et courte. Il est très évidemment nécessaire de restaurer un roi bon ou qu'on espère tel. L'admirable est que Joad ait vu le bien et le mal, et compris que les plateaux de la balance où la raison humaine pèse les régimes politiques oscillent sous deux poids d'or, dont l'un est la justice et l'autre l'utilité.

La Harpe a présenté une remarque invraisemblable à propos du chœur qui finit l'acte. Racine ajouta dans la seconde édition d'*Athalie*, en 1692, ces dix vers qui n'étaient pas dans la première :

D'où vient que, pour son Dieu pleine d'indifférence,  
Jérusalem se tait en se pressant danger?  
D'où vient, mes sœurs, que pour nous protéger  
Le brave Abner au moins ne rompt pas le silence?

## SALOMITH

Hélas ! dans une cour où l'on n'a d'autres lois  
Que la force et la violence,  
Où les honneurs et les emplois  
Sont le prix d'une aveugle et basse obéissance,  
Ma sœur, pour la triste innocence  
Qui voudrait élever sa voix?

La Harpe va supposer que ces dix vers étaient écrits dès 1691, mais que Racine les omit à dessein, parce qu'on craignait que *la malignité n'en fît l'application à Louis XIV, dont la France alors commençait à être moins contente, et que les ennemis de l'auteur, qui étaient très actifs à profiter de tout, ne se servissent de ces vers pour lui nuire.*

Sans relever cette fantaisie que la France n'était pas contente de Louis XIV en 1691, il suffit de remarquer avec Paul Mesnard qu'elle n'avait aucune raison d'en être plus contente quand Racine publia les dix vers l'année suivante.

Il vaut mieux remarquer l'étonnement candide de ces jeunes filles :

D'où vient, mes sœurs, que pour nous protéger  
Le brave Abner au moins ne rompt pas le silence?





Le IV<sup>e</sup> acte est celui du sacre de Joas. L'enfant élu ne reçoit point sa couronne parmi les chants de joie, mais dans le tumulte des armes, parmi les péripéties, les inquiétudes, les préparatifs, les recommandations. Il est élevé au trône en ce temple de paix comme un soldat sur un bouclier, aux cris d'un camp.

Il faut que Joad le prépare à sa tâche : il est si jeune, et il ne sait même pas encore qu'il est l'héritier de David. Joad le lui révèle avec une prudence et une douceur majestueuses :

On vous a lu souvent l'histoire de nos rois.  
Vous souvient-il, mon fils, quelles étroites lois  
Doit s'imposer un roi digne du diadème?

L'enfant trace dans sa réponse une première esquisse des devoirs des rois, tels que Joad les lui a enseignés :

Un roi sage, ainsi Dieu l'a prononcé lui-même,  
Sur la richesse et l'or ne met point son appui,  
Craint le Seigneur son Dieu, sans cesse a devant lui  
Ses préceptes, ses lois, ses jugements sévères,  
Et d'injustes fardeaux n'accable point ses frères.

Jamais Racine n'a été plus maître de son art et de sa pensée. Il est de ces esprits perfectibles qui doivent davantage à un art achevé en toutes ses parties qu'aux

feux de l'inspiration. C'est ici, au terme de sa carrière, que ses dons sont à l'apogée.

Le surnaturel se mêle de toutes parts au réel, le baigne et l'éclaire d'une lueur émouvante et si mystérieuse que l'art dramatique s'élargit jusqu'à imposer sans effort une image de la destinée. Joad, l'homme de Dieu, sait que cet enfant tuera son fils et finira mauvais roi. Cet avenir cruel, loin que le poète l'ait caché, il l'a mis au sommet de l'intrigue, rappel de la condition contrastée des hommes ; mais, ensuite, dans le péril de l'action et la joie du triomphe, on l'oublie afin que rien ne vienne souiller la pureté du droit légitime et l'innocence de l'enfant restauré. Joad ne perd pas son temps en regrets stériles sur le mélange du bien et du mal qui est le fond de la nature des hommes ; il va à l'essentiel, prépare ce qui peut être préparé et sauve ce qui peut être sauvé. Ainsi la figure de Joad reçoit sa lumière, ses paroles prennent leur sens. La raison, le cœur, l'imagination sont ici saisis en même temps et il n'y a pas dans Shakespeare une situation qui doive plus de force au mystère.

Ce personnage de Joad a été critiqué avec furie. Voltaire s'est acharné contre lui, car il y voyait l'image du clérical fanatique et de l'intolérant. Il a prodigué les sarcasmes à la tragédie qu'il appelle *le chef-d'œuvre du fanatisme*. Il cherche à la ridiculiser de toutes les manières, et calcule par exemple qu'Athalie a cent six ans, ce qui ne témoigne pas en faveur du sérieux de son esprit ; il n'a pas réfléchi à cette invraisemblance : une femme de cent six ans, en Orient, grand'mère

d'un enfant de sept ans. Par une précaution assez cauteleuse, il place ses critiques contre Joad dans la bouche d'un Anglais imaginaire, Milord Cornsbury : *Je ne puis aimer le pontife Joad. Comment ? Conspirer contre sa reine, à laquelle il a fait serment d'obéissance ! la trahir par le plus lâche des mensonges, en lui disant qu'il a de l'or dans sa sacristie, et qu'il lui donnera cet or ! la faire égorger par des prêtres à la Porte-aux-Chevaux !... Athalie est une grand'mère de près de cent ans ; le jeune Joas est son petit-fils, son unique héritier ; elle n'a plus de parents ; son intérêt est de l'élever et de lui laisser la couronne ; elle déclare elle-même qu'elle n'a pas d'autre intention. C'est une absurdité insupportable de supposer qu'elle veuille élever Joas chez elle pour s'en débarrasser ; c'est pourtant sur cette absurdité que le fanatique Joad assassine sa reine.*

Un autre jour, Voltaire a écrit dans une lettre à M. de Cideville : *J'avais dès longtemps assez d'antipathie contre le rôle de Joad... Je sais bien qu'en supposant qu'Athalie voulait tuer son petit-fils, le seul rejeton de sa famille, Joad avait raison ; mais comment imaginer qu'une vieille centenaire veuille égorger son petit-fils pour se venger de ce qu'on a tué tous ses frères et tous ses enfants ? Cela est absurde !*

*Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi.* Le public n'y fait pas réflexion ; il ne sait pas sa sainte Ecriture. Racine l'a trompé avec art ; mais, au fond, il résulte que Joad est du plus mauvais exemple. Qui voudrait avoir un tel archevêque ?

Dans une note de la tragédie d'Olympie, dont la

postérité ne s'occupe point autant que d'*Athalie*, il conclut : *Si un roi avait dans ses états un homme tel que Joad, il ferait fort bien de l'enfermer.*

Le Français, qui n'a pas volontiers la tête cléricale, se sent à première vue tenté d'être ici vaguement voltairien ; mais c'est faute d'avoir assez réfléchi, faute d'avoir étudié d'assez près Racine et de l'avoir compris.

L'auteur d'*Athalie* a tracé dans Joad un portrait dont on voudrait dire qu'il est le modèle du réalisme sublime. Tous les traits humains sont à leur place. Possédé par la foi, Joad répète sa confiance inébranlable en sa cause et en Dieu :

L'entreprise, sans doute, est grande et périlleuse.  
J'attaque sur son trône une reine orgueilleuse,  
Qui voit sous ses drapeaux marcher un camp nombreux  
De hardis étrangers, d'infidèles Hébreux.  
Mais ma force est au Dieu dont l'intérêt me guide.

C'est cette foi qui lui conseille l'audace fortement calculée :

Marchons, en invoquant l'arbitre des combats ;  
Et réveillant la foi dans les cœurs endormie,  
Jusque dans son palais cherchons notre ennemie.

Il ne recule devant aucun des excès de langage du fanatique :

Ne descendez-vous pas de ces fameux lévites  
Qui, lorsqu'au Dieu du Nil le volage Israël  
Rendit dans le désert un culte criminel,

De leurs plus chers parents saintement homicides,  
Consacrèrent leurs mains dans le sang des perfides.

Tout à l'heure, il ne reculera pas devant la ruse qui offensait Milord Cornsbury, il attirera Athalie au piège en lui disant qu'il a *de l'or dans sa sacristie*. Mais, sans faire intervenir l'élément divin dans une étude qui ne prétend reconnaître chez le tragique du XVII<sup>e</sup> siècle que le réalisme politique, il suffit pour saisir ce qu'a voulu Racine de calculer l'écart entre la violence de ce langage et de ces moyens et les fins dernières de cette politique : à l'instant où Joad tend sa trame, prépare ses armes, agite, enflamme, cuirasse les cœurs par son autorité et par sa véhémence, éclatent soudain la douceur, l'humanité, la sagesse et la charité rayonnantes des conseils à l'enfant roi, et qui a pratiqué Racine est assuré qu'il n'a pas mis cette antithèse pour le plaisir.

Joad est un des caractères les plus complexes qu'il ait tracé, et les plus complets. Il est ambitieux et pourtant désintéressé, il est violent et rusé, audacieux et prudent, véhément et dissimulé. Ses paroles sont d'un forcené, ses actes d'un croyant fanatique, ses moyens d'un oriental impitoyable, et l'homme de Dieu illuminé fait en vue de ses fins sublimes la part de l'empirisme utilitaire. Il prépare le règne de Dieu par les moyens humains.

Les esprits d'élite du XVII<sup>e</sup> siècle rencontraient à tout instant dans la Bible des exemplaires de ce type. Ils vivaient dans la familiarité de l'Ancien Tes-

tament, ils avaient la pratique de sa lettre autant que l'intelligence de son esprit. Si soucieux de vérité humaine et historique, Racine a reproduit son modèle ; il l'a seulement porté au plus haut degré de relief et de généralité.

Au point de vue moral, Joad est incomplet comme l'Ancienne Loi. Comme elle il est farouche, fanatique, sanguinaire ; il n'aura pas sur le choix des moyens la délicatesse d'un chrétien. Cependant, une chaîne indispensable le lie à la Nouvelle Loi. Homme d'action, il la prépare sur le plan humain par des voies mêlées de bien et de mal, mi-illuminé et mi-aveugle comme la synagogue que la symbolique chrétienne représentait au portail des églises le livre à la main et le bandeau sur les yeux. Mais prophète, il la fait éclater dans sa pureté et son surnaturel : c'est pourquoi le personnage sera non pas contradictoire, mais simplement achevé lorsqu'il aura été tour à tour au cours de la même scène sémite cruel et rusé, puis prophète de Dieu, puis enfin, couronnement logique, annonciateur du royaume de Dieu où, pareil à Moïse, il conduit et où il n'entrera pas. Dans les conseils qu'il va donner à Joas, il va exposer avec une éloquence d'inspiré le grand rêve de fraternelle charité, qui n'est pas spécifiquement juif, mais qui est engendré par le monothéisme juif, qui à l'heure où écrivait Racine n'était pas si loin des rêveries de Fénelon, et qui est le rêve éternel de la théocratie, affiné par l'esprit chrétien.

Joas a sept ans. Des vertus de son état, il n'est en âge de saisir que celles qui ont trait à la morale et à la



religion. Les lois de la politique sont au-dessus de son intelligence. Le premier, le grand souci de Joad sera de mettre cet enfant en garde contre le vertige du pouvoir ; qu'il prenne garde à l'ambition, à la dureté, aux flatteurs ; une fois encore, Joad répète l'immuable avertissement : il fallait que cette pensée hantât Racine, et cette répétition, à une telle place, achève d'éclairer le rôle moral qu'en sa pensée il avait départi à Mathan.

Dernières preuves de l'accord préétabli entre la pensée de Louis XIV et celle de Racine, toutes les lois que le poète propose et définit comme le devoir des rois trouvent pour appui et pour base un texte du souverain. Le premier devoir royal, dit Joad, est de servir Dieu ; Louis XIV avait écrit : *La première partie de la politique est celle qui enseigne à Le bien servir*. Il est plus naturel à l'homme et plus aisé au roi, dit Joad, d'obéir que de commander ; Louis XIV avait écrit : « *Il est bien plus facile d'obéir à son supérieur que de commander à soi-même, et quand on peut tout ce qu'on veut, il n'est pas aisé de ne vouloir que ce que l'on doit*. » Racine redevenu chrétien ne considérerait plus les rois que comme les élus de Dieu : ainsi que l'a écrit M. de Roux, *se savoir l'élu de Dieu vivant et son lieutenant, ce peut être une tentation d'orgueil subtile et raffinée, aussi forte que de s'égalér dans son cœur à un Olympien*. Le rappel de la condition humaine, qu'il partage malgré sa grandeur, sera un premier frein à cet orgueil mystique. Nous retrouvons là la conception racinienne de la grande antithèse qui rend



*si dramatique le sort des rois. Les épreuves de son enfance illustreront pour Joas cette vérité générale et l'inclineront à être un roi social autant que pieux.*

Joas ne sera pas jusqu'à la fin ce que Joad voudrait qu'il fût ; du moins l'éducateur aura obtenu ce qu'il était humainement possible d'obtenir ; entre les deux influences qui se disputaient le cœur de Joas, le petit roi suivra la meilleure pendant la plus grande partie de son règne, et l'éducation aura rempli sa tâche, qui consiste à tirer le meilleur parti de l'hérédité.

Fusion du réel et du surnaturel, de la raison et de la tendresse, d'une lucide pensée et d'une grandeur mystérieuse, il ne semble pas que Racine se soit élevé plus haut que dans les conseils pathétiques que l'inflexible Joad fait entendre à l'enfant roi, d'une voix à la fois si ferme et si émue, au nom de la sagesse et de la bonté de Dieu telles que les peuvent concevoir les hommes :

O mon fils, de ce nom j'ose encor vous nommer,  
Souffrez cette tendresse, et pardonnez aux larmes  
Que m'arrachent pour vous de trop justes alarmes.  
Loin du trône nourri, de ce fatal honneur,  
Hélas ! vous ignorez le charme empoisonneur.  
De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse,  
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse.  
Bientôt ils vous diront que les plus saintes lois,  
Maîtresses du vil peuple, obéissent aux rois ;  
Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même ;  
Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême ;  
Qu'aux larmes, au travail, le peuple est condamné,  
Et d'un sceptre de fer veut être gouverné ;

Que s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime.  
Ainsi de piège en piège, et d'abîme en abîme,  
Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,  
Il vous feront enfin haïr la vérité,  
Vous peindront la vertu sous une affreuse image.  
Hélas ! ils ont des rois égaré le plus sage.  
Promettez sur ce livre, et devant ces témoins,  
Que Dieu fera toujours le premier de vos soins ;  
Que sévère aux méchants, et des bons le refuge,  
Entre le pauvre et vous, vous prendrez Dieu pour juge,  
Vous souvenant, mon fils, que caché sous ce lin,  
Comme eux vous fûtes pauvre, et comme eux orphelin.

Comment Schlœgel n'a-t-il pas pensé à ces vers  
quand il a accusé Racine de parler avec dédain des  
« humbles conditions ! »

\*  
\* \*

Joad a tout préparé ; il a présenté Joas aux lévites :

Voilà donc votre roi, votre unique espérance.

Il a réglé le dispositif du combat :

Amis, partageons-nous. Qu'Ismaël en sa garde  
Prenne tout le côté que l'Orient regarde ;  
Nous, le côté de l'Ourse ; et vous, de l'Occident ;  
Vous, le midi. Qu'aucun, par un zèle imprudent,  
Découvrant mes desseins, soit prêtre, soit lévite,  
Ne sorte avant le temps, et ne se précipite ;  
Et que chacun enfin, d'un même esprit poussé,  
Garde en mourant le poste où je l'aurai placé.

On attend un troupeau, dit-il, on trouvera une troupe. Puis, il sacre Joas, confidemment : la nouvelle ne sort pas du temple et les spectateurs ne voient pas la scène du couronnement, qu'à l'inverse les drames modernes sur Jeanne d'Arc ne manquent jamais de montrer. C'est le jeune Zacharie qui en retrace le tableau :

Nos lévites pleuraient de joie et de tendresse,  
Et mêlaient leurs sanglots à leurs cris d'allégresse.  
Lui, parmi ces transports, affable et sans orgueil,  
A l'un tendait la main, flattait l'autre de l'œil,  
Jurait de se régler par leurs avis sincères,  
Et les appelait tous ses pères ou ses frères.

Ces traits rappellent les caractères de familiarité de l'ancienne monarchie française, en qui une tradition obscurément prolongée voyait l'héritière et la continuatrice de l'ancien royaume de Juda et d'Israël. On a vu à propos d'*Esther* que peut-être les files des rois de l'Ancien Testament sculptés aux portails des cathédrales seraient les figures symboliques de cette tradition, qui mêlerait ainsi à la haute pensée politique d'*Athalie* les puissances profondes du sentiment populaire.

Pendant ce temps, *Athalie* continue à hésiter. Arrivée à la porte du temple avec ses soldats, elle attend pour donner l'assaut son artillerie de siège, dont elle a négligé de munir la troupe chargée de forcer les murs.

Pour les rompre, elle attend les fatales machines.

Elle fait arrêter et jeter en prison le brave Abner et puis elle le relâche et le charge d'une dernière mission pour Joad. Il arrive et entame d'un ton modeste le récit de ses tribulations :

Oui, Seigneur, elle a craint mon zèle et mon courage.

Joad s'étonne à juste titre d'une telle incohérence. Abner répond :

Dieu dans ce cœur cruel sait seul ce qui se passe.  
Elle m'a fait venir, et d'un air égaré :  
« Tu vois de mes soldats tout ce temple entouré,  
Dit-elle. Un feu vengeur va le réduire en cendre,  
Et ton Dieu contre moi ne le saurait défendre.  
Ses prêtres toutefois, mais il faut se hâter,  
A deux conditions peuvent se racheter :  
Qu'avec Eliacin on mette en ma puissance  
Un trésor dont je sais qu'ils ont la connaissance,  
Par votre roi David autrefois amassé,  
Sous le sceau du secret au grand prêtre laissé.  
Va, dis-leur qu'à ce prix je leur permets de vivre. »

Toujours un peu ironique quand il s'agit d'Abner, Joad lui demande :

Quel conseil, cher Abner, croyez-vous qu'on doit suivre ?

L'estimable conservateur n'hésite pas une seconde : lâchez tout, dit-il, et ne conservez rien.

Et tout l'or de David, s'il est vrai qu'en effet  
Vous gardiez de David quelque trésor secret,

Et tout ce que des mains de cette reine avare  
Vous avez pu sauver et de riche et de rare,  
Donnez-le.

Joad continue à se moquer de lui :

Mais siérait-il, Abner, à des cœurs généreux  
De livrer au supplice un enfant malheureux,  
Un enfant que Dieu même à ma garde confie,  
Et de nous racheter aux dépends de sa vie ?

Abner répond :

Hélas ! Dieu voit mon cœur. Plût à ce Dieu puissant  
Qu'Athalie oubliât un enfant innocent,  
Et que du sang d'Abner sa cruauté contente  
Crût calmer par ma mort le ciel qui la tourmente !  
Mais que peuvent pour lui vos inutiles soins ?  
Quand vous périrez tous, en périra-t-il moins ?  
Dieu vous ordonne-t-il de tenter l'impossible ?

Inestimable Abner, modèle éternel du général *Bloc National* ! En face d'un danger matériel, il serait courageux, et s'il ne s'agissait que de sa vie, il la donnerait. Mais sitôt qu'il s'agit d'idées, il est la lâcheté même. On l'a vu, au 1<sup>er</sup> acte, allant à la messe un gros livre sous le bras, en dépit d'un gouvernement anticlérical, et s'il vivait de nos jours, il communierait tous les matins. Mais les manières de désespérer, de raisonner faux et de ne pas agir, il n'en manque pas une, et les idées fausses vont se classer d'elles-mêmes dans cette brave tête impolitique. Ah, si seulement la Restauration était faite, de quel cœur il servirait le bon gou-

vernement ! Mais la faire lui-même, c'est une affaire qui exige autre chose que le bref courage physique, et ce n'est pas sur lui qu'il faut compter. Lui, il sert le mauvais gouvernement, avec un loyalisme qui ne se démentira jamais : il aimerait mieux faire couper sa pauvre tête de bon militaire.

Nous agirons, dit-il, demain matin sans faute :

Donnez-moi seulement le temps de respirer.  
Demain, dès cette nuit, je prendrai des mesures  
Pour assurer le temple et venger ses injures.  
Mais je vois que mes pleurs et que mes vains discours  
Pour vous persuader sont un faible secours :  
Votre austère vertu n'en peut être frappée.  
Hé bien ! trouvez-moi donc quelque arme, quelque épée ;  
Et qu'aux portes du temple, où l'ennemi m'attend,  
Abner puisse du moins mourrir en combattant.

Jusqu'au dernier moment, Joad ne résistera pas à l'envie de se moquer de lui, et c'est de lui qu'il se servira, qu'il fera l'instrument innocent dont le loyalisme bien connu va tromper Athalie : en dépit de la grandeur tragique de la situation, un tel chef-d'œuvre de calcul donne envie de sourire et de répéter le propos qu'en tous les temps on entend tenir par les conservateurs quand ils jugent les extrémistes qu'ils admirent autant qu'ils les redoutent : « Ces gens-là sont très forts. »

Joad lui dit :

Je me rends. Vous m'ouvrez un avis que j'embrasse.  
De tant de maux, Abner, détournons la menace.  
Il est vrai, de David un trésor est resté,  
La garde en fut commise à ma fidélité.

C'était des tristes Juifs l'espérance dernière,  
Que mes soins vigilants cachaient à la lumière.  
Mais puisqu'à votre reine il faut le découvrir,  
Je vais la contenter, nos portes vont s'ouvrir.  
De ses plus braves chefs qu'elle entre accompagnée ;  
Mais de nos saints autels qu'elle tienne éloignée  
D'un ramas d'étrangers l'indiscrete fureur.  
Du pillage du temple épargnez-moi l'horreur.  
Des prêtres, des enfants lui feraient-ils quelque ombre ?  
De sa suite avec vous qu'elle règle le nombre.  
Et quand à cet enfant si craint, si redouté,  
De votre cœur, Abner, je connais l'équité.  
Je vous veux devant elle expliquer sa naissance :  
Vous verrez s'il le faut remettre en sa puissance ;  
Et je vous ferai juge entre Athalie et lui.

Le loyal Abner vole vers la reine, qui sur sa loyale  
parole va venir donner droit dans le piège.

Elle paraît. Elle parle avec une hauteur, et il faut le  
dire, avec une majesté singulières :

Te voilà, séducteur,  
De ligues, de complots pernicieux auteur,  
Qui dans le trouble seul as mis tes espérances,  
Eternel ennemi des suprêmes puissances.

Le dénouement se précipite, en quelques instants,  
grâce au sublime coup de théâtre de Joad :

Soldats du Dieu vivant, défendez votre roi.

Un dernier trait pour peindre Abner :

#### ATHALIE

Quoi ? la peur a glacé mes indignes soldats ?  
Lâche Abner, dans quel piège as-tu conduit mes pas !



ABNER

Reine, Dieu m'est témoin...

ATHALIE

Laisse-là ton Dieu, traître,  
Et venge-moi.

ABNER, (*se jetant aux pieds de Joas*)

Sur qui ? Sur Joas ! sur mon maître !

Inutile d'insister, il ne se décidera pas. A l'instant suprême, il ne choisira pas entre ses deux devoirs, il servira avec la même fidélité le bien et le mal, jusqu'au dernier souffle et sans vouloir distinguer entre eux il est complet.

L'armée est dispersée, Mathan est égorgé, Athalie est vaincue. Alors, sa tragédie finie, les événements conduits à leur logique, Racine, à sa coutume, laisse éclater son lyrisme dans la furieuse imprécation d'Athalie. Dernier exemple aussi de ces coups de sonde que Racine aimait à jeter dans l'avenir : comme *Britannicus*, *Athalie* finît par une prophétie. Lyrisme à l'image de tout l'art de Racine, il ne sera pas gratuit, Athalie ne parlera pas pour ne rien dire : aussi féroce qu'elle est intelligente, elle saisit le couteau et le fiche en plein cœur :

Voici ce qu'en mourant lui souhaite sa mère :  
Que dis-je, souhaiter ? je me flatte, j'espère  
Qu'indocile à ton joug, fatigué de ta loi,  
Fidèle au sang d'Achab, qu'il a reçu de moi,

Conforme à son aïeul, à son père semblable,  
On verra de David l'héritier détestable  
Abolir tes honneurs, profaner ton autel,  
Et venger Athalie, Achab et Jézabel.

Et ce souhait sera réalisé, et Joad le sait, et tout le drame d'hérédité contrastée qui fait le fond d'*Athalie* est ramassé et lancé jusqu'au ciel en cette foudroyante apostrophe.

Cette fin sublime aide à saisir le secret de l'art de Racine et de l'art de tous les maîtres. On a beaucoup parlé à propos d'eux de la raison : elle est, en art, un instrument plutôt qu'une fin en soi. Les éléments sont fournis par les sens et par l'intelligence ; la raison les ordonne, car tout art est une mise en place ; et la fin suprême de l'art est, après avoir touché le cœur et comblé la raison, d'aller ouvrir les voies royales sur l'infini de l'imagination.

# TABLE

---

	Pages
I. — La Thèbaïde . . . . .	11
II. — Alexandre . . . . .	28
III. — Andromaque . . . . .	38
IV. — Les Plaideurs . . . . .	47
V. — Britannicus. . . . .	54
VI. — Bérénice . . . . .	114
VII. — Bajazet. . . . .	145
VIII. — Mithridate . . . . .	174
IX. — Iphigénie. . . . .	195
X. — Phèdre. . . . .	215
XI. — De Phèdre à Esther et les poésies diverses. . . . .	226
XII. — Esther . . . . .	214
XIII. — Athalie. . . . .	272



LUCIEN DUBECH

---

JEAN RACINE  
POLITIQUE



*A PARIS*

BERNARD GRASSET

---

M.CM.XXVI



3<sup>e</sup> Edition







WITHDRAWN  
FROM STOCK  
QMUL LIBRARY

Riley June '66.

Library, Westfield College (University of London)  
Kidderpore Avenue London NW3

Date for return

~~9 DEC 1971~~

~~5 FEB 1972~~

~~DEL 1972~~

~~5 JAN 1973~~

~~4 NOV 1975~~

~~NOV 1975~~

~~5 MAY 1978~~

~~8 NOV 1978~~

~~11 NOV 1982~~

~~29 OCT 1984~~

~~12 NOV 1984~~

~~2 NOV 1985~~

